



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

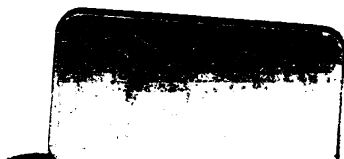
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06667275 3







DBA
Recu

Cyprien Lefournier
Janvier 1891.

RECUEIL

77 38
R

A PARIS,

M. DCC. LXI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

241234R

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

R

1943

L



L' O R D R E

E T

L A F O R M E

Qui a été tenu au sacre & couronnement de très haulte, & très-excellente, & très-puissante Princesse Madame Elizabeth d'Autriche Royne de France : fait en l'Eglise de l'Abbaye saint Denys en France, avec son entrée faite à Paris le 25^e jour de Mars 1571.



LE Roy & la Royne étans le 23. jour du mois de Mars arrivez audit saint Denys, le 25. jour dudit mois l'acte & solemnité dudit sacre fut fait ainsi qu'il s'ensuit. Il y avoit un grand eschaffault au milieu du cœur de ladite

Recueil R.

A

Eglise, assis devant le grand Autel d'icelle, de la hauteur de neuf pieds ou environ, ayant de longueur vingt-huit pieds sur vingt-deux de large : étant ledit échauffault garny de barrières tout-au-tour, hors à l'endroit de l'escalier, par où l'on y montoit, qui étoit du côté du grand Autel, & y avoit seize marches en hauteur, & puis se trouvoit une espace d'environ six pieds de long, & aussi large que ledit escalier. Et après l'on montoit une autre marche pour entrer audit grand échauffault; environ le milieu duquel un peu sur le derrière, y avoit un hault daiz à la hauteur d'un peu plus d'un pied, où l'on montoit deux marches le quel hault daiz & marches qui contenoient de neuf à dix pieds de long, & environ de six de large, étoient couverts d'un grand drap de pieds, sur lequel fut mis la chaise ordonnée pour asseoir ladite Dame, couverte de veloux parsemé de fleurs de lys d'or en broderie, & au-dessus un daiz de semblable parure. Les costez des barrières au-dedans dudit échauffault étoient tendus de deux bandes de drap d'or frisez, & par le dehors de tapisseries très-riches relevées d'or & d'argent tom-

bant à un pied & demi de terre : le fond & escalier dudit échauffault planchées de veloux cramoisy semé de broderie d'or. A main droite, & à main gauche dudit daiz furent posées deux chaises, couvertes de veloux cramoisy violet, bordées & frangées d'or, ordonnées, à sçavoir celle de main droite pour Madame de Lorraine, & l'autre pour Madame Marguerite sœur du Roy.

A un pied près de la chaise de madite Dame de Lorraine à main droite, y avoit une longue scelle couverte de drap d'or frisé pour y asseoit Madame la Princesse Dauphine, Mesdames les Duchesses de Nemoux & de Nevers.

A l'autre costé à main gauche aussi à un pied près de la chaise où s'asseit Madame Marguerite, y avoit une pareille scelle couverte & garnie de même où s'asseit Madame la Princesse de la Roche-sur-yon, & Madame la Duchesse de Guise.

Devant ledit hault daiz un peu à gauche, y avoit un petit escabeau couvert de drap d'or frisé, & un carreau de même parure ordonné pour reposer la grande Couronne, après qu'elle seroit

ostée de dessus le chef de la Roïne , & qu'on lui auroit baillé la perite.

A l'entrée dudit échauffault , près ou un peu plus avant que ladite selle de main gauche y avoit un escabeau paré de semblable parure pour asseoir Madame la Connestable Duchesse de Montmorency , & Dame d'honneur de ladite Dame Roïne. De chacun costé dudit grand eschauffault & non loin d'iceluy , y en avoit deux autres séparés , presque de semblable hauteur. Le premier du costé de main droite , qui étoit le plus petit & le plus approchant du grand Autel , étoit ordonné pour asseoir les Princes , & l'autre qui étoit près & approchant ledit grand échaffaut , étoit pour les Chevaliers de l'ordre , Gentilshommes de la Chambre & autres grands Seigneurs Capitaines & gens d'apparence.

Le premier du costé de main gauche correspondant à celui desdits Princes étoit pour les Ambassadeurs , & l'autre correspondant à celui desdits Chevaliers de l'ordre , pour les Dames , & Damoiselles de la Reïne : au dessous & attenant duquel y avoit un autre petit échaffaut ordonné pour les Dames qui avoient ap-

porté & baillé à ladite Dame d'honneur le pain , le vin , & le cierge avec l'argent pout l'offerte, pour après les bailler à ladite Dame d'honneur aux Princesses & aux Dames pour les présenter à la Reine. Mais pour ce que ladite Dame d'honneur étoit Duchesse , elle commanda auxdites trois Dames d'aller elles-mêmes porter les offertes aux Princesses pour cela ordonnées. A sçavoir à Madame la Duchesse de Guise les deux pains , & à Madame de Nevers le vin & le cierge ou étoient fichées les treize pièces d'or. Et de l'autre costé de main droite lesdits échaffauts des Princes, Chevaliers de l'ordre, Gentilshommes, y en avoit un autre élevé de trois à quatre pieds plus haut, ordonné moitié d'icelui pour Messieurs du Conseil privé, & l'autre moitié séparée pour les Dames & Damoiselles de la Royne mere du Roy, & de l'autre costé un pareil pour les deux cents Gentilshommes.

Les barrières de tous les dessusdits échaffauts parés diversement, les unes de drap d'or, & les autres de très-riches tapisseries.

Au bas du costé de l'eschaffaut desdits Ambassadeurs dedans l'enclos du

grand Autel, y avoit un banc couvert de drap d'or pour Messieurs les Cardinaux de Bourbon, de Guise, & de Pellevé, & d'Est, & derrière eux étoit un banc pour les Evêques.

Plus avant du même costé assez près dudit grand Autel, y avoit un autre petit échaffaut, élevé de trois à quatre pieds pour les chantres de la Chapelle du Roy, rendu par le dehors de fort belle tapisserie.

Joignant ledit Autel de ce même costé y avoit une table honorablement préparée pour y poser le sceptre, main de Justice, grande & petite Couronnes avec l'anneau ordonné pour ledit sacre.

De l'autre costé à main droite, y avoit une chaise couverte de veloux violet brodée & frangée d'or, avec deux oreillers pour seoir Monseigneur le Cardinal de Lorraine faisant l'office.

Et derrière du même costé étoit dressée une table richement & honorablement parée, pour y mettre le pain & le vin & cierge, attendant que ledit Seigneur Chemaux, Maître des cérémonies le vint prendre, pour les bailler aux Dames ordonnées pour les porter, comme dit est ci-dessus.

Derriere le banc de mesdits Seigneurs les Cardinaux , y avoit des bancs couverts diversement de toile d'argent & tapis pour les Prélats , ordonnés tant pour servir au sacre , & couronnement , & à la Messe , que pour y assister.

Le parterre du cœur depuis ledit grand échaffaut de la Royne jusqu'audit grand Autel , étoit couvert de veloux rouge cramoisé brodé d'or & de grands & riches tapis velus à l'entour dudit grand Autel , par-dessus lesdits tapis d'un drap de pied de drap d'or.

Hors & joignant le cœur de ladite Eglise entre deux piliers , y avoit de chacun costé un échaffaut tapissé de riches tapisseries pour y mettre , en icelui de main gauche plusieurs Dames & Damoiselles ; & à l'autre qui étoit à la main droicte , plusieurs Gentilshommes & gens d'apparence.

Et derriere & au costé gauche dudit grand Autel , étoient dressés deux autres échaffaux en forme de théâtre , à cinq marches tous couverts de tapisseries pour y asseoir plusieurs Présidens , Conseillers , Damoiselles & gens notables venans pour voir cette cérémonie.

Outre tous les dessusdits échaffaux ;

il en fut fait un vis-à-vis dudit grand Autel à main droite plus élevé que les autres , qui fut couvert & les fenestres bouchées de cages d'ozier , & tapissé de riches tapisseries par dedans & par dehors de veloux rouge cramoisy fait à broderie d'or , & servit ledit échaffaut au Roy & à la Royne sa mere , accompagnez de Monseigneur de Lorraine & autres grands Seigneurs pour voir lefdits sacre & couronnement.

Ledit jour 25. de Mars , la Royne se trouva le matin en sa chambre habillée de corset surcot, d'Hermine, manteau, ornement de teste , & autres habits Royaux : & étoit son manteau de veloux parsemé de fleurs de lys d'or en broderie fourré d'Hermine, ayant la queue de son dit manteau sept aulnes de long.

Son ornement de tête tout garni de pierreries, son dit corset aussi de veloux pers couvert de fleurs de lys d'or traict, & son surcot garni & enrichi de gros diamans , rubis & esmeraude, le tout de telle excellence, richesse & valeur que le prix en est inestimable.

Messeigneurs les Ducs d'Anjou & d'Alençon freres du Roy, & Messeigneurs

les Cardinaux de Bourbon , & de Guise
 allerent trouver ladite Dame Royne qui
 étoit accompagnée des Princes , Prin-
 cesses , & Dames cy-après nommés &
 de plusieurs grands Seigneurs & Dames ,
 en grande & honorable compagnie.

Mesdits Seigneurs très-richement ha-
 billez & parez , & lesdits Seigneurs Car-
 dinaux de leurs grandes chappes.

Et quelque temps après amenerent
 la Royne , partant de ladite chambre
 jusqu'à la porte de l'Eglise en l'ordre
 qui s'ensuit.

Premierement matchoient les Suisses
 de la garde de mesdits Seigneurs , &
 après ceuz du Roy , les deux cens Gen-
 tilshommes de la maison du Roy. Les
 Gentilshommes de la chambre , & cham-
 bellans , & parmi eux bon nombre de
 Seigneurs Capitaines , & autres Gentils-
 hommes qui se trouvent audit sacre , &
 couronnement.

Suivant eux les Chevaliers de l'ordre
 ayant le grand ordre au col.

Après les trompettes , & les Hérauts
 revêtus de leurs cottes d'armes.

Puis Nambue Huissier de l'ordre , &
 de la chambre du Roy , & Boissigant

aussi Huissier de ladite chambre , portant les masses.

Et suivoient après Messieurs les Princes, Dauphin, Duc de Nemoux, & Marquis d'Elbœuf. Et après eux marchoient Monsieur de Guise à main droite portant hault le bâton de grand Maître, & Monsieur le Marquis Dumaîne son frere comme grand Chambellan de France.

Puis la Royne, amenée & soutenue par Messeigneurs les Ducs d'Anjou, & d'Alençon, étans aussi à costé d'elle un peu plus derrière Messeigneurs les Cardinaux de Bourbon & de Guise, qui lui aidoyent à soutenir les pans de son manteau Royal.

Mesdames les Princesses Dauphin, & de la Roche-sur-yon, & Duchesse de Nemoux portoient la queue dudit manteau Royal de ladite Dame, & celles desdites Dames furent portées, sçavoir celle de madite Dame la Princesse Dauphin, par Monsieur le Comte de Chaune, celle de Madame la Princesse de la Roche-sur-yon par Monsieur de Montpezat, celle de Madame la Duchesse de Nemoux, par Monsieur de la Vauguion.

Après la Royne marchoyent mesdites

Dames les Duchesses de Lorraine , & Madame Marguerite sœurs du Roy , les queues de leurs manteaux portées , à sçavoir celle de madite Dame de Lorraine , par Messieurs de Meru & de Thoré , & celle de madite Dame Marguerite , par Messieurs de Candal & de Thourenne.

Suivant elles marchoient Mesdames les Duchesses de Guise au milieu , de Nevers à main droite , & Madame la Connétable Duchesse de Montmorency à main gauche , & estoient les queues de leurs manteaux portées , à sçavoir de madite Dame de Guise , par Monsieur de Fontaines , de Nevers par Monsieur de Bouvinnes , de Madame la Connétable , par Monsieur de Clermont d'Antrague.

Lesdites Dames & Duchesses avoient leurs chapeaux & cercles de Duchesses , & leurs corsets & manteaux de veloux pers , & leurs surcots d'Hermines enrichis de pierreries de grande valeur : réservé toutefois mesdites Dames les Princesses de la Roche-sur-yon & Connétable , qui avoient leurs accoustremens sans aucun enrichissement.

La Royne en la compagnie que des-

fus arrivée à l'Eglise, s'agenouilla devant le grand Autel sur un oreiller qui lui fut présenté par Monsieur le Marquis Dumaine, grand Chambellan de France. En laquelle Eglise elle trouva Monsieur le Cardinal de Lorraine revêtu de ses ornemens Pontificaux, accompagné de Messeigneurs les Cardinaux de Pellevé & de Est, bon nombre d'Evêques & Abbés, & autres Prélats étans aux deux costés dudit grand Autel, aux lieux pour ce ordonnés.

Mondit fleur le Cardinal de Lorraine bailla à baiser à la Roynne, comme elle fit avec grande révérence & honneur, le Reliquaire; disant ledit Seigneur Cardinal l'Oraison pour ce ordonnée. Et ce fait fut menée sur ledit grand échaffaut élevé devant ledit grand Autel, & là assise en la chaise posée sur ledit haut daiz, étant soutenue y allant, par mesdits Seigneurs les Ducs d'Anjou & d'Alençon & mesdits Seigneurs les Cardinaux de Bourbon & de Guise, à costé d'elle comme ci-devant est dit.

Après que la Roynne fut assise, mesdites Dames les Duchesses de Lorraine, & Marguerite sœur du Roy, lui firent une grande révérence chacune, & par

reillement toutes les autres Princesses & Dames, même celles qui lui portoient la queue, & s'assirent toutes sur les bancs préparez pour elles chacune en son rang, ainsi qu'il est ci-devant déclaré.

Pendant que lesdites Dames s'assirent en leurs places, mesdits Seigneurs les Cardinaux de Bourbon, & de Guise descendirent & allerent au banc ordonné pour eux, & les autres Princes qui avoient marché allans à l'Eglise devant ladite Dame Roïne se meirent à l'eschaffaut dressé pour les Princes, ainsi qu'il est ci-devant déclaré.

Et pour le regard de mesdits Seigneurs les Ducs d'Anjou, & d'Alençon, s'assirent en deux chaises garnies de toile d'or, mises derriere celle de la Roïne hors de son haut dais, se tenans près quand ladite Dame se levoit ou agenouilloit, pour lui aider à soutenir son grand manteau, & la Couronne qui lui fut mise sur la teste, ainsi qu'il sera dit ci-après, & quand à mesdits Seigneurs de Guise, & Marquis du Maine ils se meirent tout debout aux deux costez de l'entrée dudit eschallier, tenant mondit Seigneur le Duc de Guise le costé de main droite, & mondit Seigneur, le

Marquis celui de main gauche : estans auprès de mondit Seigneur le grand Maître, le Seigneur de Chemaux Maître des cérémonies pour recevoir ses commandemens, afin de faire & accomplir les cérémonies.

Peu de temps après lesdits Seigneurs Cardinaux se leverent, & retournerent sur ledit échaffaut. Lesquels & mesdits Seigneurs les Ducs d'Anjou & d'Alençon menerent ladite Dame Royne devant ledit grand Autel, allant devant mondit Seigneur de Guise portant son bâton de grand Maître, & Monsieur le Marquis portant ledit oreiller, & fut sa queue portée par les trois Dames dessusdites.

Ladite Dame descendue devant ledit grand Autel, se prosterna la face contre bas, faisant devotement son oraison, & icelle oraison achevée mesdits Seigneurs les Ducs d'Anjou & d'Alençon la leverent sur les genoux, & ainsi à genoux ladite Dame inclina son chef pour ouyr l'oraison que prononça mondit Seigneur le Cardinal de Lorraine.

L'oraison par lui dite, il prit la sainte Unction qui lui fut présentée par Messieurs les Evêques de Bayeux, & de saint Papot, c'est à sçavoir l'empoulle où étoit

la sainte Unction par ledit Evêque de Bayeux , & la platine sur laquelle fut versée la sainte Unction par ledit Evêque de saint Papol. Pendant le temps que ladite oraison se disoit , mondit Seigneur de Guise grand Maître & le Seigneur de Chemaux Maître des cérémonies avec lui , allèrent querir mesdites Dames Duchesses de Lorraine , & Madame Marguerite pour servir audit sacre.

Icelles Dames venues , Monsieur le Cardinal de Lorraine prit ladite Unction , & en versa en ladite platine telle quantité qu'il vit estre nécessaire , & en oignit ladite Dame sur son chef qui fut découvert par madite Dame de Lorraine , & après en la poitrine qui fut découverte par Madame Marguerite , disant mondit Seigneur le Cardinal l'oraison pour ce ordonnée.

Ledit Seigneur Cardinal procédant outre audit sacre prit pareillement l'anneau qui lui fut présenté par Monsieur l'Evêque de Digne , & le mit au doigt de ladite Dame , disant l'oraison pour ce accoustumée.

Et faisant selon l'ordre ci-dessus écrit , ledit Seigneur Cardinal bailla à ladite Dame les sceptre & main de Justice ,

lesquels lui furent présentez par Monsieur l'Evêque d'Auxerre grand Aumosnier du Roy. Et dit mondit Seigneur Cardinal l'oraison pour ce ordonnée.

Après, icelui Seigneur Cardinal prit la grande Couronne qui lui fut baillée, par Monsieur l'Evêque de Paris. Laquelle ledit Seigneur Cardinal présenta sur le chef de ladite Dame sans la lâcher, estant cependant soutenue par Messieurs les Ducs d'Anjou & d'Alençon. Et depuis mise es mains de mondit Seigneur le Prince d'Aulphin. Et au lieu d'icelle en fut posée sur la teste de ladite Dame par Messieurs les Ducs d'Anjou & d'Alençon une autre petite route couverte & enrichie de diamans, rubis & perles de grandissime prix & excellente. Et en ce faisant ladite Dame se déchargea dudit sceptre es mains de Monseigneur le Duc de Nemours, & de la main de Justice es mains de Monsieur le Marquis d'Elbœuf.

Ledit sacre fait & oraisons dites par Monsieur le Cardinal de Lorraine. La Roine fut remenée par mesdits Seigneurs les Ducs d'Anjou & d'Alençon, & Cardinaux de Bourbon & de Guise, en chaise sous ledit haut daiz & marchaient

devant elle lesdits Seigneurs Duc de Nemoux , & Marquis d'Elbœuf avec ledit sceptre , & main de Justice. Et devant eux Monsieur le Prince d'Aulphin tenant élevée ladite grande Couronne , dont ladite Dame avoit été couronnée : Monseigneur le Marquis du Maine portant l'oreiller & Monseigneur de Guise grand Maître étant devant ladite Dame Royne : & marchoient en cet ordre , depuis ledit grand Autel jusque sur ledit haut daiz.

Ladite Dame étant ainsi assise pour ouyr Messe , lesdits Cardinaux s'en retournerent seoir en leurs sièges. Et mondit Seigneur le Prince Daulphin posa devant elle sur ledit escabeau à ce ordonné ladite grande Couronne , & se tint ledit Seigneur Prince à genoux près ledit escabeau.

Aux deux costez près mesdits Seigneurs les Ducs d'Anjou , & d'Alençon estoient aussi à genoux , mesdits Seigneurs les Ducs de Nemoux , & Marquis d'Elbœuf. Icelui Seigneur Duc de Nemoux tenant le sceptre à main droite , & ledit Marquis d'Elbœuf ladite main de Justice à la fenestre.

Ladite Dame ainsi assise en sa chaise ,

la Messe commença à estre célébrée par mondit Seigneur le Cardinal de Lorraine, qui fut dite à deux Diacres & Sous-diacres : lefdits Diacres furent l'Evêque de Meaux chantant, & qui dit l'Evangile, & l'Evêque de Châlons assistant. Les Sous-diacres furent Monsieur l'Evêque d'Avranches chantant, & qui dit l'Epître, Monsieur l'Evêque de l'Odesse assistant.

Au commencement de ladite Messe, Madame la Conestable Duchesse de Montmorency, comme dit est Dame d'honneur, présenta à la Roynne ses heures, & un Livre d'Oraisons & puis s'en retourna asseoir en sa place.

Et quant se vint à dire l'Evangile, Monseigneur le Cardinal de Lorraine donna la bénédiction audit Seigneur Evêque de Meaux, qui dit l'Evangile, & après présenta le Livre d'Evangile à Monsieur le Cardinal de Bourbon, lequel accompagné desdits deux Diacres, & Sous-diacres, alla trouver ladite Dame, & ayant pris dudit Evêque de Meaux ledit Livre bailla à baiser à ladite Dame l'Evangile, laquelle s'agenouilla pour ce faire sur l'oreiller qui avoit été posé &

laissé devant elle par mondit Seigneur le Marquis du Maine. S'étant ladite Dame tenue debout durant l'Evangile , & pareillement toutes les autres Dames après avoir fait une grande révérence.

Durant aussi ledit Evangile se tinrent debout , mesdits Seigneurs les Ducs d'Anjou & d'Alençon freres du Roy , pareillement mondit Seigneur Duc de Nemours , & Marquis d'Elbœuf , ayans lesdits sceptre & main de Justice , & semblablement mondit Seigneur le Prince Dauphin tenant en ses mains ladite grande Couronne élevée , qu'il avoit auparavant posée sur ledit petit esca-beau.

L'Evangile finy , & *le Credo* dit , les trois Dames ordonnées pour porter à ladite Dame d'honneur le pain , le vin , le cierge avec l'argent pour offrir étant en leur petit échaffaut bas cy-dessus déclaré , qui furent mesdites Dames la Maréchale de Dampville , de Candalles & Comtesse de Fiesque , ayans reçu lesdits offerres par les mains dudit Seigneur de Chemaux Maître des cérémonies qui les portoit sur trois grandes touailles de Damas blanc frangées d'or , chacune de cinq aulnes de long , monterent l'une

après l'autre sur ledit grand échaffaut. Premièrement ladite Dame Maréchale de Dampville, avec les deux pains l'un doré, l'autre argenté, après elle ladite Dame de Candalles avec le vin, & la troisieme ladite Dame Comtesse de Fiesque avec le cierge de cire auquel étoient attachées treize pieces d'or. Et à mesure quelles montoient après avoir fait deux grandes révérences, à l'entrée dudit grand échaffaut, l'une vers le grand autel, & l'autre vers la Royne, se tournerent vers ladite Dame d'honneur pour lui bailler lescdites offertes, qui leur commanda les présenter, sçavoir est le pain à Madame la Duchesse de Guise, le vin à la main droite de Madame de Nevers, & à elle-même en la main gauche ledit cierge auquel étoit attachées lescdites treize pieces d'or, & porta madite Dame de Nevers lescdites deux offertes pour n'y avoir assez de Princesses pour servir audit sacre.

Et lors partant ladite Dame pour aller à l'offerte, se leverent de rechef toutes lescdites Dames, & lui firent une grande révérence, & l'accompagnèrent mesdits Seigneurs les Ducs d'Anjou, & d'Alençon, & Cardinaux de Bourbon &

de Guise, & lesdites deux Dames à qui furent baillées lesdites offertes, qui l'une après l'autre les présenterent à l'autel, lui portant la queue aussi les autres Dames à ce ordonnées : Messeigneurs les Ducs de Nemoux, & Marquis d'Elbœuf allans devant lesdits sceptre, & main de Justice : mondit Seigneur le Prince Dauphin portant la grande Couronne : & Monsieur le Marquis du Maine portant devant ledit oreiller : marchant pareillement mondit Seigneur de Guise grand Maître devant ladite Dame.

L'offerte faite, ladite Dame retourna s'asseoir en sa chaise accompagnée comme dessus. Et quand se vint à l'élévation du *corpus Domini*, elle se leva de ladite chaise pour s'agenouiller, & pareillement Madame de Lorraine, & Madame Marguerite sœurs du Roy, & les autres Princesses, & Dames qui lui firent une révérence. Mesdits Seigneurs les Ducs d'Anjou & d'Alençon toujours aux costez d'elle, & mesdits Seigneurs Ducs de Nemoux & Marquis d'Elbœuf tenans ledit sceptre & main de Justice, & pareillement mondit Seigneur le Prince Dauphin ladite grande

Couronne élevée en ses mains durant l'élévation dudit *Corpus Domini*.

Après ladite élévation, & bénédiction faite par Monsieur le Cardinal de Lorraine, quand se vint à l'*Agnus Dei*, mondit Seigneur le Cardinal de Bourbon alla baiser mondit Seigneur le Cardinal de Lorraine officiant, & après ladite Dame à la joue en signe de paix, laquelle s'agenouilla derechef sur ledit oreiller qui lui fut présenté par mondit Seigneur le Marquis du Maine.

Après ledit *Agnus Dei* & consommation faite du *corpus Domini*, par mondit Seigneur le Cardinal de Lorraine, ladite Dame fut menée derechef audit grand Autel par mesdits Seigneurs les Ducs d'Anjou & d'Alençon, & Cardinaux de Bourbon & de Guise. Les dessusdites trois Dames portant la queue de son manteau, marchans aussi les Princes qui portoient le sceptre & main de Justice, grande Couronne & oreiller, & là elle reçut en grande dévotion & révérence le *corpus Domini*, par les mains de mondit Seigneur le Cardinal de Lorraine. Et après avoir fait son oraison s'en retourna en ladite chaise

accompagnée comme dessus , où elle acheva d'ouyr ladite Messe. .

La Messe dite & achevée la Roynie descendit en l'ordre que dessus marchant devant elle , mesdits Seigneurs les Ducs de Nemoux & Marquis d'Elbœuf avec ledit sceptre & main de Justice , mondit Seigneur le Prince Dauphin avec ladite grande Couronne , mondit Seigneur le Marquis du Maine portant ledit oreiller , & mondit Seigneur de Guise grand Maître marchant devant elle.

Et lors mondit Seigneur le Duc d'Anjou la prit par-dessous le bras droit , & mondit Seigneur le Duc d'Alençon par dessous le gauche.

Et ainsi accompagnée desdites Dames , Princes , & Seigneurs ci-dessus nommez , la ramenerent en sa chambre.

Et faut noter que devant la célébration desdits sacre & couronnement , les queues ne furent portées aux Princesses & Dames qui y servirent , & n'y avoit sur le grand échaffaut que les dessusdites Dames assises en leurs lieux comme dit est. Et les Princes qui y servirent avec les Seigneurs & Gentilshommes qui portoient les queues desdites Dames quand elles entrèrent & sortirent de

L'Eglise , qui se tinrent derrière elles sans faire aucun empêchement. Et pareillement Monsieur le grand Maître , & Monsieur Chemaux près de lui , auquel il ordonnoit ce qui étoit à faire pour accomplir les cérémonies.

Faut aussi entendre que le Seigneur de Nancy l'un des Capitaines des gardes & les autres Capitaines , Lieutenans & Exempts de la garde Ecoissoise , étoient partie dedans le cœur , partie de ça , de là , avec quelque nombre d'Archers pour garder qu'il n'y eut aucun désordre audit sacre , & couronnement.

A la fin de ladite Messe fut criée large-
gesse , de par ladite Dame , au dedans de l'Eglise par un des Héraux d'armes , d'une bonne somme d'or & d'argent , qui fut jetée au peuple à diverses fois.

Les Ambassadeurs résidens près la personne du Roy , qui se trouverent audit sacre & couronnement , furent le Nonce de N. S. P. le Pape , l'Ambassadeur du Roy d'Espagne , celui d'Ecosse , & celui de la Seigneurie de Venise , & dînerent avec Monseigneur le Cardinal de Lorraine.

L'ORDRE

*L'ORDRE tenu à l'entrée de très haute
& très-Chrétienne Princesse Madame
Elisabeth d'Autriche Royne de France.*

SA Majesté ayant été sacrée & couronnée en l'Eglise de saint Denys en France, ainsi qu'il a été discouru ci-devant, il fut quant & quant advisé & résolu que au Jeudy en suivant 29. jour de Mars 1561. elle feroit son entrée en cette ville de Paris, comme elle fit, ainsi qu'il sera ci-après déclaré. Mais premier d'entrer en l'ordre, seront représentées les devises, & inscriptions qui furent mises es arcs de Triumphes dressez es mêmes endroits, qu'ils avoient esté à l'entrée du Roy : pour plus grande intelligence desquelles a été fait ce petit sommaire,

Qui voudra sommairement repasser quel fut l'état ancien de ce Royaume, il trouvera que notre France autrefois appelée du nom de Gaule, bien qu'elle fut distincte & séparée de la Germanie par ce grand entreject du Rhin, qui est

Recueil R,

B

comme une grande barre entre l'un & l'autre pays : toutefois si avoient ces deux Nobles nations plusieurs rencontres & conformitez de mœurs ensemble , & estimerent quelques notables Auteurs , comme Strabon , que le nom de German eust été donné à l'Allemagne pour la fraternité qu'elle avoit avec la Gaule. Cela fut cause que Pharamond , extrait de la Franconie pays situé dans la Germanie , s'achemina plus aisément en ce pays , où il établit sa demeure avec si heureux succès que Clovis l'un de ses successeurs se vit posséder comme lui l'Empire de la Gaule , & de la Germanie , maintenant appelez France & Allemagne. Ce que pareillement feit Charles le Grand que nous appellons Charlemagne , vivans lors ces deux peuples en paix , coneorde & union. Par quoi chacun de nous doit louer Dieu que notre bon Roy Charles à l'exemple de ses prédécesseurs a voulu renouer ceste ancienne alliance , par le mariage fait avec la Reine Elisabeth d'Autriche sa chere épouse , à la diligence & poursuite de la Reine sa mere , laquelle ne se lassa jamais de vacquer au bien , & augmentation du Roy son fils. Alliance certainement qui nous promet

son honneur en ce Royaume, & une amitié inviolable, & indissoluble entre ces deux nations. Voire nous est certainement prognostique tout ainsi qu'anciennement étant unies ensemble, elles combattront le superbe Romain, aussi subjuguèrent elles l'Asie, & planteront leurs bannieres en tout le reste de l'Univers.

Pour donc gratuler à cette nouvelle alliance, fut fait à la porte S. Denys un avant portail à la rustique, presque de semblable ordonnance, façon, mesure & enrichissement, que celui qui fut fait à l'entrée du Roy : sur le haut de l'un des costez, étoit une figure représentant Pepin Roy de France, vestu d'un grand manteau Royal de veloux pers, couvert de fleurs de lys d'or, fourré d'hermines, tenant d'une main une épée nue, de laquelle il reestablit la foi Chrétienne, déchaussa les Sarrazins & Infidèles, & remit le Pape Zacharie en son siège, quoi qu'il fût de petite stature, & n'eût que quatre pieds & demi de haut, mais sa magnanimité fut telle qu'il ne trouva rien d'impossible pour la conservation & augmentation de la foy Chrétienne : en signe de quoi de l'autre

main embrassoit une colonne, sur laquelle étoit posée une Eglise.

A l'autre costé étoit posée une autre figure représentant Charles fils de Pepin, depuis surnommé le grand pour les hauts faits d'armes qu'il feit, tenant aussi une épée nue en une main, & de l'autre embrassant pareillement une colonne, sur laquelle étoit un Aigle, marque de l'Empire : d'autant que de son temps l'Empire de l'Orient fort affoibli, fut transféré en Occident, & mis en la protection lequel il ne défendit seulement contre les Sarrazins & Infidèles, mais l'augmenta de plusieurs pays, Provinces, qu'il subjuga & conquesta sur eux, lesquels après il feit convertir à la foy Chrétienne.

Entre ces deux figures étoient les escus du Roy, & de la Royne, posez sur un socle, environnez l'un de son ordre, & l'autre d'une Cordeliere sortans de dessous une Couronne Royale : à costé desquelles estoient deux Nimphes, l'une dicté Gallia, & l'autre, Germania, tenant au-dessus un grand chapeau de laurier, en signe des grandes victoires, que les deux nations ont obtenues ensemble.

Au milieu du haut de ce portrait étoit
une cartouche antique , en laquelle
étoient écrits ces vers.

De la Religion Pepin fut défenseur ;
Des Peres saints l'appuy , & son fils Char-
lemagne ,
Remit la Majesté de l'Empire en gran-
deur ,
Tenant le sceptre en main de France &
d'Allemagne.

Et sous le Roy Pepin estoient ces vers
Latins.

Hanc olim sacram me sustentante co-
lumnâ ,
Regni creverunt & opes , & gloria Fran-
cis.

Et sous Charlemagne.

Hanc quoque me imperii fractam subenn-
te columnâ ,
Imperium sterit , & nostra stat stirpe ne-
potum.

Et pour ce que cette entrée donna
ad tant ou plus d'admiration aux étran-
gers qu'avoit fait celle du Roy , sans
pour le grand nombre de jeune No-
blesse qui s'y trouva davantage , que

pour le redoublement de magnificence qui y fut vu , spécialement en la multiplicité des somptueux & riches habits dont estoient revestus , les Princes , Seigneurs , Dames & Damoiselles. Lesquels outre le grand prix que se pouvoit estimer le fin drap d'or & d'argent frisé dont ils estoient , furent la plupart bordés & entourés de grosses perles Orientales & pierres précieuses à double rang d'ineffimable valeur , en sorte que l'on eût pensé ce Royaume avoir été cent ans paisible. Furent mis dans les flancs de ce portail deux tableaux bien à propos pour tel subject & fort plaisans à regarder.

A l'un desquels étoit un homme vêtu étrangement , ayant un visage robuste , & comme demi furieux ; lequel marchoit & fouloit de ses pieds grande quantité de safran fleury & camomille , qui se monstroient non-seulement résister à ceste foule , mais encore reverdir & fleurir davantage , comme est la nature de ces deux herbes , ainsi que nous voyons être advenu en la France , la grandeur de laquelle tant s'en faut qu'elle eût pu diminuer pour les désastres , qui lui sont advenus , qu'il semble

qu'elle en soit augmentée, suivant l'ancien Proverbe qui dit, la France plus invincible en adversité, qu'en prospérité: au bas duquel étoit écrit.

Tant plus on foule aux pieds la fleur
Du safran, plus est fleurissante,
Ainsi de France la grandeur,
Plus on la foule, & plus augmente.

Et l'autre étoit un grand champ, en l'un des bouts duquel y avoit un beau verger rempli d'arbres chargés de toute sorte de fruits. A l'autre bout une quantité de bleds en épi & vignes blanches & noires chargées de raisins & au milieu toutes sortes de fleurs, sur lesquelles étoit une grande femme nue demi courbée, ayant le visage beau, grave & gracieux, & plusieurs mammelles à l'entour d'elle d'où sortoit lact en abondance, signifiant l'abondance incompréhensible de toutes sortes de fruits que la France produit. Et dessous étoit écrit.

La France riche & valenreuse,
Est mere si fertile en biens,
Qu'elle peut de mammelle heureuse,
Nourrir l'étranger & les siens.

Telles étoient les inventions de ce portail

Par lesquelles figures & inscriptions étant rapportée la mémoire de l'antique alliance des François & Germains, pour faire mention de celle, par qui ceste alliance est renouvelée, & a poursuivie & sollicité un si heureux mariage pour notre Roy, & augmentation de son Royaume, fut mis à la fontaine du Ponceau une figure vestue d'habits Royaux, représentant au naturel la Roynne mere du Roy tenant en ses mains une Couronne faite de fleurs de lys, qu'elle monstroît vouloir poser sur le chef de ladite Reine Elisabeth, comme celle sur laquelle elle entendoit se demettre avec le temps des grandes charges & insupportables affaires qu'elle a eu, & a, à la conservation de cet Estat, au-dessous étoit un tableau, dans lequel ces vers étoient écrits en lettres d'or sur camp d'azur.

Accipe & hæc manuum quæ sint moni-
menta mearum,
Regina & longum socrus testantur amo-
rem.

A ses pieds étoient les trois graces, Thalia, Aglaia, Ephrosina, faisant guirlandes, & chapeaux de triomphe de

toutes sortes de fleurs , en signe de joye & liesse publique , qui se doit ensuivre du renouvellement de l'alliance de ces deux belliqueuses nations.

Passant plus outre , & venant à la porte au Peintre , étoit un grand arc triomphal d'ordre Corinthien à deux faces , quasi de semblable Architecture que celui qui fut fait pour l'entrée du Roy , excepté qu'il fut enrichi davantage , & la frise , corniche & architrave faits d'une autre mode , moulure plus exquise , & mieux suivant les antiques , laquelle frise fut enrichie d'un feuillage , fleurons de relief sur un fond blanc qui embellissoit , & décoreoit grandement cet ouvrage : mêmes les bases , & chapiteaux des colonnes furent dorez de fin or , les riches feintes de marbre noir , & toutes les figures enrichies , & dorées en plusieurs endroits , en sorte qu'il ne se reconnoissoit rien de ce qui avoit servi à ladite entrée du Roy. Sur le haut duquel pour démonstration & preuve de l'amitié inviolable de ces deux nations , étoient deux grands Colosses faits d'argent , chacun de dix pieds de haut , portans longs cheveux , & par dessus force jons & roseaux en forme de couronnes &

ayans longues barbes , chenues , pour représenter , l'un le fleuve du Rhone ; lequel passant par le Lac de Genève sans se mêler toutefois parmi , vient descendre à Lyon , & traversant le pays de Provence , tirant vers le Midi , se rend à Aiguemorte petite ville à costé de Marseille , & de là par un seul conduit entre en la mer Méditerranée. L'autre le fleuve du Danube , qui va vers Orient , traversant tout le pays d'Allemagne jusqu'en Constantinople , & passant par une petite Isle nommée Thomos , en laquelle Ovide fut banni , se va rendre par sept conduits en la mer Uxine.

Ces deux fleuves comme principaux l'un de France , & l'autre d'Allemagne représentoient l'une & l'autre Province , & par un accord mutuel supportoient un grand globe terrestre représentant le monde , que ces deux nations doivent assujettir à eux , & d'autant plus que non seulement ces deux fleuves ; mais encore le Rhin , qui va vers Occident , passant par le pays de Flandres se rend par deux conduits en la mer Océane : & le Thesin , qui va vers le Septentrion passant par le pays d'Italie , se rend en la mer Adriatique , viennent de la forêt

Hemina fruce entre les Rhetes & Gitions justement entre le pays de France & d'Allemagne, lesquels quatre fleuves venants d'un même lieu, proche & tenant à l'une & l'autre nation, & se séparans de telle sorte qu'ils se vont rendre aux quatre coins du monde contre le cours ordinaire des autres, lesquels viennent tous d'Orient, & se vont rendre en Occident, est un signe & présage certain que ces deux peuples assubjetiront une fois tout le reste du monde à eux. Au-dessous étoit une grande table d'attente, en laquelle étoient écrits ces vers,

Ut fluvii jungunt in mutua fœdera dextras,

Gallicus hinc Rhodanus, Germanicus Ister
at illinc,

Terrestrem que globum sustentat uerque
sinistra;

Sic donec firma [velut olim] pace manebit,

Gallia Germanis juncta, & Germania
Gallis,

Terrarum Imperium gens utraque juncta
tenebit.

Et pour ce que ces deux fleuves & globe
qu'ils soutenoient se voyoient autant d'un

côté que d'autre , furent les vers Latins traduits en François , & mis en un autre tableau du côté de l'autre face dudit arc , tels qu'ils sont ici rapportez.

Comme l'on voit le Rhone , & le Danube ensemble ,

L'un fleuve des Gaulois , & l'autre des Germains :

D'un naturel accord joindre leurs fortes mains ,

Quand pour tenir le globe à l'un l'autre s'assemble :

Ainsi tant que la paix chassant de nous la guerre

Joindra comme jadis les Germains aux Gaulois ,

Et l'une & l'autre gent tiendra dessous ses loix ,

De deux n'étant plus qu'un l'Empire de la terre.

Et pour revenir à l'amitié de ces deux nations , lesquelles n'a jamais été possible de joindre , quelque mutation ou laps de temps qui soit advenu , ni pour quelque désunion que autrefois on ait pensé entre eux. Délaisant ce qu'en a écrit l'antiquité , venant au recent & dernier secours, qu'ils se sont donnez les uns aux autres , étoit à l'un des costez une figure représentant le Roy Henry

deuxiesme de ce nom , ayant ses habits & Couronne impériale , & tenant son sceptre & main de Justice : l'aide duquel iceux Allemans ayans imploré du temps de l'Empereur Charles V. se voit aussitôt rendu prompt & diligent pour les secourir , les ayans par sa présence conservez en leur liberté Germanique. Eux en semblable voyants les troubles derniers & divisions de ce Royaume , se seroient pareillement divisez pour donner secours à l'un & l'autre parti.

Au - dessous de cette figure étoient écrits ces vers.

Cooperat Henricus moliri , foedere ut
 esset ,
 Gallia foda soror Germanæ juncta sorori.

A l'autre côté étoit une autre figure représentant notre Roy Charles IX. à présent regnant , lequel suivant les traces de ses ancestres n'a seulement conservé ceste amitié des François & Allemans : mais d'abondant l'a corroborée par son mariage, ainsi qu'il est ci-devant spécifié. Au-dessous duquel étoient écrits ces vers.

biens, qui nous proviendront de cette alliance, étoit devant le sepulchre un grand pied d'estail de même ordre que celui qui étoit à l'entrée du Roy dont les moulures & pieces de relief furent enrichies d'or : sur lequel étoit une Junon faite d'argent, ayant dix pieds de haut, tenant un nœud Gordien, que les Anciens ont dit indissoluble signifiant que telle sera cette alliance entre les deux peuples, qui apportera à ce Royaume abondance & grandes richesses qui sont représentées par cette Junon, au pied de laquelle étoit écrit.

*Sit sponsus, populis sit non resolvable
vinculum.*

Un peu plus loin devant la Fontaine saint Innocent y avoit un semblable pied d'estail, & pareil enrichissement, portant un Saturne d'or de dix pieds de haut lequel d'une main tenoit un Navire d'argent, & de l'autre une faucille pour faire entendre quels biens nous doivent advenir par ce renouvellement d'alliance : lequel ramenant l'âge dorée en ce Royaume, fera que d'ores en avant le Marchand pourra trafiquer & négotier librement par-tout : & le la-

boureur recueillir & serrer ses fruits avec sûreté, comme il étoit signifié par le Navire & faucille , au bas de ce Saturne étoit écrit.

Plaudite jam Galli, redeunt Saturnia regna :

Falx dabit hæc segetes , raris hæc geret undique merces.

Quant à la place dite la porte de Paris ; la même perspective qui y étoit à l'entrée du Roy , y fut remise, tant pour ce qu'il ne fut possible en si peu tems, pour la grande espace du lieu , exécuter ce qui avoit été désigné , que pour ce qu'elle y étoit bien séante , à cause de l'union des Maisons de France , & d'Autriche , y représentées , desquelles deux Maisons ainsi conjointes & de nouveau confirmées en amitié dépend le repos universel de la Chrétienté , & d'autant plus que nous voyons aujourd'hui tous les Princes Chrétiens être , grace à Dieu , en union , confédération , alliance & amitié qu'elle doit durer éternellement , qui sera l'augmentation du bien & repos de notre foi Chrétienne & confusion de l'ennemi d'icelle.

Et pour ce que par les écrits de plus

seuls Saints & anciens grands personnages a été prédit que des François & Allemands doit sortir un grand Monarque lequel subjuguera outre l'Europe, non-seulement l'Asie, mais tout le reste du monde que nous espérons devoir naître de ce mariage, fut mis au premier portail du Pont Notre-Dame, un taureau nageant en mer portant une Nimphe sur la croupe dite Asie. Pour signifier que tout ainsi que l'ancien Jupiter en pareille forme ravit Europe, que iceux François, & allemands avec leurs conféderez occupent, aussi le Jupiter nouveau, au Dauphin de France qui doit sortir de ce mariage ravira l'Asie, & le reste du monde pour joindre à son Empire, & soy faire Monarque de l'Univers. Au-dessous étoient écrits ces vers.

Par le vieil Jupiter Europe fut ravie:
 Le jeune ravira par Isabel l'Asie,
 Que d'Europe, & d'Asie on taise le renom,
 France, Allemagne soit de l'Univers le nom.

(A l'un des costez.)

Jupiter Européen rapuit vetus: ac novus
 eos.

Jupiter huc Adam ducta rapit Elisabetam.

(A l'autre costé.)

Non Asia, non Europa, jam nomina
post hac.

Sed jam totus erit Germania, Gallia, mun-
dus.

Dedans l'un des costez de ce portail pour honorer le lit d'un si heureux mariage, étoient deux Ruches à miel-aux-
quelles les mouches entroient paisible-
ment, combien qu'elles semblaient avoir eu un grand conflict entre elles aupara-
vant : qu'elles monstroient avoir dé-
laissé à la nouvelle de ce mariage, & dessous étoit écrit.

Rufus apes solitas post bella revisite
cellas.

Mella super Thalamos urnis effundite
plenis.

Et à l'autre costé pour memoire de ce grand Monarque, qui doit venir de ce mariage, étoit dépeinte une grande mer enflée de vents & orages, qui cour-
roient au-dessous, pour lesquels faire cesser étoit Eolus Dieu des vents, le-
quel avec son trident les déchañoit &

commandoit eux retirer , rendant par ce moyen ceste mer paisible , & calme pour donner issue à un Daulphin premier poisson de la mer : le naturel duquel est tel qu'à sa vue toute tourmente cesse: du nom duquel sont surnommez les premiers mâles de France, qui sera le grand Monarque ci-dessus mentionné que nous espérons , & dessous étoit écrit.

Aolus ecce fugat turbantes æquora ventos ,

Tutus ut in placidas Delphin novus emicet undas.

Quant au patement du Pont Notre-Dame il fut orné tout ainsi qu'il avoit été à l'entrée du Roy , lequel aussi on n'eust sçu faire autre en si peu de temps , excepté que les Armoiries devises & chiffres de ladite Dame y furent mises au lieu de celles qui y étoient.

Sur le portail de l'autre bout dudit Pont fut mis un grand Navire d'argent représentant la ville de Paris , ayant les voiles tendus , & enflé du vent de Septentrion venant d'Allemagne , duquel costé apparoissoit aussi l'estoile de l'ourse grande & petite comme guide de ce Navire pour le conduire en sûreté par

**tout. Au bout du haut du mas étoit cette
devise d'icelle ville,**

Tumidis velis Aquilone secundo.

**Et au-dessous droit au milieu de l'arc
ces vers ,**

... Puisque l'Ourse apparôit pour guider ce
Navire,
Et le vent d'Aquilon fait ses voiles enfler,
Les François & Germains feront un jour
trembler,
Tout le reste du monde, & joindre à
leur Empire.

Et à costé ces vers ,

*Maria conjugio Gallis si jungitur Arctos ,
Flatibus Arctois tumefiant vela secundis.*

(Et de l'autre costé,)

*Gallica occiduo si sidere nunc regit Arctos
Vela , quis æquoreis jam sit vagus error
in undis.*

Quant aux tableaux du dedans ne fut
aucune chose changée de l'invention ,
pour ce qu'ils étoient bien convenables;
seulement ce qui étoit en Grec à l'en-
trée du Roy fut mis en Latin. A l'un
étoient ces vers.

Utri sacra manu violarint fœdera primi,
Ut vinum hoc, sic diffuatur his tellure
cerebris.

(Et à l'autre.)

Arma super tenues distendat Aranea telas
Post hæc: ac belli ne sis pater nomen in
orbe.

Telles furent les inversions faites en l'honneur d'icelle Dame, lesquelles on eut bien emplificées, si le temps l'eust permis, dont je ne ferai plus ample mention pour venir à l'ordre d'icelle entrée.

Donc le Jeudi 29. jour dudit mois étant ladite Dame arrivée sur les neuf heures du matin au Prieuré saint Ladre, est montée & s'est assise au haut du même échaffaut qui avoit été dressé pour le Roy, pour recevoir & ouir les harangues & salutations de la part de ceux de ladite ville, Et étoient prêts & autour de ladite Dame sur ledit échaffaut plusieurs Princes, Princesses, Seigneurs & Dames mêmelement Monsieur le Président de Birague, Conseiller du Roy en son Conseil privé, & ayant charge des Sceaux de France,

Quelqu'espace de temps après, se sont acheminez au-devant de ladite Dame les quatre Ordres mendiennes qui sont les Cordeliers, Carmes, Augustins & Jacobins. Et après eux toutes les autres Eglises & Paroisses d'icelles vestus en leurs surplis, marchans tous à pied en ordre de dévotion & humilité.

L'Université de Paris suivoit après à pied avec bon nombre d'hommes de chacune des facultez d'icelles, à sçavoir, des Arts, Medecine, Decret & Théologie, accompagnez des Lecteurs du Roy tant es Lettres Hébraïques, Grecques, Latines, Mathématiques, que autres parties de Philosophie, vestus de leurs chappes, & habits accoustumez, suivis du Recteur portant robe d'écarlate & chaperon de menu verd, ayant ses douze Bedeaux devant lui portans masses d'argent doré. Après lequel étoient les Procureurs & messagers des nations, qui étoit une belle chose à voir, vu le grand nombre d'hommes doctes en toutes Langues & sciences remarquez en cette compagnie : sans que les longues guerres qui ont été en ce Royaume ayent diminué le cours d'icelle Université la plus célèbre & florissante du monde,

Ceux la passez vint le corps de la ville en l'ordre & équipage qui s'ensuit. C'est à sçavoir de dix-huit cents hommes de pied choisis & esluz de tous les mestiers d'icelle, conduits par leurs Capitaines, Lieutenants, & Enseignes, dont furent faits trois bandes, avant-garde, bataille, & arriere, tous habillez des couleurs du Roy; mais d'une telle ordonnance & si bonne façon, que l'on pouvoit discerner chacune bande, l'une blanche, l'autre grise, & l'autre rouge. Car ceux de l'avant garde avoient les chausses & pourpoints blancs, chamarrez de veloux rouge, l'escharpe de taffetas blanc. Ceux de l'arriere-garde, les chausses & pourpoints rouges, chamarrez & bandez de veloux blanc, l'escharpe de taffetas blanc, chacune bande de six cens hommes sous deux Capitaines, deux Lieutenans, & deux Enseignes, ayans tous morions gravez & dorez, quant aux harquebusiers, & quant aux picquiers, tous armez de corselets & bourguignotes, la pluspart gravez, & dorez, accompagnez de siffres & tambours en bon nombre, marchant sept à sept & tenants si bien leurs rangs, qu'ils n'éroit pas possible de mieux.

Cest

Ceste avant garde , bataille , & arriere garde passées venoient après les menus Officiers de ladite ville jusqu'au nombre de cent cinquante , portans robes mi parties de rouge & bleu , les chausses de même , chacun tenant un bâton blanc en sa main conduits par deux Sergents de ladite ville à cheval , vestus de robes mi parties de pareilles couleurs , ayans sur les manches gauches d'icelle un Navire d'argent , qui sont les armoiries de ladite ville.

Après eux venoient les cents harquebusiers à cheval , ayans trois trompettes devant eux , vestus de leurs hocquetons d'orfeverie aux devises dudit Seigneur & armes de ladite ville. Le bas duquel étoit tout couvert & enrichi de broderie , marchans trois à trois après leurs Cornette , sous leurs Capitaine , Lieutenant , Enseigne & Guidon , portans tous la longue harquebuzé à l'arçon de la selle , le feu en la main , & ayans tous manches de maille.

Sous autant de drapeaux marchoient les cent Archers de ladite ville de même ordonnance & parure , portans chacun la couple de pistolles à l'arçon de la selle.

A leur queue étoient les cent Arbalétriers ainsi armez, conduits & équippez comme les précédents, ayant aussi chacun d'eux la couple de pistolles à l'arçon de la selle.

Ces trois compagnies passées marchaient de cent à six vingt jeunes hommes enfans des principaux Bourgeois & Marchans de ladite ville, conduits par le Seigneur des Prez leur Capitaine. Duquel le Seigneur Marcel le jeune, & Dolu étoient Lieutenants, Clairseillers & de Lorrain Enseigne & Guidon, habillez de casques, manches pendantes de veloux rouge cramoisi haute couleur, si fort chamarrez de passemens, cordons & cannetille d'argent, qu'il restoit bien peu de vuide : avec pourpoints de satin blanc découpez, au lieu de corps de cuirasse qu'ils avoient à l'entrée du Roy par-dessous leurs casques marchans dix ou douze d'entre eux devant le Capitaine dont aucuns avoient changez d'accoustremens crans habillez de sayes de veloux blanc, découpez, doublez de toille d'or passementez de passement d'or & semez d'une infinité de boutons d'or.

Ils portioient chapeaux de veloux noir

garnis de pennaches de couleurs du Roy; dont les cordons faits de grosses perles entremêlées de diamans, rubis & autres pierres précieuses, étoient de valeur inestimable, & n'y avoit celui d'entre eux qui ne fust monté sur cheval d'Espagne, ou autre beau cheval de service, sur lesquels ils s'étoient exercez quelque temps auparavant. Enforte qu'ils étoient quasi tous dressez au galop, en rond, toutes mains, à corbetes & à passades. Lesquels il faisoient quelquefois voltiger, & pannader, mais de si bonne grace qu'ils se rendoient toujours en leur rang & place.

La selle & harnois de leur cheval étoient de même veloux cramoisi que leur casaque, couverts & enrichis de cannetille, cordon, passements & houpes d'argent.

Cette compagnie étoit suivie des Maîtres des œuvres de charpenterie, maçonnerie, & Capitaine de l'artillerie d'icelle ville, aussi à cheval, vestus de casagues de veloux noir, passémentées d'argent, & pourpoints de satin rouge cramoisi, marchant eux trois d'un rang.

Et consécutivement huit Sergents de ladite ville à cheval vestus de pareilles

robbès mi patties , & ayant chacun un Navire d'argent sur l'épaule gauche , comme les deux précédens desquels est ci-devant fait mention.

Après eux marchoit Maître Claude Marcel Prévôt des Marchans , une robbe mi partie de veloux rouge cramois brun , & veloux tanné , fourrée d'une excellente marte sublime , le saye de satin rouge cramois à boutons d'or. Sa mulle harnachée d'un harnois de veloux noir , frangée d'or à boucle & cloux dorez , la housse bandée & frangée de même traînant en terre. Au - devant duquel marchoient quatre hommes à pied vestus de ses couleurs , & deux grands laquais à ses deux costez dont l'un portoit les clefs de la ville attachées à un gros cordon d'argent & de soye des couleurs du Roy , pendant à un bâton couvert de veloux cramois cannetillé d'argent.

Après lui marchoient les deux Echevins de ladite ville , à sçavoir Maître Pierre Poullain Secrétaire du Roy , Maître François d'Auverge Seigneur de Dam pont, Conseiller au Trésor, Maître Simon Bouquet bourgeois , & Simon de Cressé , Seigneur dudit lieu , vestus de pareilles robes de veloux , que celle dudit Sei-

gneur Prévoft, doublée de panne de foye noir, portans bonnets de veloux noir, bordez de paffemens de foye noir à boucles & cloux dorez, la houffe bordée de mêmes, ayant chacun deux laquais veltus de leurs couleurs, marchans devant eux.

Les Procureur du Roy de la ville, Receveur & Greffier d'icelle, marchoient après enemblement, habillez à fçavoir le Procureur du Roy de robe de veloux rouge cramoifi haute couleur : le Receveur de veloux tanné brun : & le Greffier femblable auxdits Echevins, fuivis de vingt quatre Confeillers d'icelle ville, portans robe de satin noir.

Les feizes Quartiniers venoient après, habillez de Damas noir : & après eux les Maîtres de la marchandife, à fçavoir quatre Gardes de la Draperie portans robes de veloux noir : quatre de l'Épicerie, & de l'Apoticaierie, de veloux tanné : quatre de la Grofferie & Mercerie de veloux violet : quatre de la Pelterie de veloux pers fouré de lous cerviers : quatre de la Bonneterie, de veloux tanné ; & quatre de l'Orfebvrerie, de veloux cramoifi brun, accompagnez de trente deux des principaux Bourgeois

de ladite ville fort honnestement habitez. Lesquels Gardes porteront au retour le ciel & poesse sur la Majesté du Roy, ainsi qu'il sera déclaré ci-après.

La compagnie du Chevalier du Guer venoit après, étant de cent cinquante hommes, dont cent harquebusiers à pied marchans cinq à cinq tous morionnez, vestus de mandilles de broderie de couleurs du Roy, & de même parure conduits par l'un de ses Lieutenans, accompagnez de bon nombre de tambours & fifres. Et cinquante à cheval, tous bien armez, montez & équippez, portans chacun la couple de pistolles, ayans sayes de broderies de même couleur & parure que les gens de pied, excepté qu'ils étoient plus richement étoffez.

A la teste desquels étoit le Seigneur Testu Chevalier du Guer, armé d'un fort riche corps de cuirasse, revestu par dessus d'une casaque de veloux rouge cramoisi haute couleur, chamarré de cordon d'argent, ayant ses pages & laquais de même livrée, accompagnez de ses autres Lieutenans & Guidon, & tant lesdits hommes à cheval que de pied avoient leur devise accoustumée, qui est une étoile devant & derrière.

Venoient après les onze vingt Sergens à pied, tous habillez d'une parure & des couleurs du Roy: dont les deux tiers harquebuziers tous morlonnez, & le reste picquiers arméz de corselets blancs, exceptez dix ou douze portans hallebardes à l'entour de l'Enseigne, accompagnez de bon nombre de tambours & fifres, marchans cinq à cinq.

Tous en suivans les quatre Sergens fieffiez à cheval, d'une même parure.

Et consécutivement les cent Notaires, suivis de trente-deux Commissaires du Chastelet, vestus de robes longues, & de saye de veloux ou satin noir. Et après eux les Audiauciets du Chastelet à cheval.

Les Sergens de la douzaine de la garde du Prévôt de Paris venoient après à pied, habillez de leurs hocquetons d'orfevrerie à la devise du Roy.

Le Prévôt de Paris venoit après fort bien monté, & richement armé & habillé, ayant deux Pages devant lui, portant l'un son armet, & l'autre ses gantelets, & son Ecuyer au milieu, tous montez sur braves chevaux d'Espagne.

Ledit Prévôt étoit suivi des trois Lieutenants, civil, criminel & particu-

lier. Portans robes d'écarlatte, & dessus chaperons de drap noir, à longues cornettes. Comme aussi faisoient les deux Advocats, & Procureurs du Roy, lesquels marchaient les premiers rangs : avec les vingt-quatre Conseillers dudit Chastelet : à la suite desquels étoient aucuns des plus notables & fameux Advocats & Procureurs dudit siège.

Tous suivans étoient les Sergens à cheval avec leurs enseignes & guidon devant eux tous habillez d'une parure & des couleurs du Roy, incarnat & blanc, ayans la couple de pistolles.

Ceux-là passez venoient Messieurs de la Justice en l'ordre qui en suit.

Et premierement les Généraux des Monnoies, ayans leurs six Huissiers devant eux avec le Greffier ; suivis de deux Présidens portans robes longues de satin noir, & lesdits Généraux de Damas ou taffetas noir ; partie desquels de robe longue, & le reste de robe courte, accompagnez des principaux Officiers de la Monnoie & Changeurs de ladite ville.

•Messieurs de la Cour des Aides après, ayans leurs Huissiers, & devant eux, les Présidens portans robes de veloux

moir, le Général des Finances audit Paris vestu d'une robe de satin, & les Conseillers vestus d'une robe d'écarlate suivis des élus & autres Officiers du Grenier à sel, & des Aides de ladite ville.

Messieurs de la Chambre des Comptes venoient suivans ladite Cour des Aides, & avoient aussi leurs Huissiers devant eux, & étoient pareillement aucuns d'eux vestus de robes longues, & les autres de robes courtes de draps de soye de diverses façons, suivis des Officiers comptables établis en ladite ville.

Après eux marchoient Messieurs les premiers Maîtres d'Hôtel du Roy & de la Roynie, accompagnés des autres Maîtres d'Hôtel dudit Seigneur & de la Roynie.

Messieurs de la Cour de Parlement souveraine de ce Royaume semblablement précédés par leurs Huissiers. Les quatre Notaires & Greffier criminel, & des présentations de ladite Cour vestus de robes d'écarlate. Le Greffier civil après eux seul portant sa chape fourrée de même vert. Et après lui le premier Huissier aussi seul habillé d'écarlate, son mortier de drap d'or en la teste

fouffré de menu vert , les Prélidens étoient veltus de leurs chapes d'écariatte les mortiers en la teſte , ainſi qu'il eſt accouſtumé. M. de Thou premier Prélident ayant pour différence des autres trois petites bandes de toile d'or ſur l'épaule gauche. Et ſuivoient après , les Prélidens des Enqueſtes , & Conſeillers avec les deux Advocats , & au milieu d'eux le Procureur Général du Roy , portans tous robes d'écariatte , & leurs chaperons de même fouffrez de menu vert.

Tous les deſſusdits ayant trouvé ladite Dame ſur ledit échauffaut , marchans en l'ordre & comme ci-devant eſt dit , lui ont fait leurs très-humbles ſalutations , & harangue , puis ſ'en ſont retournés en la ville au même ordre qu'ils étoient allés.

Après les deſſusdits rentrez , l'artillerie en grand nombre a tiré , & ſalué ladite Dame , & cela fait ont commençé à marcher ceux de la compagnie de ſuite , à ſçavoir ,

Le Prévôt de Monſeigneur le Duc d'Anjou frere & Lieutenant Général du Roy , ſuivi de ſon Lieutenant de robe longue , & de ſes Groſſier & Archers.

Les deux Compagnies de chevaux legers du sieur de Monterud , grand Prévôt de France & de l'Hôtel du Roy , conduites par les Capitaines , Lieutenans , & Enseignes d'icelles.

Le sieur de Camby Capitaine des guides suivis des quatre guides du Roy , entretenus à la suite.

Ledit sieur de Monterud accompagné de ses Lieutenans de robe longue & de robe courte, Exempts, Greffier, & Archers de la Prévôté de l'Hôtel à cheval, ayans leurs hocquetons d'orfèvrerie, & chacun un espieu au poing.

Le Capitaine, Lieutenant & Enseigne, Exempts de la garde de Monseigneur le Duc d'Alençon frere du Roy, suivis de cinquante Archers vestus de casques de velour gris, passementez de passements d'argent, & de soye orangée, bien montez & équipez, ayans leurs harquebuses à l'arçon de la selle.

Le Capitaine, Lieutenant, Enseigne & Exempts de la garde de mondit Seigneur le Duc d'Anjou, aussi fort bien montez sur grands chevaux, & richement vestus & accoustrez, suivis de pareil nombre d'Archers à cheval, por-

tans cabaques de veloux vest passémentez d'argent.

Après eux sont venus les Gentilshommes des Princes, Princesses, Dames, & grands Seigneurs qui accompagnerent la Roÿne : suivant eux, grand nombre de Gentilshommes fervans, Ecuyers d'écurie du Roy, habillez les uns de drap de soye enrichis de passemens d'or : les autres ayans les doublures de leurs cappes & manteaux de toille d'or ou d'argent, fort bien montez sur beaux & grands chevaux, avec les houffes de même parure que leurs habillemens.

Après les Gentilshommes de la Chambre de Monseigneur le Duc d'Alençon, de Monseigneur le Duc d'Anjou, ceux du Roy & parmi eux plusieurs Capitaines, & grands Seigneurs, jusques environ le nombre de mille, les uns vestus de drap d'or frisé, les autres d'autres différentes sortes de drap d'or, d'argent & de soye; la pluspart ayans par-dessus le drap d'or ou d'argent du passément d'or, ou d'argent, d'enrichissemens & belles façons, & leurs manteaux & chapeaux semez d'une infinité de grosses perles, pierreries, boutons & fers d'or, tous montez sur grands chevaux d'inesi-

(61)

mable valeur , fort somptueusement enharnachez , & ayans leurs houffes de même parure que leurs habillemens.

Eux passez , ont suivis deux Huissiers de la Chancellerie , portans robes de veloux cramoisi violet brodée de passement d'or , & leurs masses , les grands Audienciers , & au lieu du Controlleur de l'audience , qui étoit malade , son Commis vestu de robe de veloux noir , & aucuns des Secretaires de la Maison & Couronne de France diversément vestus , & accoustrez de draps de soye , Messieurs les Maîtres des Requêtes habillez de robes longues de satin , M. le Président de Birague marchant après , vestu de robe de veloux rouge cramoisi , monté sur sa mule enharnachée de veloux , & couverte d'une houffe de même couleur à franges d'or , ayant autour de lui ses laquais , & étoit suivi de son Ecuyer , & de son Secrétaire , ainsi qu'à l'entrée du Roy.

Après sont venus les Ambassadeurs résidens près la personne du Roy , précédés de leurs Secretaires : étoit devant , & le plus prochain desdits Ambassadeurs le sieur Jeronime Gondy , commis à les recevoir.

L'Ambassadeur de Venise étoit accompagné du sieur de Meillault Chevalier de l'ordre du Roy.

L'Ambassadeur d'Ecosse étoit accompagné de M. le Comte de Chaulne.

L'Ambassadeur d'Espagne étoit accompagné de M. d'Espinay.

Et M. le Nonce du Pape étoit accompagné de M. l'Abbé de Vendôme.

Lesdits Ambassadeurs passez, les Suisses de la garde du Roy, de Messeigneurs les Ducs d'Anjou & d'Alençon suivoient, ayant devant eux le sieur Comte de Maulevrier frère de M. le Duc de Bouillon, habillez de velours blanc à la Suisse, & après lui les Capitaines, & Lieutenant desdits Suisses, aussi vestus de velours blanc à la Suisse, leurs bonnets de même, accoustrés tout autour de grands panaches blancs, tous femez de pierres, boutons & fers d'or, lesdits Suisses de la garde du Roy & mesdits Seigneurs érans entremêlez de rangs, les uns parmi les autres, vestus de diverses livrées, ainsi qu'à l'entrée du Roy.

Après marchaient les hauts-bois, & cornets à boucquin, & les trompettes & clairons érant à part alloient sonnant sans cesse de leurs instruments.

Les poursuivans d'armes, dit Héraults, & le Roy d'armes, tous revestus de leurs cottes d'armes suivoient après.

Après eux marchoient deux Pages de la Royné nues testes, vestus & leurs chevaux enharnachez, & couverts de toille d'argent jusques en terre, le premier ayant devant lui à l'arçon de la selle de son cheval le porteur manteau de ladite Dame, & l'autre la boîte aux bagues derrière lui sur la croupe de son cheval.

Joignant eux étoit un Ecuyer de ladite Dame vestu de veloux blanc monté sur un beau cheval blanc, enharnaché & couvert de toille d'argent, ainsi que ceux desdits Pages.

Le cheval de croupe de ladite Dame venoit après, étant un Page dessus vestu de la même parure que les deux autres, & étoit ledit cheval blanc tout couvert de toille d'argent friste traînant jusqu'en terre, la housse & la planchette qui étoit par-dessus de même.

Après étoit la hacquenée de parade de ladite Dame toute blanche, aussi entièrement couverte jusques en terre de toille d'argent friste, la housse & la planchette qui étoient par-dessus de même.

me , & étoit menée par deux Ecuyers de ladite Dame habillez de robe de veloux blanc , & saye de toille d'argent , & les pans de ladite housse portez par deux Pages habillez de toille d'argent.

Après eux est passé le sieur de Quel-lus Lieutenant des deux cents Gentilshommes de la Maison du Roy , suivi d'iceux deux cens Gentilshommes qui étoient à pied , & faisoient haye des deux costez depuis la Royne en avant , ayant tous robes de draps de soye , de diverses façons enrichies de passemens d'or , d'argent ou de soye , leurs haches en la main , & la plupart d'eux de grosses chesnes d'or au col , & étoient joignant eux les sieurs Comte de Rets , & de Lansfac leurs Capitaines , ayans leurs grands ordres au col , étans aussi très-richement vestus & parés.

Suivoient après les Laquais de ladite Dame teste nue , habillez de toille d'argent.

M. le Prévôt de Paris vestu , & monté comme ci-devant est dit , alloient après.

Lui passé , ont suivi cinq Cardinaux qui sont Messeigneurs les Révérendissimes Cardinaux de Bourbon & de Lorraine à costé l'un de l'autre : devant eux

Messeigneurs les Cardinaux de Guise ; de Pelevé, & de Est ensemble : tous revestus de leurs rocquets , & portans leurs chapeaux de Cardinaux sur leurs testes.

M. le Comte de Fiesques Chevalier d'honneur de ladite Dame étoit devant sa litiere , tirant sur la main gauche, fort bien vestu & monté.

Monseigneur le Duc de Guise grand Maître de France , portant en sa main la baston de grand Maître , étoit sur la main droite plus près de la litiere de ladite Dame , monté sur un beau cheval d'Espagne , enharnaché & lui très-richement vestu.

Les deux Huissiers de la Chambre du Roy , vestus de veloux blanc , étoient à pied portans leurs masses , comme ils faisoient à l'entrée du Roy.

La Royne venoit après dedans une litiere découverte , dont le fonds par dedans & par dehors étoit couvert de toille d'argent , traînant en terre : les mulets qui la portoient tous couverts de toille d'argent frisée aussi traînant en terre , & les Pages qui montoient lesdits mulets & menaient ladite litiere , habillez de toille d'argent les testes nues.

Ladite Dame étoit habillée de surcot d'hermine , couvert de pierreries de très-grande excellence , & inestimable valeur , de corset & manteau Royal , portant sur la teste une Couronne d'or enrichie d'infinies perles , & pierreries très-exquises curieusement appliquées , & étoit seule dedans ladite litière. Aux deux costez de ladite étoient mondit Seigneur le Duc d'Anjou frere , & Lieutenant-général du Roy à la main droite , & mondit Seigneur le Duc d'Alençon aussi son frere à la main gauche , tous deux très-richement habillez , leurs habillemens semez d'une infinité de pierreries , & étoient montez sur grands chevaux d'Espagne , bravement & superbement enharnachez.

Joignant la litiere de ladite Dame étoient quatre de ses Ecuyers d'écurie marchans à pied , tous habillez de robes de veloux blanc , & saye de toille d'argent.

A l'entour de ladite litiere de ladite Dame étoient les vingt-quatre Archers du corps du Roy à pied , revestus de leurs hocquetons tous blancs faits d'orfevrie.

Au-dessus de ladite Dame étoit un

poisse de drap d'or fort riche, & fut porté ainsi, & par ceux même qui portèrent celui du Roy le jour de son entrée.

Madame la Duchesse de Lorraine ; & Madame Marguerite sœurs du Roy, suivoient après dedans une litière couverte, & parée tout ainsi que celle de la Roïne, accoustrees & vestues de furcot, & manteau Ducal, entichis d'une infinité de pietrerres, & autres singularités convenables à leurs grandeurs. Et étoient accompagnées de Monseigneur le Duc de Lorraine à main droite, & de Monseigneur le Prince Dauphin à main gauche : après marchoient

Madame la Princesse de Condé, accompagnée de M. le Duc de Nemoux.

Madame de Montpensier, accompagnée de M. le Marquis Dumaîne.

Madame la Princesse Daulphin, accompagnée de M. le Marquis d'Elbœuf.

Madame la Princesse de la Rochesur-yon, accompagnée de M. le Maréchal Dauphille.

Madame la Duchesse de Nemoux, de M. de Meru.

Madame la Duchesse de Guise, de M. de Thoray.

Madame la Connestable Dame d'honneur de la Roynie, de M. de Caudalles son gendre.

Toutes lesquelles Dames sur haquenées blanches enharnathées de toille d'argent, & elles habillées de surcot d'hermines, corsers, manteaux, & cercle de Duchesses, les queues de leurs susdits manteaux portées par leurs Ecuyers marchans à pied après elles, tous vestus de veloux, ou satin blanc, & chacunes d'elles suivies de deux laquais de même parure, ayans lesdites Dames leursdits surcots & manteaux enrichis de grande quantité de pierreries, excepté les veuves qui portoient leurs accoustremens & couronnes sans aucun enrichissement. Suivant elles marchotent.

Madame la Maréchalle Dampville ; accompagnée de M. le Vicomte de Thuraine.

Madame la Maréchalle de Cossé, de M. de Carnavalet.

Madame la Maréchalle de Tavanès, de M. de la Chapelle des Ursins.

Madame la Comtesse de Fiesque, de M. de saint Supplice.

Madame la Comtesse de Rets, de M. de la Vauguyon.

Madame de Villequier l'aînée, de M.
de Montpezat.

Madame de Biron, de M. de Stroffi,
Madame de Froze, de M. de Cana-
ples.

Madame de la Tour, de Monsieur
de Sourdis.

Toutes lesdites Dames vestues & pa-
rées de toille d'argent, enrichies d'une
infinité de perles & pierreries, & mon-
tées sur une haquenée blanche, enhar-
nachée de housse de même parure.

Après lesdites Dames suivoient quatre
chariots de ladite Dame Royné attelés
& tirés chacun de quatre chevaux Hon-
gres, enharnachés de toille d'argent,
conduits par les cochers-Hongres de na-
tion, vêtus de même parure à la Hon-
gresque, lesdits chariots étoient cou-
verts seulement par le haut de toille
d'argent & de soye blanche, & les bois
rouages, lymons, & tout ce qui des-
pend desdits chariots argenté d'argent
fin : en chacun desdits chariots étoient
six Damoiselles de ladite Dame toutes
revestues de robes de toille d'argent,
enrichies d'une infinité de boutons d'or,
de perles & de pierreries.

Suivant lesdits chariots étoient les

Capitains des gardes du Roy, avec leurs Lieutenans, Enseignes & Guidons, les Exempts, & tous les Archers desdites gardes montez à cheval, & revestus de leurs hocquetons d'orfevrvrie à la devise du Roy.

Ladite Dame Royne en l'ordre & magnificence que dessus entra en ladite ville de Paris, & passant par la porte & rue saint Denys, & de là par le pont Notre Dame qu'elle trouva paré & racoustré des portiques, arcs triomphans, devises, dictons ci-devant déclarés, arriva à l'Eglise Notre-Dame, où elle descendit pour y faire son oraison, & avec elle Messeigneurs les Ducs d'Anjou & d'Alençon & de Lorraine, & Prince Dauphin, Duc de Guise, & autres Princes, & Mesdames de Lorraine & Marguerite sœurs du Roy, & pour porter la queue de la Royne, descendit aussi Madame de Montpensier, Madame la Princesse Dauphin, & Madame la Princesse de la Roche-sur-yon.

Quant à celle de madite Dame de Lorraine & de madite Dame Marguerite par
Et celles de mesdites Dames de Montpensier, Princesse Dauphin, & de la Ro-

che-sur-yon par les Seigneurs pour cet effet ordonnez.

Après que ladite Dame eut achevé son oraison, elle s'en alla au Palais on à la descente sa queue lui fut aussi portée par lesdites Dames, ainsi qu'en l'Eglise Notre-Dame.

Le soir s'est fait le souper Royal, avec les cérémonies & solemnitez qui seront dites ci-après,

La Royne s'est assise au même endroit que le Roy fut assis le jour de son entrée, & sous un daiz de veloux pers semé de fleurs de lys d'or. A sa main droite étoient assises Madame la Princesse de Condé, Madame la Princesse Dauphin, Madame de Nemoux, Madame la Connestable, & à sa main gauche Madame de Montpensier, Madame la Princesse de la Roche-sur-yon, & Madame de Guise.

M. de Guise servoit audit souper de grand Maître, M. de Nemoux de Panetier, M. le Marquis Dumaine d'Echançon, & d'Ecuyer tranchant, pour ce que M. le Prince Dauphin qui devoit servir de Panetier demeura trop à venir.

Quant au reste du festin, & des autres tables ordonnées en la grande salle, il

y fut tenu & gardé un même ordre que le jour de l'entrée du Roy , & sans aucune différence : sinon que la table qui fut servie à ladite entrée pour aucuns des Princes & Seigneurs a été pour les autres Dames & Damoiselles qui ont tenu rang à ladite entrée.

Le lendemain ladite Dame alla ouïr la Messe en l'Eglise Notre-Dame accompagnée de Madame la Duchesse de Lorraine , Madame Marguerite sœur du Roy , & plusieurs Princesses , Dames , & Damoiselles & quelques Gentilshommes de leur suite : ou le Prévost des Marchans, & Echevins suivi des Greffier , Receveur , Procureur , Conseillers , & aucuns des enfans de la ville , vinrent devant Sa Majesté , pour la supplier leur faire cest honneur vouloir prendre son disner en la maison Episcopale d'icelle Eglise , suivant l'humble requeste qu'ils lui en avoient faite le jour précédent : ce que volontairement elle leur octroya , & fut conduite par une gallerie faite exprès regnant depuis la porte de l'Eglise jusques à un grand escallier fort magniquement orné & decoré , par lequel elle monta en la grande salle préparée pour cest effet , où entrant fut saluée d'un grand

grand nombre de trompettes, clairons & cornets témoignant la joye incredible que chacun recevoit de sa venue.

Arrivée en ce lieu se mist & tous ceux de la suite à contempler les singularitez d'icelle, en laquelle outre l'excellence de la tapisserie à personnages faite de soye, rehaussée d'or & d'argent, dont elle étoit tendue par tout, y avoit une frize au-dessous de dix pieds de large, en laquelle étoient dix-neuf tableaux spatiez également entre les pilliers en forme de termes, soustenant le plat-fonds de cette salle, lequel étoit d'une fine toile blanche de lin sur compartiment de feuilles de lierre* en quadrature, enrichis d'or clinquant, parmi lesquels étoient plusieurs rozases** d'or élevées, chiffres, devises, & armoiries tant de la dite Dame, que de la ville.

En ce plat-fonds étoient aussi cinq grands tableaux dépendans des dix-neuf ci-dessus mentionnez qui sont en tout vingt-quatre, contenant une fort belle histoire non auparavant vue, ne mise en lumiere, laquelle fut extraite du Livre de Nommus Poëte Grec, dont la conclusion étoit comprise en ces cinq der-

* Lierre hedera. ** Rosettes.

niers tableaux , desquels le plus grand étoit au milieu : auquel étoit dépeint un grand navire , dans lequel Cadmus représentant un Roy , ou Prince du peuple étoit avec son épouse Harmonie , qui est la Paix , gouvernant quatre autres navires , par lesquels les quatre coings dudit plat-fonds , tous cinq flottans en mer , apparoissoit au naturel en ce haut qui donnoit fort bonne grâce , & contentement à l'œil d'un chacun , & attachez à quatre chesnes , qui dépendoient du grand navire susdit , l'une d'or , l'autre d'argent , un autre de cuivre , & l'autre de plomb. A quoi Sa Majesté , & ceux de sa suite s'arrêtèrent longuement : car outre la beauté du sujet de cette histoire , qui fut trouvée bien à propos , les tableaux avoient été faits par le premier Peintre de l'Europe ; de sorte que par la diversité d'iceux , on ne se pouvoit lasser de les regarder.

Sa Majesté ayant quelque temps contemplé les beautés de cette salle lui fut présentée l'eau pour laver , & aux Princesses de sa suite ; puis se mit à table , où elle fut servie selon la saison de tous les poissons rares & exquis , tant de la mer que des rivières , que l'on pouvoit souhaiter.

Le Prévôt des Marchans lui servit de Maître d'hôtel, & portoit après lui les plats, les Gentilshommes & Officiers de la maison de ladite Dame : marchant au devant, les trompettes & clairons à chacun mets que l'on lui portoit.

Il y avoit quatre autres tables, pour les Seigneurs, Dames, Gentilshommes & Damoiselles qui s'y trouverent : es-
quelles les Eschevins faisoient pareil office de Maître d'hôtel, suivis des enfans de la ville portans la viande, vestus des mêmes habits qu'ils avoient été le jour précédent. Et fut le service si bien ordonné, outre l'excellence & diversité des viandes & bons vins, que plusieurs des Seigneurs & Gentilshommes témoignèrent n'en avoir vu de leur vie de semblable.

Le Roy pour la magnificence qu'il avoit entendue de ce festin s'y voulut trouver en personne avec Messieurs les Ducs d'Anjou, & d'Alençon ses freres, avec lesquels print le plaisir au bal après le dîner, & autres Gentilshommes qui y survindrent ce qui dura assez longuement, & jusques à ce que ladite Dame fut suppliée par lesdits Prévôt des Marchans & Eschevins prendre la collation

en une autre salle prochaine ou elle se rendit avec les Princesses & Dames de la suite, comme aussi plus au Roy s'y trouver avec Messieurs les freres & plusieurs Princes, & grands Seigneurs lesquels admirerent tous la nouveauté de cette collation.

En laquelle outre le nombre infini de toutes sortes de confitures seiches, & liquides, diversité de dragées, cotignac, massépins, biscuit & autres singularitez qui y étoient, n'y a sorte de fruit qui se puisse trouver au monde en quelque saison que soit, qui ne fut là, avec un plat de toutes viandes & poissons : le tout de sucre, si bien ressemblant le naturel que plusieurs y furent trompez, mêmes les plats & escuelles esquels ils étoient, étoient faits de sucre.

Davantage pour plus grande décoration furent entremêlez parmi, six grandes pieces de relief aussi de sucre, dont n'a semblé impertinent faire quelque mention.

*L'interprétation des histoires faites de
sutre, pour la collation de la Royne.*

La premiere histoire contenoit la

naissance de Minerve, laquelle naît du cerveau de Jupiter, & est reçue par deux Déesſes ou Nymphes, le tout étant enveloppé d'une nue, d'où ſortit une pluie d'or comme une targeſſe du ciel, la Minerve ſignifie la Sapience, laquelle ne vient que du ciel, & n'a pere que Dieu, qui la départ aux Roys & Roynes & toutes gens de conſeil ſelon qu'il lui plaît. La pluie d'or ſignifie la grande abondance de tous biens qu'apporte la ſapience.

Minerve naiſt toute grande, car la ſapience qui vient de Dieu eſt toujours parfaite. Le ſens allégoric eſt tel, mais pour le préſent, l'Histoire repréſente par Minerve notre Royné Elifabeth, laquelle comme toute céleſte & divine, a été par la ſingulière faveur de Dieu miſe en terre pour être épouſe d'un Roy de France, & cauſer le bonheur, paix, & proſpérité des François.

La ſeconde Histoire contenoit la nourriture de Minerve étant aſſiſe au milieu d'un jardin de plaiſance, auquel y avoit une vigne entrelaſſée de roſes & pluſieurs autres ſortes d'arbres, & fruits comme oliviers, mirthes, cyprès, & fleurs de lys. Près cette Minerve

étoient trois Nymphes , qui la servoient portans plats pleins de fruits d'une main , de l'autre , l'une des trois portoit un globe , la seconde une balance , la troisieme un compas , pour montrer les trois parties de la divine sapience. Celle qui tenoit le globe , étoit la Théologie , celle qui tenoit la balance , la Politique , ou administration des affaires publiques , la troisieme qui tenoit le compas signifioit tous arts , engins , mestiers , & inventions artificielles pour l'usage & service des hommes. Bref les trois Nymphes représentoient toutes sciences & vertus entre lesquelles a été nourrie Minerve , qui signifie la bonne nourriture qu'a eust notre Roy estans sous sa mere l'Impératrice pleine de toute vertu , bonté , prudence , piété & pudicité.

La troisieme Histoire contenoit l'apparition de Minerve , quand elle se montra près du Palus , ou Lac Tritonien avec sa hache & targue , comme presté à exécuter quelque grand ouvrage , & exploit de sa main. Signifiant que la sapience divine après avoir été nourrie , & entretenue en bon exercice , & discipline de jeunesse , a puissance de faire quelque grand effet pour perpétuelle mémoire.

Ainsi qu'a fait notre Royne laquelle venue à la connoissance de notre Roy si bien né, nourrie, instruite, & comme choisie de Dieu, & préparée pour un tel mariage, nous a causé un si grand bien à sçavoir d'avoir remis la paix en France à sa venue.

La quatrième Histoire contenoit comme Minerve armée avec son bon Chevalier Persée, tua la Gorgone, qui avoit trois testes, & un seul œuil servant aux trois. Signifiant que le Conseil de Pallas ou Minerve mis en exécution par la force de Persée rompt tout effort de guerre, sédition, & trouble provenant d'aveuglée ignorance. Ainsi qu'a fait notre Roy, lequel soustenu comme Persée, & favorisé de Minerve, a chassé & abbatu tous les troubles, & séditions qui étoient en ce Royaume,

La cinquième contenoit comme Minerve avec son Persée fait son entrée triumpante en la ville d'Athènes, la Gorgone étant abbatue aux portes de ladite ville, qui signifioit l'entrée du Roy, & de la Royne en cette ville de Paris, ville excellente en toutes bonnes disciplines, & diverses langues, comme jadis Athènes. Le Roy étoit monté sur

le Pegase cheval ailé né du sang de Gorgone , pour signifier que la renommée du Roy volera par - tout le monde pour ses vertueuses prouesses : tant par la bouche des hommes , que par les écrits des Historiens , & Poëtes , qui ont la plume à la main , comme le Pégase aux flancs. Aux costés de Persée sont plusieurs hommes tournez en pierre par le regard de la Gorgone , qui signifioit l'épouvantement qu'auront & ont déjà tous les ennemis du Roy , étonnez de sa gloire , magnificence , & prospérité en toutes affaires , qu'il conduira par le bon conseil de sa Minerve.

La sixieme contenoit la ville d'Athènes , où Neptune d'un costé , Minerve de l'autre debatant le nom de la ville , qui n'étoit encore imposé , fut accordé que celui qui inventeroit le don plus profitable aux hommes nommeroit la ville : Neptune de son trident frappe contre une roche , d'où sort un cheval d'armes ; Minerve frappe de sa hache sur la terre , & fait sortir un bel olivier qui signifioit paix. Persée est au milieu comme Juge , qui choisit l'olive de Minerve , & meprise Neptune , & son présent guerrier. Qui signifie la prudence

de notre Roy , lequel par le bonheur & faveur de sa Minerve la Royne , a planté la paix en ce Royaume , & pour ce mérite , que non-seulement la ville de Paris comme Athènes , mais toute la France soit nommée & renommée du nom d'icelle très-heureuse & très-vertueuse Minerve , Elisabeth Royne de France.

Plus contenoit icelle Histoire un Navire venant de Lybie chargé de plusieurs sortes d'animaux , & oiseaux étrangers , conduits par un Maure monté sur un chameau , présentant ledit Navire un signe de congratulation , ou hommage à Persée & Minerve. Et signiïoit ce Navire venant de Barbarie , que l'Asie un jour viendra se soumettre à notre Persée , & Minerve , qui sont le Roy & la Royne , ou aux enfans , qui sortiront de leur très-heureux mariage comme témoignent plusieurs prophéties , disant que du sang des François & Allemands re joints ensemble doit naître un Prince , qui dominera sur tout le monde.

Leurs Majestés ayans quelque temps contemplé cette collation & pris leur réfection , ensemble ceux de leur suite tant que bon leur auroit semblé , fut la

dire Dame conduite dans une chambre prochaine, en laquelle étoit dressé sur une grande table, un buffet d'argent vermeil doré cizelé, de grande valeur, & lequel pour l'excellence de l'ouvrage d'icelui, & beauté des histoires convenables & dépendantes des choses susdites dont il étoit orné par-tout, méritoit bien une description à part. Ce buffet lui fut présenté & offert, par lesdits Prévôts des Marchans & Echevins: non comme chose digne de sa Royale Majesté, mais pour reconnoissance de l'honneur qu'il lui avoit pleu faire à ladite ville lequel elle accepta & montra avoir non seulement agréable, mais outre offrit qu'elle auroit toujours les affaires de ladite ville en singulière recommandation envers le Roy son Seigneur & époux.

Ce fait se retirèrent leurs Majestés au Palais, où le soir furent faites plusieurs belles & magnifiques mascarades, desquelles ne sera fait ici autre mention, d'autant que cela n'est du fait d'icelle ville.



SACRE & Couronnement du Roy Henry II. célébré à Reims au mois de Juillet 1547.

L Edit Seigneur Roy ayant délibéré de procéder à son sacre, fit apporter devers lui en son Chastel de saint Germain en Laye les ornemens étans en garde en l'Abbaye saint Denys en France, & qui sont destinez aux sacres & couronnemens des Roys, c'est-à-dire, les camisole, sandales ou botines, esperons, épée, tunique, dalmatique, mantel Royal, sceptre, main de Justice, grande & moyenne Couronne, pour voir en quel ordre étoient ces ornemens. Et par ce que ledit Seigneur vit que les camisole, tunique, dalmatique & mantel étoient ja deterioriez & usez par le laps de temps, & pour avoir servi à plusieurs autres sacres & couronnemens de ses prédécesseurs, il voulut & lui plut en faire faire de tous neufs. C'est à sçavoir la camisole de satin cramoisi excellent, doublée de taffetas aussi cramoisi, & bordée d'un tissu d'or d'un poulce de

large , à deux petites nerveures de soye bleue.

Les sandales ou botines furent faites de satin bleu azuré , couvertes plus plein que vuide ; de fleurs de lys de fil d'or , doublées de taffetas , & semelées de satin cramoisi , & au demeurant enrichies par les bords , & par divers endroits de l'avant pied d'une riche broderie de perles assises sur un fonds d'or trait.

La tunique de pareil satin bleu azuré semée plus plein que vuide , de fleurs de lys de riche broderie , doublée de taffetas cramoisi , enrichie par toutes les fentes & bordure , d'une riche broderie de perles de quatre doigts de large , faites à troupes de flèches , doubles arcs turquois , trois croissans lasses ensemble , & chiffrés de doubles DD ; liez & attachez d'une lettre de H.

La dalmatique de semblable satin bleu azuré , semée pareillement de fleurs de lys , & enrichie d'un pareil bord de perles sur fond d'or trait , doublée de taffetas cramoisi.

Le mantel Royal aussi de satin bleu azuré , semé de fleurs de lys de riche broderie , doublé de satin cramoisi , & enrichi d'un bord de perles sur fond d'or

trait, d'un grand demi pied de large & de pareils chiffres & devises que les précédens. Auquel mantel Royal fut adjoustée & appropriée la fleur de lys d'or, assise en une losange de perles, & enrichie de plusieurs rubis ballaiz : laquelle fleur de lys servoit d'agraphe ou attache sur l'épaule droite audit vieil mantel Royal. Toutefois qu'au service de ce divin sacre & office, ledit Seigneur fit mettre pour ce jour au lieu de ladite fleur de lys, une croix faite de cinq très grandes tables de diamans : un diamant rond au pied de ladite croix, représentant une fontaine : & quatre autres grands diamans taillez en larmes ou forme de clous. Et quand aux susdits éperons, épée, couronnes, sceptre & main de Justice, qui sont toutes choses précieuses, enrichies de perles & anciennes pierreries de grand estime & valeur, ledit Seigneur les fit seulement restablir où il y falloit de l'or, rebrunir & remettre en tel ordre, qu'elles pouvoient apparoirre toutes neuves.

Et procédant ledit Seigneur à l'effet de son dit sacre & couronnement le 25^e jour du mois de Juillet 1547, il se rendit en une maison privée prochaine des

portes de ladite ville de Reims , là où il receut l'obéissance , offres , & requêtes de ceux de ladite ville.

Et ce fait , feit son entrée en icelle , en laquelle lui avoient été préparez plusieurs plaisans & somptueux spectacles. Et tant chemina , qu'il arriva au portail de la grande Eglise : là où il trouva Monsieur l'Archevêque de Reims accompagné des Pers Ecclésiastiques , de ses Evêques Suffragans , & plusieurs autres Prélats en habits Pontificaux , avec son Chapitre. Et là , ledit Seigneur arrivé , se mit à genoux sur un grand drap de pied de veloux cramois , enrichi de broderie d'or , & deux catreaux de pareille richesse & étoffe sous un grand dorselet aussi de veloux cramois , enrichi de somptueuse broderie d'or & d'argent. Et après que ledit Seigneur eut fait son oraison , baisé le texte des saints Eyangiles , à lui présenté par mondit sieur l'Archevêque de Reims : & oui l'oraison qu'il lui voulut faire , il fut par lui introduit en ladite Eglise , ayant ledit Seigneur à sa dextre Monsieur le Cardinal de Givry Evêque & Duc de Langres , au lieu de Monsieur le Cardi-

nal de Bourbon Evêque de Laon qui étoit absent. Et à la fenestre Monsieur le Cardinal de Chastillon Evêque & Comte de Beauvais. Lesquels deux Prélats le menerent jusque devant le grand Autel : là où il se mit à genoux sur un grand drap de pied, avec deux carreaux de riche drap d'or frizé. Et après avoir fait son oraison, lesdits deux Evêques de Langres & Beauvais le menerent baiser le grand Autel, là où on lui présenta un riche reliquaire de la résurrection de notre Seigneur saillant d'un sepulcre fait de riche Agathe, qui pouvoit être estimé à la somme de mille écus d'or. Et lequel reliquaire lui fut administré par le Roy de Navarre après l'avoir reveremment baissé, pour le mettre es mains dudit Seigneur.

Ce fait, ledit Seigneur se mit dedans son oratoire tendu & dressé à la main dextre dudit grand Autel, là où il ouit Vespres en grande dévotion, officiant mondit sieur de Reims. Et icelles dites & achevées, ledit Seigneur se retira au Palais Archiepiscopal, jusques après souper heure de huit heures, qu'il revint en ladite Eglise pour satisfaire à ses dévotions : là où il eut sous un pavillon

de veloux cramois violet , enrichi par les fentes & plusieurs autres endtoits d'une riche brodure de main de brodeur & orfèvre , doublé de toile d'argent , là où ledit Seigneur se confessa très-dévotement , & après se retira en son dit logis pour prendre son repos.

Et lors furent mis Capitaines & gardes en ladite Eglise pour en faire vuidier tous ceux qui y étoient , excepté le Seigneur de la Bourdaiziere , ordonné pour parachever les préparatifs & accoustremens par lui-même commencez , & qui furent tels qu'il s'en fuit , pour l'office & service du lendemain.

Et premierement tout le devant du grand Autel , jusques à la marche prochaine de la pierre sur laquelle se met le sceau de l'eau bénite , fut couvert & paré de veloux cramois , enrichi par semences bien enlacées de cordelieres de guypures d'or : & par dessus & joignant ledit grand Autel fut posée & assise la chaise en laquelle officie ordinairement mondit Seigneur l'Archevêque de Reims , couverte d'un grand drap de pied de drap d'or raz.

Vis-à-vis ladite chaise , environ dix pieds en arriere , fut assise une autre

chaise pour le Roy sur un grand drap de pied de très riche drap d'or frizé & couverte de même. Et entré la chaise dudit Seigneur & celle de mondit Seigneur de Reims y avoit un appuy d'oratoire couvert d'un autre drap de pied de très-riche drap d'or frizé, avec deux carreaux de même, dont l'un & le plus bas étoit de cinq quartiers de long pour servir tant audit Seigneur, qu'audit Archevêque de Reims lorsqu'il se vint prosterner avec ledit Seigneur durant la Litanie, ainsi que la cérémonie le requiert, & qu'il fera dit ci-après.

Derriere le Roy, environ cinq pieds, y avoit un escabeau carré, couvert de drap d'or raz, sur lequel fut assis Monseigneur le Connestable. Et plus arriere environ quatre pieds de distance, y avoit un autre escabeau pareillement couvert de drap d'or raz, sur lequel fut assis Monsieur le Chancelier. Et plus arriere environ trois pieds sur une selle de huit pieds de long, aussi couverte de drap d'or raz, furent assis au milieu Monsieur le Maréchal de saint André, qui servit de grand Maître. A sa dextre Monsieur le Duc de Longueville, grand Chambellan. Et à la fenestre Monsieur le

Maréchal de la Marche, qui servit de premier Chambellan.

A la dextre dudit grand Autel , y avoit une longue selle couverte de drap d'or raz sur laquelle furent assis les Pers Ecclésiastiques. Derriere eux , & près dudit grand Autel , y eut une chaize aussi parée de drap d'or raz , ou fut assis Monsieur le Cardinal de saint George Légat du Pape , à ses pieds , son caudataire , & devant ledit caudataire sur une petite selle carrée de veloux cramoisi , enrichie de broderie , son porte croix. Du même rang de la chaize de mondit sieur le Légat , y avoit un longue forme , aussi couverte de drap d'or raz : sur laquelle furent assis Messieurs les Cardinaux du Bellay , de Meudon , de Lorraine , de Ferrare , leurs caudataires à leurs pieds. Et derriere eux , sur deux longues formes furent assis plusieurs Archevêques & Evêques. Et encore derriere eux y avoit deux longues formes pour les Gentilshommes de la chambre & Gentilshommes servans.

Et joignant iceux de ce même costé , y avoit un échaffaut entre deux piliers parés de broderie de fleurs de lys de gausfreure d'or sur satin bleu , & d'her-

mine de veloux noir sur toile d'argent : auquel furent assises plusieurs Dames & Damoiselles de maison. Et au-dessus d'icelui y en avoit un autre pareillement couvert & orné, auquel fut la Royne, & plusieurs Princesses & Dames. Et auquel ladite Dame étant grosse d'environ six mois, pouvoit venir de son logis par autres allées & échaffaux à son aise & plaisir, & hors de toute presse.

A l'autre costé & fenestre dudit grand Autel, y avoit une chaise couverte de drap d'or raz, pour le Roy de Navarre, représentant le premier Per lay. Et suivant icelle, de ce rang y avoit une longue selle, aussi couverte & parée de drap d'or raz : sur laquelle furent assis les autres cinq pers lais.

Derriere eux une longue selle aussi parée de drap d'or raz, sur laquelle furent assis Messieurs D'anguyen, plus prochain de l'autre, Loys Monsieur de Vendosme, Monsieur le Prince de la Roche-sur-yon, Monsieur de Vaudemont, Monsieur d'Etampes, Monsieur le Marquis Dumaine, & le Seigneur Orace Fernaiz.

Et derriere eux sur trois autres gran-

des formes aussi parées de drap d'or raz ; furent assis plusieurs Princes , Chevaliers de l'ordre , Capitaines & Gentilshommes de la Chambre , jufques à un échaffaut fait entre deux piliers & correspondant à celui étant à l'opposite , dont mention est faite ci-devant , qui fut pour les Ambassadeurs du Pape, de l'Empereur, d'Angleterre, d'Ecosse & Venise , orné & paré de riches fleurs de lys , de gaufreures d'or sur satin bleu , & hermines de veloux noir sur toile d'argent.

Au-dessus dudit échaffaut y en avoit un autre pareillement paré & accoustré qui servit pour Dames & Damoiselles.

Au pupitre de ladite Eglise , au-dessous du crucifix , fut dressé & assis le thrône Royal dudit Seigneur.

Au milieu dudit pupitre y avoit une plate-forme de sept pieds de long , & cinq pieds de large en laquelle l'on montoit du plan dudit pupitre quatre marches , sur laquelle plate-forme étoit assise la chaize du Roy en telle maniere que lui étant là assis , le peuple étant à la nef de ladite Eglise le voyoit par derriere dès la ceinture en amont.

Devant lui y avoit un appui d'ora-

toire , au-dessous duquel , & sur le plan dudit pupitre , y avoit une selle , sur laquelle fut assis Monsieur le Connestable , à sa dextre sur la seconde marche de ladite plate-forme , étoit assis Monsieur de Longueville grand Chambellan. Et à la fenestre sur la premiere & plus basse marche de ladite plate-forme , étoit assis Monsieur le Maréchal de la Marche , représentant le premier Chambellan & une marche plus basse que le plan dudit pupitre , sur un petit échafaut saillant entre les deux montées , furent assis à la dextre Monsieur le Chancelier , & à fenestre Monsieur le Maréchal de saint André servant de grand Maître.

A la dextre du Roy , contre l'appui dudit pupitre qui regarde sur la nef , furent assis les Pers Ecclésiastiques : & à la fenestre y avoit une chaize , sur laquelle fût assis le Roy de Navarre. Et joignant icelle & de ce même rang , sur une longue selle furent assis les autres Pers Laiz , tous lesdits thrônes , sièges , environs & parterre dudit pupitre , couverts & ornés de riches tapisseries de veloux cramoisi violet azuré ,

beaucoup plus plein que vuide , de fleurs de lys de riche gaufreure de fil d'or , fors & excepté un Autel qui étoit au bout dudit pupiltre à la dextre du Roy , qui fut paré d'une chapelle & ornemens , chasuble , tableaux , & corporalier de riche broderie de guypure sur veloux cramoisi haute couleur , qui servit pour la basse Messe dudit Seigneur.

Les deux montées pour aller audit thrône & pupiltres larges de six pieds , furent parées , c'est à sçavoir le bas sur quoi l'on marchoit , de veloux cramoisi , semé de riche broderie de fil d'or. Et les acouldouers , barrières , & appuis , de satin bleu azuré , semé de fleurs de lys de gaufreure de fil d'or.

Le lendemain 26. dudit mois , jour sainte Anne , environ six heures du matin , le Roy dépêcha les Seigneurs & Barons de Montmorency , Vicomte de Martiques , de Rieux , & de Trimouille , pour aller en l'Abbaye de saint Remy , requérir l'Abbé dudit lieu de venir & apporter en ladite Eglise de Notre-Dame de Reims la sainte Ampoule , pour d'icelle prendre du saint huile , & être employé au sacre dudit Seigneur , s'obligeans & se faisant caution lesdits

Barons & Seigneurs de la rendre & restituer à ladite Abbaye de saint Remy, après qu'il y en auroit été pris autant comme il en seroit besoin pour ledit sacre. Lesquels partirent incontinent pour cet effet avec leurs Ecuyers & Gentilshommes, portant l'un d'eux, chacun devant son Maître & Seigneur sa banniere peinte & désignée de ses armes & couleurs : menans avec eux une hacquenée blanche, sur laquelle fut porté & rapporté le grand Prieur de ladite Abbaye de saint Remy, avec un poisse de damas blanc à fleur d'or, qui fut toujours sur ledit grand Prieur, tant de l'aller, que du retour en ladite Abbaye.

Et tôt après le partement desdits Seigneurs & Barons, partirent du Palais Archiepiscopal logis du Roy, les trois Pers Ducs, & les trois Pers Comtes Laiz, vestus & habitez, c'est à sçavoir d'une tunique de damas d'or trait, longue jusqu'à mi jambe, & par dessus, d'un mantel ou épitoge de sarge drapée, teinte en écarlate violette, avec collet rond & renversé fourré d'hermines mouchetées : la tête nue, enrichie, c'est à sçavoir lesdits trois Ducs d'un chapeau

d'or, & celui du Roy de Navarre plus éminent que les autres deux : & lesdits trois Comtes, de cercles d'or : tous, tant chapeaux que cercles, enrichis & couverts d'une grande quantité de pierres d'ineestimable valeur. Les manteaux susdits ouverts & fendus sur l'épaule droite : & encore enrichis sur l'ouverture de boutons & agraphes de précieuses pierreries, avec telle différence que lesdits trois Ducs avoient sur l'épaule gauche, par dessus la troussure du manteau, chacun trois petites limbes de tiffu d'or trait, bordées d'hermines aussi mouchetées. Et les Comtes ayant chacun d'eux desdites limbes seulement de pareille étoffe & façon. Et tant desdits Ducs que des Comtes, l'entre-deux desdites limbes enrichis d'autres bagues & pierreries.

Lesdits Pers laiz ainsi accoustrez & vestus, se rendirent en ladite Eglise, près du grand Autel où déjà étoit Monsieur l'Archevêque de Reims, accompagné de Messieurs les Pers Ecclésiastiques, lesquels furent assis en l'ordre qui s'ensuit, sur les deux formes & longues selles, desquelles ci-devant a été fait mention : c'est à sçavoir du costé des
Ecclésiastiques,

Ecclésiastiques, Monsieur de Langres le premier & plus près de l'Autel, qui étoit la place de Monsieur de Laon, s'il eût été en présence.

L'Evêque de Beauvais le second.

L'Evêque de Noyon.

Celui de Laon qui devoit être le premier: mais pour ce qu'il étoit absent, représenté par Monsieur de Xaintes, au quatrième lieu.

Et celui de Châlons, qui devoit être le quatrième: mais pour ce qu'il étoit absent, représenté par Monsieur de Troyes, au cinquième lieu.

Sur ladite autre forme & longue selle à l'opposite de la précédente, étoient assis les Pers laiz, c'est à sçavoir sur la chaize prochaine de ladite forme du costé de l'autel, le Roy de Navarre représentant le Duc de Bourgogne.

Monsieur de Vendosme, représentant le Duc de Normandie.

Monsieur de Guise, représentant le Duc d'Aquitaine.

Monsieur de Nevers, représentant le Comte de Toulouse.

Monsieur de Montpensier, représentant le Comte de Flandres.

Recueil R.

E

Monfieur d'Aumalle, représentant le Comte de Champagne.

Et étans ainfi affis lefdits onze Pers, & mondit fleur l'Archevêque de Reims faifant le douziefme, affis en fa chaize, le doz contre l'Autel, furent déleguez par eux enfemble mefdits fleurs les Cardinaux de Givry & de Chaftillon, Evêque de Langres & Beauvais d'aller querir le Roy en fon logis : lefquels accompagnez proceffionnellement des Chanoines, Vicaires & Chapelains de ladite Eglife, les deux croix, cierges & eau bénite, & encensoirs marchans devant eux, vinrent en la premiere chambre dudit Seigneur parée d'une très-riche tapifferie à or & foye, le plancher d'icelle foncé de fleurs de lys de fin or, affises fur satin bleu azuré : & de croix de toile d'argent, affises fur satin cramoifi.

Contre la cheminée de ladite chambre y avoit un riche daiz tout couvert pentes fons & dossier de broderie à perfonnages, & fur le lit un ciel de pareille façon & broderie. Ledit lit couvert d'un drap de damas d'or fur foye cramoifi traînant en terre de tous costez. Sur lequel lit le Roy étoit couché ayant fous

la teste un oreiller de riche broderie sur veloux cramoisi, & vestu d'une fine chemise de toile de Hollande, richement-ouvrée, fendue devant & derriere, pour recevoir la sainte onction.

Et par-dessus la camisole de satin cramoisi ci-devant designée, aussi fendue devant & derriere pour semblable cause, & d'une robe longue en façon de robe de nuit, de toile d'argent, frisée, enrichie par le collet, fentes des manchés, & autres endroits de très-grandes émeraudes, assises en chatons d'or émaillez de rouge clair.

Et lors que lesdits Evêques de Langres & de Beauvais apperçurent ledit Seigneur, commencerent à dire certaines oraisons; après lesquelles finies & achevées, ledit Evêque de Langres par le costé dextre & celui de Beauvais par le fenestre, révéremment, & après avoir baisé leurs mains, sousleverent ledit Seigneur de dessus son lit, & le menerent processionnellement dedans l'Eglise, marchant devant lui Monsieur le Connestable, son épée nue au point & vestu de tunique, mantel, & ayant cercle sur la teste en la même forme que les Pers Comtes laiz.

E ij

Après ledit Seigneur marchoit tout seul Monsieur le Chancelier vestu de son mantel & épitoge d'écarlate rouge, fourrée d'hermines, & son mortier de Chancelier. Et après lui marchoient Monsieur le Maréchal de saint André, faisant l'office de grand Maître, vestu & habitué comme un Per, Comte laiz. A sa dextre Monsieur de Longueville grand Chambellan, vestu & habitué comme un Duc, Per laiz. A la senestre Monsieur le Maréchal de la Marche, faisant l'office de premier Chambellan, vestu & habitué comme un Per, Comte laiz.

Et ainsi arrivez devant le grand Autel, après que le Roy eût fait son oraison, il fut mené par lesdits Evêques de Langres, de Beauvais, en sa chaise parée comme dit a été, & vis-à-vis de celle de mondit sieur l'Archevêque de Reims.

Derriere lui fut assis Monsieur le Connestable, sans épée, parce qu'à l'approcher du grand Autel, il s'étoit defait de la sienne es mains d'un sien Ecuyer. Pour prendre celle qui servit au mystere du sacre, ainsi qu'il sera dit ci-après. Monsieur le Chancelier derriere lui. Et plus en arriere sur la selle & forme ci

devant designée, Messieurs les Maréchal de saint André, Duc de Longueville, & Maréchal de la Marche.

Et en attendant la venue de la sainte Ampoule, mondit sieur de Reims, après les oraisons contenues au cérémonial, donna de l'eau bénite audit Seigneur & à la circonstance. Et lors commença le cœur à dire tierce.

A la venue de ladite sainte Ampoule apportée par le grand Prieur de saint Remy, étant Monsieur le Cardinal de Leuoncourt, Abbé, absent & en Cour de Rome, ledit grand Prieur monté sur la haquenée & sous le poisse ci-dessus mentionné, porté par quatre Religieux de ladite Abbaye, accompagnés des autres Religieux d'icelle & desdits quatre Seigneurs, mondit sieur de Reims marcha au-devant pontificalement, habité & accompagné de ses Evêques Suffragans, & d'aucuns Chanoines de ladite Eglise avec sa crosse & croix devant lui, jusques au grand portail de ladite Eglise : là où il reçut, & prit des mains dudit grand Prieur représentant son Abbé ladite sainte Ampoule, avec promesses & obligations de la rendre & restituer ledit sacre parfait & achevé.

Et en telle maniere retourna audit grand Autel, suivi du grand Prieur, laissant seldits Religieux hors le cœur. Et ainsi que mondit sieur de Reims arriva audit grand Autel tenant ladite sainte Ampoule, le Roy se leva de sa chaise pour la révéler dévotement. Et durant le temps que Monsieur de Reims revint de recevoir la sainte Ampoule, jusqu'à son arrivée au grand Autel, se dirent & chanterent plusieurs antiennes & oraisons. Et lors le grand Prieur de saint Remi se mit au costé dextre du grand Autel, comme gardien & remoin de ce qui se feroit de ladite sainte Ampoule. Et de l'autre costé dudit Autel se mit le grand Commandeur de saint Denis représentant l'Abbé dudit lieu, pour garder & administrer quand besoin seroit, les habits Royaux ci dessus déclarez.

Et ce fait Monsieur de Reims se retira au revestiere qui lui avoit été fait derriere le grand Autel, pour se revestir & habiter d'habits Pontificaux, comme pour dire Messe, assisté des Archevêques, Evêques & Chanoines qui lui avoient servi à l'Eglise. Et lorsqu'il revint audit grand Autel, le Roi se leva

de sa chaise pour lui faire honneur :
rassis en ladite chaise M, de Reims l'ap-
procha , lui faisant les requêtes , & re-
cevant de lui les sermens amplement
déclarez es Livres des anciennes céré-
monies.

Et après que ledit Seigneur eût fait
les sermens de *Promitto*, il fut soulevé
de sa chaise par lesdits Evêques de Lan-
gres & de Beauvais. Lesquels étans
ainsi debout , feirent contenance de de-
mander au peuple & circonstance s'ils
l'acceptoient pour Roy. Et comme ayant
reçu le consentement dudit peuple ,
mondit sieur de Reims lui fit faire le
serment au Royaume , qui se commence
Hac tria promitto. Ayant la main sur le
texte des saints Evangiles qu'il baïsa.
Après lequel serment , ledit Seigneur
fut amené devant le grand Autel , par
lesdits Evêques de Langres & de Beau-
vais , & là fut devestu par Monsieur le
Maréchal de la Marche , comme premier
Chambellan , de ladite longue robe de
toile d'argent frisée qu'il avoit apportée
du palais.

Et étant en sa susdite camisole de satin
cramoisi , & ayant dit sur lui mondit
sieur de Reims l'oraison accoustumée ,

Monsieur le Duc de Longueville comme grand Chambellan , lui chaussa les botines, sandales, dont ci dessus est fait mention. Et le Roy de Navarre, comme Duc de Bourgogne, lui meit les esperons, & incontinent les lui osta. Mondit sieur de Reims après la bénédiction faite sur l'épée Royale étant dans le fourreau, la lui déceignit, la prit nue en la main, laissant le fourreau sur l'Autel. Et ainsi nue, disant l'oraison accoustumée, la meit es mains du Roy, la reçut en humilité, & la meit sur l'Autel.

Et incontinent après mondit sieur de Reims la prit & remit en la main du Roy, ledit Seigneur étant à genoux ; lequel la bailla incontinent à Monsieur le Connestable qui la porta toujours nue devant ledit Seigneur durant tous les actes qui furent faits ci-après : & aussi durant le dîner. Mondit sieur de Reims continuant les oraisons accoustumées sur ledit Seigneur, après lesquelles achevées & finies il se retourna vers le grand Autel pour préparer la sainte & sacrée onction en la forme qui s'ensuit.

Il prit la platine du Calice S. Remy, sur laquelle il meit du saint Cresme

autant qu'il en faut pour sacrer un Evêque ; & de ladite sainte Ampoule , avec une aiguille d'or qui y pendoit , il prit de la très - sacrée huile la grosseur d'un poids , qu'il mella du doigt avec ledit saint Cressme.

Pendant tels misteres , les Chantre & sous-Chantre dirent les Antiennes de *Gentem Francorum* , & mondit sieur de Reims les oraisons à ce destinées. Après lesquelles le Roy se prosterna devant l'appuy de son oratoire , & mondit sieur de Reims quant & lui , pour vaquer à leurs dévotes contemplations , durant lesquelles certains Evêques commencerent la Létanie , respondue par le chœur. Et quand se vint à cet endroit de *Hunc famulum tuum* , ledit Seigneur se leva , aussi mondit sieur de Reims , lequel tenant sa crosse en la main gauche & étant assis comme quand il veut sacrer un Evêque , & disant plusieurs oraisons , après lesquelles tenant ladite plaine , sur laquelle étoit ladite très-sacrée onction , il commença à oindre & sacrer ledit Seigneur.

Premierement au sommet de la teste.
Secondement & après que lesdites

E. v

camisoles, & chemise lui furent ouvertes & avallées, en la poitrine.

Tiercement entre les deux épaules.

Quarrement en l'épaule droite.

Quintement en l'épaule senestre.

Sextement au plis du bras dextre.

Septiemement au plis du bras senestre.

Et à chacune singuliere desdites onctions mondit sieur de Reims disoit l'oraison de *Ungo te in regem*, & durant lesquelles onctions, leldits Chantre & sous-Chantre chantoient l'Antienne *Unxerunt Salomonem*. Et nonobstant icelles, mondit sieur de Reims disoit autres particulieres oraisons lesquelles parachevées, lui & leldits Prélats assistans, releverent & fermerent les fentes desdites chemises & camisole. Et lors mondit sieur de Longueville bailla au Roy les trois habillemens qui se devoient mettre par-dessus ladite camisole, & lesquels ledit Seigneur avoit fait faire de neuf, comme dit a esté ci-devant: c'est à sçavoir, celui qui représente le sous-Diacre, celui qui représente le Diacre, & le mantel représentant la Chasuble.

Et le Roy étant ainsi vestu, mondit sieur de Reims reprit la platine sur la-

quelle étoit la très-sacrée onction , & en mit en la paulme de la main dextre dudit Seigneur pour la huitieme onction. Puis en celle de la main senestre pour la neuvieme & derniere onction.

Et ledit Seigneur ayant ainsi les mains oinctes & sacrées , il les joignit contre sa poitrine : & puis lui fut administré une paire de gants benits par mondit sieur de Reims, dedans lesquels ledit Seigneur meit les mains. Et ce fait mondit sieur de Reims benit un anneau auquel il y avoit un singulierement beau diamant , duquel ledit Seigneur épousa le Royaume, le recevant de la main de mondit sieur de Reims dedans le doigt medicinal de la main dextre : puis prit le sceptre Royal étant sur l'Autel , & le mit en la main dextre dudit Seigneur , la main de Justice en la senestre. Et est à entendre qu'à chacun & singulier defdits misteres y avoit particulieres oraisons.

Et après tout ce que dessus , mondit sieur le Chancellier se meit contre l'Autel , tournant le visage vers le Roy & l'assistance , & lors appella à haute voix les douze Pers selon leurs ordres & dignitez : routes fois pour l'acte du cou-

ronnement les laiz premiers, ainsi qu'il s'ensuit.

Sire Roy de Navarre, qui servez pour le Duc de Bourgogne, présentez-vous à cest acte.

Monsieur le Duc de Vendosme, qui servez pour le Duc de Normandie, présentez vous.

Monsieur le Duc de Guise, qui servez pour le Duc d'Aquitaine, présentez-vous.

Monsieur le Duc de Nevers, qui servez pour le Comte de Toulouse, présentez vous.

Monsieur de Montpensier, qui servez pour le Comte de Flandres, présentez-vous.

Monsieur le Duc d'Aumalle, qui servez pour le Comte de Champagne, présentez-vous à cet acte.

Et quant aux Pers Ecclesiastiques, ils furent appellés par mondit sieur le Chancelier selon l'ordre ci-devant désigné.

Icelle convocation faite, Monsieur de Reims le leva de sa chaise, & se tourna devers le grand Autel, sur lequel il prit la grande Couronne de Charlemagne; apportée de saint Denis, comme dit a esté, la mit sur le chef du Roy, sans

toutefois le toucher. A laquelle tantôt
 les Pers Yéculiers & Ecclésiastiques mi-
 rent les mains pour la soutenir, & pa-
 reillement mondit sieur de Reims disant
 l'oraison *Coronet te Deus*. Et puis lui
 seul assit & posa sur le chef dudit Sei-
 gneur ladite Couronne : à laquelle tous
 les autres Pers mirent la main, disant
 par mondit sieur de Reims l'oraison.
Accipe coronam & plusieurs autres ora-
 sons : lesquelles finies & achevées, mon-
 dit sieur de Reims prit le Roy par la
 manche du bras droit, tenant ledit Sei-
 gneur le sceptre & la main de Justice
 en ses mains : lesdits Pers étans autours
 de lui & mettans autant qu'ils pouvoient
 la main à sa Couronne, marchant de-
 vant lui Monsieur le Connestable, l'épée
 nue en la main, après lui Monsieur le
 Chancelier. Et après d'un rang, Mon-
 sieur le Maréchal de saint André au mi-
 lieu, comme grand Maître, à sa dextre,
 Monsieur le Duc de Longueville, com-
 me grand Chambellan, & à la fenestre,
 mondit sieur le Maréchal de la Marche
 comme premier Chambellan.

Et en cet ordre & convoy mondit
 sieur de Reims mena le Roy en son
 thrône & hault siège préparé au pupitre.

ainsi que dit a esté. Et la arrivez, le Roy étant tourné le dos contre la nef, mondit sieur de Reims le tenant toujours, lui dit, *In hoc regni folio* avec une autre plus longue oraison. Après laquelle finie, & étant ledit Seigneur assis en son siège, il osta sa mitre. Et après grande révérence & honneur par lui fait audit Seigneur, le baïsa : & puis dit à haute voix, *Vivat in aeternum*. Après lui le baisèrent tous les autres Pers, disans semblablement *Vivat in aeternum*. Et lors tout le peuple fait acclamation de Vive le Roy, sonnans les trompettes, hauts-bois, & tous instrumens : commencé par mondit sieur de Reims, *Te Deum laudamus*, accompagné d'orgues, & autre Musique.

Et durant cette joye & acclamation, tant dedans la nef de ladite Eglise que dehors, en la place de devant le grand portail se fait ject, donnée, & largesse d'environ mille pieces d'or, dix mille pieces d'argent, forgées & frappées de la représentation & effigie dudit Seigneur, avec la date du jour & année de son très-saint sacre & couronnement, & d'autre grande quantité d'escus & monnoye commune.

Mondit sieur de Reims après avoir inthronisé ledit Seigneur en son siège Royal , & satisfait à ce que dessus , descendit en bas pour officier & dire la grand Messe , durant laquelle se dit la petite Messe ordinaire du Roy , à l'Autel préparé audit pupitre , ainsi comme dit est , le sceptre & main de Justice posez debout aux deux costez de l'appui d'oratoire dudit Seigneur. Et quand se vint à l'Evangile de la grand Messe , ledit Seigneur se leva , & lui fut ostée la couronne de dessus la tête par le Roy de Navarre , mise & assise sur le carreau dudit appui , le Livre d'Evangile fut apporté par l'Evêque de Soissons , lequel l'avoit prononcée marchant devant Monsieur le Cardinal de Lorraine , lequel prit ledit Livre dudit Evêque de Soissons lorsqu'ils furent au hault dudit eschaffaut : & après les révérences par lui faites au pied de la montée , au milieu d'icelle , tiercement quand il fut arrivé près dudit Seigneur , lui présenta ledit Livre à baiser , & puis le bailla audit Evêque de Soissons , lequel le porta à mondit sieur de Reims officiant. Et mondit sieur le Cardinal de Lorraine s'en retourna en sa place au siège où il étoit

assis près le grand Autel avec mesdits sieurs les Cardinaux.

Et quand se vint à l'heure de l'offerte, Messieurs de Vaudemont, d'Estampes, Marquis Dumaine, & Seigneur Orace de Fernaiz, lesquels étoient assis durant le sacre & couronnement, derriere les Pers laiz, & lorsque le Roy monta en son thrône, se vinrent mettre en quatre chaises de Chanoines de ladite Eglise, qui leur avoient été ornées & parées de drap d'or raz, pour être plus près & à propos pour servir à porter les offices de ladite offerte, partirent en l'ordre qui s'ensuit, c'est à sçavoir le Seigneur Orace portant le vin en un grand vaisseau de nacles de perles, garni d'or & enrichi de pierreries de très-grand prix & valeur. Mondit sieur le Marquis portant un grand pain d'argent, Monsieur d'Estampes un autre grand pain d'or : mondit sieur de Vaudemont une riche bourse de broderie, en laquelle y avoit traize grandes & espesses pieces d'or, empreintes de l'effigie dudit Seigneur d'un costé, & de l'autre de la sainte Ampoule, avec la date du jour & année dudit sacre : marchans devant les susdits, deux Roys d'armes; & n'obmet-

tant rien des révérences en tel cas requises, monterent jusqu'au thrône du Roy. Et incontinent eux là arrivez, en repartirent en l'ordre qui s'ensuit. Et premierement marchoient lesdits deux Hérauts : après eux des Huissiers de la chambre dudit Seigneur : le Seigneur Orace portant le vin, M. le Marquis Dumaine portant l'un des pains, Monsieur de Vaudemont portant la bourse où étoient les treize pieces d'or. Puis Messieurs les Chancelier, & Maréchal de saint André comme grand Maître, Monsieur le Connestable, l'épée nue en la main, le Roy tenant en sa dextre le sceptre & en la senestre la main de Justice, environné de tous les Pers tant d'Eglise que laiz. Et demurerent audit thrône, comme pour le garder, mondit sieur de Longueville grand Chambellan, & mondit sieur le Maréchal de la Marche, comme premier Chambellan.

Ledit Seigneur ainsi arrivé au grand Autel, lesdits Héraut, Huissiers, Messieurs les Connestable, Chancelier & Maréchal de saint André, se tirerent des deux costez, faisant place à Loys M. de Vendosme, lequel vint révéremment

prendre le sceptre pour en décharger le Roy : & M. le Prince de la Roche-sur-yon, la main de Justice. Et lors M. de Vaudemont après révérence due , & après avoir baisé la bourse en laquelle étoient lesdites treize pieces , la mit en la main du Roy pour l'offrir : M. d'Estampes le pain d'or ; M. le Marquis Dumaine celui d'argent ; & le Seigneur Orace le riche vaisseau où étoit le vin. Et ladite offrande ainsi parfaite , & ayant ledit Seigneur repris le sceptre & la main de Justice , s'en retourna en son thrône & hault siège , accompagné de mesdits sieurs les Pers , Connestable , Chancelier , & Maréchal de saint André & ceux qui avoient porté les offices de l'offrande , s'en retournerent aux chaises de Chanoines où ils étoient auparavant.

Le poursuivant la Messe jusqu'au *Pax Domini* , mondit sieur le Cardinal de Lorraine prit la paix de M. de Reims , le baïsant en la joue , & remonta au siège & thrône du Roy , auquel il donna & présenta la paix par ce même baïser. Et ce fait tous les Pers qui étoient près dudit Seigneur , tant Ecclésiastiques que laïz , lui donnerent le baïser de paix.

La Messe achevée , mondit sieur de

Reims ; s'appuya sur l'Autel attendant que Messieurs les autres Pers Ecclesiastiques & séculiers avec la compagnie qui étoit en le hault siège & thrône Royal eussent ammené le Roy , lequel arrivé près du grand Autel , se meit sous le pavillon dont ci - dessus est fait mention , pour se reconcilier avec son Confesseur , & puis se vint mettre à genoux devant le grand Autel. Et après avoir dit son *Confiteor* & l'absolution à lui donnée par mondit sieur de Reims , reçut le précieux Corps & Sang de notre Seigneur J. C. en grande humilité & parfaite dévotion. Et ce fait Monsieur de Reims , lui osta la grande Couronne qu'il avoit sur la teste & lui meit la moyenne plus légère. Et icelle premiere Couronne fut baillée à M. Danguyen pour la porter devant ledit Seigneur jusqu'au Palais , marchant toutefois toujours mondit sieur le Connestable entre deux , & plus prochain dudit Seigneur.

Et ainsi revestu de tous ses habillemens Royaux , marcha jusqu'au Palais. Et là arrivé , ladite grande Couronne apportée par M. Danguyen , fut mise sur le bout de la table ja couverte , & là où devoit manger mondit Seigneur ,

sur un oreiller de veloux cramoisi , enrichi de broderie , & pareillement le sceptre & la main de Justice.

Le Roy entra dans sa chambre pour se devestir , changer d'habillemens , se faire dégraisser les mains du saint Crefme & huile , & bailler la chemise de toille de Hollande & gants qui y avoient touchez , à un de ses Aumôniers Prélars. Et les autres habillemens commanda estre rendus à celui qui étoit venu pour l'Abbé de saint Denis audit sacre.

Ledit Seigneur ainsi devestu , & revestu d'autres très-riches & somptueux habillemens , & ayant sur sa teste une Couronne qu'il avoit fait faire & étoffer des joyaux & bagues de ses coffres ; en laquelle y avoit quatre grandes tables de diamans , dont les deux étoient les plus grandes & spacieuses qui ayent jamais esté vues : & d'autres diamans suivans les précédens rant au cercle du tout qu'à la closture qui la faisoit impériale par-dessus , & entre le bonnet & la closture impériale de ladite Couronne , pendoit le rubi ballay , appelé loue de Naples , avec une très-grosse perle qui rendoit un merveilleux éclat de lumiere.

Et ainsi se vint mettre à table sur un

hault daiz fait & paré en la grande salle du logis Archiepiscopal orné & paré d'une très-riche tapisserie d'or, d'argent & soye, sous un grand dars : le fond duquel étoit tout d'or gaufré à gros grain d'orge, & par-dessus enrichi de personnages d'or nué, le fond d'or trait, enrichi de passeures frisées d'argent trait, les pentes de même.

La table dudit Seigneur fut de neuf pieds de long, un pied plus hault que les tables de Messieurs les Pers, qui étoient aux deux bouts, ledit Seigneur ayant à sa dextre & hault bout plus prochain de lui, en l'une desdites tables un pied plus basses que la sienne M. l'Archevêque de Reims.

M. le Cardinal de Givry, Evêque & Duc de Langres. M. le Cardinal de Châtillon, Evêque & Comte de Beauvais. M. l'Evêque de Noyon Comte Per. M. l'Evêque de Xaintes, représentant l'Evêque & Duc de Laon, lequel en présence devoit être second après M. de Reims. M. l'Evêque de Troye représentant l'Evêque de Chaalons, lequel en présence eut précédé l'Evêque de Noyon.

A la fenestre & à l'autre table un

pied plus basse que celle dudit Seigneur ; étoient assis le Roy de Navarre plus prochain dudit Seigneur, représentant le Duc de Bourgogne. M. le Duc de Vendosme, représentant le Duc de Normandie. M. le Duc de Nevers, représentant le Comte de Toulouse. M. le Duc de Montpensier, représentant le Comte de Flandres. M. le Duc d'Aumalle, représentant le Comte de Champagne.

M. le Maréchal de saint André servit de grand Maître, pour ce que M. le Connestable ayant cet office, étoit empêché à tenir l'épée nue devant ledit Seigneur durant son diner, pour ce qu'ainsi la cérémonie le requeroit.

M. Danguyen servit de Pannetier.

Loys M. de Vendosme d'Eschançon.

Et porterent la viande, les Gentilshommes de la chambre dudit Seigneur.

En ladite salle y eut table particuliere pour M. le Cardinal de saint George, Légat de N. S. P. & autres Cardinaux. Et à ceste même table furent assis Messieurs les Ambassadeurs. Tous les dessus-dits d'un costé.

Autres tables y eut en ladite salle pour

les Princes , Chevaliers de l'Ordre , Capitaines, & Gentilshommes de la maison.

Après le diner , le Roy se retira en sa chambre portant devant lui, M. le Prince de la Roche-sur-yon, la main de Justice : Loys M. de Vendosme , le sceptre ; M. Danguyen, la grande Couronne qui avoit été sur la table durant ledit dîner & pour ce que le Roy avoit délibéré de passer toute ceste belle & sainte journée en solemnelle cérémonie, il soupa regalement en une table sans différence de hauteur , en laquelle la Royne fut assise à sa fenestre, après elle Madame Marguerite de France sa sœur. Et après de ce même rang, avec certaines espaces entre deux , le Roy de Navarre, auquel souper, M. le Connestable servit & fit son office de grand Maître, M. de Vendosme servit de Panetier , M. de Montpensier d'Echançon, & M. de Guise d'Ecuyer tranchant.

Et fut la viande portée par les Gentilshommes de la chambre, comme elle avoit été au service du dîner.

Le lendemain ledit Seigneur fut ouyr la Messe, & diner en l'Abbaye de saint Remy. L'autre jour d'après séjourna en ladite ville de Reims, entendant &

pourvoyant à ses affaires. Et l'autre en suivant en partit pour aller à saint Marcoul, ainsi qu'ont eu de bonne & ancienne coustume ses prédécesseurs Roys de France. Or prions Dieu qu'il le nous conserve, continuant en ses bonnes œuvres & intentions, par lesquelles il a déjà fait preuve de sa vertu, & du zèle & affection qu'il porte au bien de notre sainte Religion, regime & gouvernement de ses peuples & sujers.

HISTOIRE des insignes faussetez & suppositions de Francesco Fava Medecin Italien, extraites du procès qui lui a été fait par Monsieur le grand Prévôt de la Connestablie de France, En 1608.

ON ne sçait pas certainement le nom, le pays & la profession de l'homme dont cette histoire fait mention, tantôt il a pris le nom de Cesare Fiori, or * de Francesco Fava, or il s'est dit Medecin, & or marchand, maintenant ** de saint Severin près de

* Tantôt. ** Dans un temps.

Naples.

Naples, & maintenant * de Capriola sur les confins de la Ligurie; ceux qui le pensent avoir mieux cogné disent qu'il est d'une honneste famille de Finale près de Genes: quoique ce soit, d'autant qu'en justice il a dit se nommer Francesco Fava Docteur en Medecine natif de Capriola, il sera ainsi nommé & désigné.

Francesco Fava donc Medecin natif de la Capriola, au printemps de son âge courut une partie des Provinces d'Italie, exquelles il exerça la Medecine, & fut recommandé ** principalement pour être sçavant & expert en la cognoissance & cure des venins: *** en l'âge de trente-quatre à trepte-cinq ans, il se forma à Orta au Comté de Novarre: en faisant sa profession de Medecine, il s'enamoura de Catherina Oliva, fille d'un Oliva Marchand d'huilles y demeurant, il la demanda en mariage se nommant Cesare Fiori de saint Severin près de Naples: & parce qu'Oliva ne le cognoissoit que par sa renommée, & ne sçavoit de quel lieu ny de quelle extraction il étoit, ny même s'il étoit à marier, il

* Dans un autre temps.

** Renommé.

*** Traiter les empoisonnés.

desira s'en instruire & en avoir quelque témoignage. Fava pour satisfaire à ce desir fit lui-même un acte du Juge de saint Severin qu'il escrivit & scella authentiquement, par lequel il étoit certifié de sa prud'homie, qu'il étoit de la maison de Fiori de saint Severin & n'étoit point marié. Oliva sur ceste assurance lui donna sa fille pour femme, & a ce mariage duré dix ou onze années pendant lesquelles Fava a eu plusieurs enfans de sa femme, dont ne sont restez que trois à présent vivans, l'aîné qui est un fils âgé de neuf à dix ans seulement : après avoir quelque temps demeuré à Orta, Fava change son habitation & son nom, transporte son domicile à Castelarçà, distant de sept à huit lieues de Plaisance sur le Plaisantin même, & se fait nommer Francesco Fava.

Au commencement de l'an 1607, Fava se voyant comme il a dit, soit par excuse ou en vérité, chargé de femme & enfans, & qu'il ne pouvoit de son art de Médecine subvenir à la dépense de sa maison, se résolut par un coup périlleux de se mettre en repos le reste de sa vie, & sur ceste résolution prit so écus qu'il avoit chez lui, partit de Cas-

telarca vers le temps de Pâques & s'en alla à Naples, où étant il s'enquiert des Banquiers qui avoient le plus de réputation, entre lesquels il fit eslite * d'un nommé Alexandre Bossa, auquel il s'adressa feignant d'être Abbé, & d'avoir affaire d'une lettre de change de 50 écus pour faire tenir à Venise à un sien neveu étudiant à Rome ; mais que pour lors il disoit avoir envoyé à Venise pour quelques affaires, baille les 50 écus à Alexandre Bossa, & prend de lui lettre de change de pareille somme, il garde cette lettre quinze jours, pendant lesquels, lui qui avoit la main fort instruite & hardie à l'écriture, s'estudie à imiter & contre-faire la lettre d'Alexandre Bossa. Au bout des quinze jours il reporte la lettre à Alexandre Bossa & retire les 50 écus, lui faisant entendre que ses affaires estoient faites à Venise, & qu'il n'avoit plus de besoin de s'y faire remettre aucuns deniers.

En pratiquant ** en la maison d'Alexandre Bossa, pour prendre ceste lettre de change & la rendre, Fava avoit pris en l'étude quelques missives de néant, *** mais

* Choisit.

** Fréquentant.

*** Lettres inutiles.

qui pouvoient autant servir à son dessein que papiers de conséquence, d'autant qu'elles estoient écrites de la main d'Alexandre Bossa & de Francesco Bordenali son complimentaire, * & même un jour ayant épié le temps qu'il n'y avoit en l'Etude d'Alexandre Bossa qu'un jeune garçon, à qui il dit que son dessein étoit de rester dans l'Etude, & de vouloir attendre qu'il fut de retour de la ville, & pria ce jeune garçon de l'accommoder ** de papier, plume, ancre, cire, & cachet pour faire une couple de missives à quelques-uns de ses amis en attendant que son maître retourneroit, cela ayant été permis à Fava, il fit cinq ou six missives, chacune desquelles il cacheta & enferma dans une couverture de papier aussi cachetée.

De ces missives il s'en servit à deux fins, l'une pour voir la marque du papier sur lequel écrivoit ordinairement Alexandre Bossa & en acheter de pareil, comme il fit, non pas à Naples, où il n'en peut trouver, mais en la ville d'Ancône allant de Naples à Padoue, l'autre, pour cacheter ses lettres du ca-

* Coaffocié.

** Fournir, prêter.

chet même d'Alexandre Bossa, ce qu'il fit aussi : car étant au logis il leva les cachets qu'il avoit apposés tant aux missives qu'aux couvertures, en mouillant un peu le papier du costé où n'étoit pas la marque du cachet, cela se faisoit assez facilement, d'autant que ce n'étoit pas cire d'Espagne, mais molle seulement, il garda ces cachets pour s'en aider quand il en auroit besoin, soit pour les appliquer sur les lettres qu'il vouloit falsifier, ou pour faire un cachet de marque semblable à celle d'Alexandre Bossa.

Outre les quinze jours que Fava avoit séjourné à Naples, il y séjourna encore un mois & demi, pendant lequel il s'instruisit & s'assura du tout* à falsifier l'écriture d'Alexandre Bossa & celle de Bordenali.

Sur le point de son départ il veit un pauvre misérable condamné à la mort, & que l'on alloit exécuter pour avoir fait une lettre de change de quarante ou cinquante écus ; mais de bonne rencontre** pour ce misérable, passerent par le lieu du supplice les Vice-Roys de

* Se perfectionna entièrement.

** Par bonheur.

Naples & de Sicile, & le Cardinal d'Aquaviva qui lui firent grace.

Plus encouragé de ceste grace que retenu de la condamnation de ce faus-faire, Fava au mois de Juillet part de Naples, & vient à Padoue pour exécuter le stratagème de fausseté qu'il avoit des-seigné. *

A Padoue il s'habille en simple Prêtre, & va sur le soir trouver l'Evêque de Concordia dont il avoit autrefois oui parler, suppose & lui fait entendre qu'il étoit l'Evêque de Venafry au Royaume de Naples, que quelques Seigneurs Neapolitains ses ennemis lui avoient mis sus ** d'avoir fait l'amour & d'avoir abusé d'une nièce du Duc de Caetan, que cette accusation l'avoit rendu fugitif de son Evêché, & fait aller à Rome pour se justifier vers sa sainteté, mais qu'y étant, ses ennemis avoient une infinité de fois conspiré contre lui & dressé des attentats à sa personne, tant à force ouverte que clandestinement, ayant voulu corrompre par argent l'un de ses serviteurs afin de l'empoisonner, en telle sorte qu'il avoit été contraint pour garantir

* Prémédité, résolu.

** L'avoient accusé.

sa vie , de se déguiser & sortir de Rome ; & qu'à grand peine & à grand crainte ainsi déguisé , il étoit ainsi arrivé à Padoue en sa maison , où il venoit comme à un saint azile & au port de son salut , le prioit de lui tendre les bras en son affliction , le recevoir , aider & favoriser : la faveur qu'il desiroit de lui étoit que , par son moyen & par sa créance , n'osant lui-même l'entreprendre , de peur d'être découvert lui-même de ses ennemis , il peut avoir un homme sous le nom & par l'entremise duquel il se peut faire remettre à Venise dix mille ducats qu'il avoit à Naples entre les mains du Seigneur Giouan Baptiste de Carracciola Marquis de sainte Arme , dont les noces se devoient solemniser à Pâques , & que de cette somme de dix mille ducats il vouloit acheter des diamants , perles & chesnes , * d'or pour faire des présens à quelques Princes & Seigneurs qui pouvoient pacifier son affaire & le remettre en son Evêché.

L'Evêque de Concordia plaint sa fortune , lui promet toute faveur & assistance , & particulièrement de l'aider d'un sien ami & confident , nommé An-

* Chaînes.

tonio Bertoloni , Marchand Banquier demeurant à Venise , sous le nom & par le moyen duquel il pouvoit facilement se faire faire à Venise la remise des dix mille ducats qu'il avoit à Naples entre les mains du Marquis de saint Arme , sans qu'il fut besoin qu'il s'y employast & s'en entremist.

Fava remercia l'Evêque de Concordia de la courtoisie de ses offres , & les acceptant lui dit , qu'il en écriroit promptement au Marquis de saint Arme , afin que suivant cet ordre , il lui fit tenir les dix mille ducats , prend congé de l'Evêque de Concordia , qui le voulut honorer , & conduire jusqu'à la porte de la maison. Mais Fava le pria de ne point passer outre de crainte que ceste cérémonie ne le fit reconnoître pour tel qu'il étoit : un des anciens & honorables serviteurs de l'Evêque de Concordia nommé Dom Martino , arrivant sur ce départ , soit qu'il le dit comme il le pensoit , ou qu'il eut oui parler Fava & qu'il fut bien aise d'en conter à son Maître , dit à l'Evêque de Concordia qu'il avoit vu cet homme en la ville de Rome habillé en Evêque. Si l'Evêque de Concordia eut eu quelque soupçon de la qualité

de Fava, il l'eut lors perdu par ce témoignage que lui en donnoit Dom Martino.

Fava suivant ce qu'il avoit fait entendre à l'Evêque de Concordia feint d'avoir écrit & laissé passer dix jours, qui étoit le temps qu'un courrier pouvoit séjourner pour aller de Padoue à Naples & retourner de Naples à Venise, & au bout de ce temps baille à Octavio Oliva, l'un des freres de sa femme, qu'il avoit mené avec lui, un paquet de lettres, afin de l'aller porter, comme courrier venant de Naples, à Venise en la maison d'Angelo Bossa Marchand Banquier, oncle & correspondant d'Alexandre Bossa Banquier demeurant à Naples.

Le paquet est rendu par Octavio Oliva à Angelo Bossa, qui trouva dedans une lettre à lui adressante de la part d'Alexandre Bossa & un autre paquet de trois lettres qui venoient du Marquis de sainte Arme & s'adressoient, l'une à l'Evêque de Venafry, l'autre à l'Evêque de Concordia, & la dernière à Antonio Bertoloni: ce paquet de trois lettres est envoyé par Angelo Bossa à l'Evêque de Concordia, l'Evêque de Concordia ayant veu la lettre, manda

l'Evêque de Venafry, lui rendit la sienne & fit pareillement tenir à Venise celle d'Antonio Bertoloni avec un avis qu'il lui donnoit de cette affaire, non pas qu'il lui dit que celui pour lequel il avoit à recevoir les dix mille ducats fust l'Evêque de Venafry, ny la cause pour laquelle le negoce se traitoit de ceste façon, mais simplement le prioit de recevoir ceste somme pour un Prélat de ses amis, lorsque l'on lui envoyeroit la lettre de change pour en faire comme il lui diroit après.

Toutes ces quatre lettres estoient lettres fausses que Fava avoit écrites, sçavoit celle d'Alexandre Bossa sur le papier acheté à Ancone; & cachettée du cachet même d'Alexandre Bossa, & celles du Marquis de saint Arme, du papier, écriture & cachet à fantaisie.

La lettre d'Alexandre Bossa à Angelo Bossa, portoit : » Je vous donne avis que » M. le Marquis de saint Arme, dans deux » ou trois jours au plus, que Monsieur » l'Archevêque de Bary son frere sera » arrivé à Naples, me doit compter dix » mille ducats pour les faire remettre par » vous au sieur Antonio Bertoloni Mar- » chand Banquier, demeurant à Venise

» & estre employez en diamants , perles
 » & chesnes d'or.

La lettre qui s'adressoit à l'Evêque de Venafry contenoit : » J'ai appris par les
 » vôtres que vous êtes à présent réfugié
 » près de Monsieur l'Evêque de Concor-
 » dia , & qu'il vous a promis de vous fa-
 » voriser du nom & ministère du sieur
 » Antonio Bertoloni Marchand Banquier
 » demeurant à Venise , pour vous faire
 » toucher les dix mille ducats que nous
 » avons à vous : sitôt que Monsieur l'Ar-
 » chevêque de Bary mon frere , qui a vos
 » deniers entre ses mains sera retourné à
 » Naples , qui sera dans deux ou trois
 » jours au plus ; je vous en enverrai
 » lettre de change sous le nom du sieur
 » Bertoloni pour employer en diamants ,
 » perles & chesnes d'or , ainsi que le de-
 » sirez.

La lettre écrite à l'Evêque de Con-
 cordia étoit en substance : » J'ai sçu des
 » lettres de Monsieur l'Evêque de Vena-
 » fry la grande courtoisie dont vous avez
 » usé vers lui , & les obligations que lui
 » & moi vous avons , je ne manquerai pas
 » à lui faire tenir dans deux ou trois jours
 » au plus les dix mille ducats que j'ai ici

» à lui, & lui en envoyer lettre de change
 » sous le nom du sieur Antonio Bertoloni,
 » duquel vous lui avez promis la confi-
 » dence, pour être cette somme employée
 » en diamants, perles & chesnes d'or ainsi
 » qu'il desire.

La lettre envoyée à Antonio Bertoloni, disoit : » J'ai appris de la maison de
 » Monsieur l'Evêque de Concordia, que
 » je vous devois faire payer à Venise dix
 » mille ducats pour employer en diamants,
 » perles & chesnes d'or ; j'attens celui qui
 » a mes deniers qui doit arriver dans deux
 » ou trois jours au plus, aussitôt je les
 » compterai au sieur Alexandre Bossa Ban-
 » quier en cette ville, & prendrai de lui
 » lettré de change que je vous enverrai.

Trois jours après ces lettres rendues, Fava suppose avoir reçu un autre paquet de cinq lettres. La première, lettre de change qui étoit souscrite de Francesco Bordenali complimentaire d'Alexandre Bossa : la seconde, une lettre de créance d'Alexandre Bossa à Angelo Bossa. Les autres du même Marquis de saint Arme à lui Evêque de Venafry, à l'Evêque de Concordia, & à Bertoloni.

Ces cinq lettres étoient fausses, écrites & cachettées comme les précédentes.

La lettre de change étoit en semblables termes : » Payez à trois jours de » lettre vue , ou plutôt , sans qu'il soit » besoin d'autre que la présente , au sieur » Antonio Bertoloni Marchand Banquier » demeurant à Venise , la somme de neuf » mille ducats , pour pareille somme que » nous avons ici reçue du sieur Marquis » de saint Arme , pour estre cette somme » employée en perles , chesnes d'or & » diamans. Si le sieur Bertoloni prend des » diamans , & chesnes d'or & perles de » plus grand prix que les neuf mille ducats ne faites point de difficulté de payer » le plus , car le sieur Marquis de saint » Arme , outre les neuf mille ducats nous » en a baillé autre mille , pour prendre » les perles , diamans & chesnes d'or , jusqu'à la valeur de dix mille ducats , si » besoin est.

La lettre de créance contenoit : » Suivant l'avis que je vous avois donné y » a trois jours , payez au sieur Antonio » Bertoloni le contenu en la lettre de » change , dont je vous envoie la copie.

La lettre envoyée à l'Evêque de Venafray portoit : » Conformement à celles que » je vous mandai y a trois jours , je vous » envoie la lettre de change de dix mille

» ducats , sous le nom du sieur Antonio
 » Bertoloni ; vous prendrez garde que
 » vous ayez de telles perles , chesnes d'or
 » & diamans que vous desirez.

La lettre à l'Evêque de Concordia étoit
 en ce sens : » C'est pour vous faire enten-
 » dre que selon celles que je vous escravis
 » y a trois jours , j'ai compté les dix mille
 » ducats que j'avois à Monsieur l'Evêque
 » de Venafry , au Banquier Alexandre
 » Bossa duquel j'ai retité lettre de change
 » sous le nom du sieur Antonio Bertolo-
 » ni , j'envoye la lettre de change à Mon-
 » sieur l'Evêque de Venafry , pour lequel
 » je vous supplie de donner ordre qu'il y
 » ait de tels diamans , perles & chesnes
 » d'or qu'il vous fera entendre.

La lettre adressante à Antonio Bertoloni étoit de telle teneur : » Je vous en-
 » voye la lettre de change des dix mille du-
 » cats dont je vous avois écrit il y a trois
 » jours , vous la présenterez & vous ferez
 » payer du contenu en icelle , & achette-
 » rez de tels diamans , perles & chesnes
 » d'or que vous ordonnera M. l'Evêque
 » de Concordia , & baillerez le tout à
 » celui qu'il vous dira.

L'Evêque de Concordia ayant vu ces
 lettres , conseille à Fava de prendre lui-

même la peine d'aller à Venise pour se faire faire son paiement, & que peut-être un autre ne prendroit pas diamans, perles & chesnes d'or selon son affection, & qu'entre Padoue & Venise, il y avoit fort peu de danger d'être reconnu d'autant que le voyage se fait par eau en barque couverte.

Fava n'affectionnoit point autrement d'aller à Venise, non pas de peur qu'il fut reconnu d'être l'Evêque de Vena-fry, mais bien de ne l'être pas, & toutes fois persuadé par l'Evêque de Concordia, il se résolut à faire le voyage, & pour cet effet prit lettres de creances de l'Evêque de Concordia vers Bertoloni. Arrivé qu'il est à Venise accompagné de Giottan Pietro Oliva un autre frere de sa femme qu'il disoit être son serviteur, & nommoit Giouan Baptista, auquel il avoit dit qu'il feignoit d'être Evêque & vouloit sous cette feinte & par une galante invention s'accommoder* d'une somme de deniers, il va saluer Bertoloni & lui présenta la lettre de creance de l'Evêque de Concordia.

Bertoloni reçoit Fava, le loge en sa

* Se procurer, s'enrichir.

maison , le bien-vient * & l'honore comme Prélat qui lui étoit extrêmement recommandé par l'Evêque de Concordia, prend de lui la lettre de change , la présente à Angelo Bossa qui l'accepte & promet payer dans le temps. Aussitôt Bertoloni ayant parole d'Angelo Bossa s'embesogne ** pour le paiement de la lettre de change, cherche par toute l'orfèvrerie de Venise les plus beaux diamans , & les plus belles perles qui se peussent trouver , les fait porter chez lui pour les montrer à Fava , qui en prend en telle quantité & en choisit de telle qualité qu'il lui plaît , sçavoir un diamant valant trois cents ducats , mis en œuvre en anneau d'or.

Un diamant vallant quatre-vingts ducats aussi mis en œuvre.

Trois diamants de septante ducats , piece, encore mis en œuvre.

Un diamant de soixante & cinq ducats, non mis en œuvre.

Cinquante diamants de vingt ducats piece.

Cent vingt-cinq diamants , de sept ducats piece.

* Bien venir, bien recevoir,

** S'intrigue , s'employe , travaille.

Deux cents vingt-quatre petits diamants de deux ducats & demi piece.

Une chesne de quatre-vingts seize perles Orientales & belles, pesant deux cents quarante-sept quarats & demi, de mille six cents cinquante-six ducats.

Quant aux chesnes d'or il ne s'en trouva point de telles que Fava les desiroit, & pourtant il donna charge à Bertoloni d'en faire faire deux, l'une à trois fils les annelets torts, * l'un d'or net, & l'autre émaillé de noir, pesant chacun fil dix onces & demi : l'autre chesne d'or de cinq fils, pesant chacun fil deux onces.

Ces chesnes d'or, ces perles & diamants sont achetez au gré de Fava par Bertoloni, qui les paye de ses deniers, & fait tous les fraiz & la dépense nécessaire pour cet achapt.

Pendant six jours que dura cette affaire à chercher, marchander & acheter les diamants & les perles, & faire faire les chesnes d'or ce fut une merveille de voir & d'entendre les actions & les discours de Fava en la maison de Bertoloni, toujours quelque mot de l'Evangile à la bouche & le plus souvent un Breviaire

* Entrelacez.

à la main, que pourtant il ne sçavoit pas dire, on ne voit jamais un Prélat en apparence plus digne, plus religieux, & plus devot. Sa modestie, son air, & ses déportemens le faisoient respecter d'un chacun, & non-seulement ceux qui conversoient avec lui l'honoroient comme Evêque, mais encore ceux qui n'y avoient aucun accès. Le Capitaine même du Gallion de la République, le voyant & le considérant sur le port de Venise, où il étoit allé avec Bertoloni pour voir ce grand vaisseau, lui fit beaucoup d'honneur & demanda à Bertoloni qui étoit ce grand Prélat en la compagnie duquel il l'avoit veu.

Ayant pratiqué Bertoloni & le jugeant homme d'esprit & du monde, il lui dit que ces considérations le forçoient à lui découvrir quel il étoit, & lui ayant fait le même discours qu'il avoit tenu à l'Evêque de Concordia il y ajouta, que la dernière résolution qu'il prenoit en sa mesadventure étoit de s'en aller à Turin trouver le Marquis d'Est qui étoit sur le point de faire un voyage en Espagne pour y traiter du mariage du fils du Duc de Mantoue avec la fille du Duc de Savoye, & le supplier d'ob-

tenir les lettres du Roy d'Espagne adressantes au Viceroy de Naples, pour la pacification de ses affaires & son retablissement en son Evêché, & qu'à cette fin il avoit désiré d'avoir nombre de diamans non mis en œuvre, pour en faire faire des carquans & enseignes, & quelques beaux diamans mis en œuvre, perles & chesnes d'or pour en faire des présens au sieur Marquis d'Est, & autres Seigneurs & Dames qu'il estimerait pouvoir quelque chose pour lui.

Estant à table, où toujours il fut servi en vaisselle d'argent, il entretenoit ordinairement Bertoloni des discours des grands, des affaires principales, de la Cour du Pape, des forces de la Seigneurie, & du différent qui n'a guere avoit été entre ces deux Estats, tenant quelquefois le parti des Vénitiens & reffutant d'un beau discours & d'une subtile doctrine, les raisons qui étoient alléguées par le Pape pour la justification de son decret, mais revenoit toujours au cas de conscience, pour lequel il concluait contre les Vénitiens.

Il étoit fort industrieux en ses discours à faire couler à propos quelque trait inventé & advenu en son Evêché, qu'il

nè rapportoit qu'en passant & par oeca-
 sion : parlant un jour des miracles ,
 il dit qu'il avoit decouvert quelques
 impostures & suppositions de gens d'E-
 glise qu'il avoit passées fort doucement
 de peur que l'Eglise fut scandalisée : &
 entre autres il en raconta une dont
 l'invention fut telle , qu'en un cou-
 vent des Cordeliers on entendoit de nuit
 une voix qui crioit qu'elle étoit l'ame
 d'un deffunct detenue en grandes peines ,
 pour n'avoir pas accompli les promesses ,
 que vivant il avoit faites à l'Eglise , il
 fut en ce couvent , se mist en bon état ,
 prit les ornemens , signes & marques de
 son autorité , la croix & l'eau benite , fit
 allumer une douzaine de torches , & ainsi
 commanda que l'on le conduisit au lieu
 où ceste voix étoit entendue , & là ayant
 considéré d'où pouvoit sortir cette voix ,
 il fit lever une tombe & trouva dessous
 un petit novice auquel on faisoit jouer
 la partie : il s'informa du fait & sçut
 que quelques Cordeliers faisoient ceste
 méchanceté , par ce que le deffunct qui
 étoit inhumé en ce lieu , pendant sa vie
 monstroit une très-grande dévotion vers
 le couvent , & avoit toujours promis d'y
 donner tous ses biens quand il mourroit ,

& que néanmoins par son testament il n'avoit donné au couvent que dix ducats.

Une autrefois traitant des actions du feu Pape Clement VIII. & de ceux qu'il avoit fait grands, il dit qu'il avoit eu l'honneur d'avoir été son Nonce à Pragues vers l'Empereur, & qu'outre sa pension il avoit pour la dignité de sa charge & advancement des affaires du saint siège Apostolique, fait dépense de quinze mille écus dont il n'avoit point été récompensé, & que ce service au jugement de l'Archevêque de Bary & autres grands hommes d'Estat, qui pourtant le disoient pour l'obliger, étoit digne d'un chapeau de Cardinal au lieu de celui d'un Evêque.

Bertoloni mangeant avec, lui le considérant d'assez près, pensa qu'il l'avoit veu quelqu'autrefois, & lui dit confidemment, Seigneur illustrissime, me semble avoir eu l'honneur de vous avoir veu en quelque lieu. Fava prenant la parole & le prevenant subtilement respondit, me souvient aussi de vous avoir veu & je vous dirai où ; ce fut, si je ne me trompe chez Monsieur le Marquis de Palavisine en sa maison, sur la riviere de Salo un

jour que nous allâmes pêcher des carpillons , & qu'il y avoit avec nous une petite Damoiselle sienne parente extrêmement belle & jolie. Soit par rencontre , ou par quelque cognoissance oculte qu'eust eu Fava de ce qu'il disoit , il étoit vrai que Bertoloni avoit été en la maison du Marquis de Palavisine , & que ce qu'il contoit s'y étoit passé , mais il n'étoit pas vrai que Fava y eût été , & toutefois il conta si particulièrement & accortement * cette entrevue supposée , que Bertoloni se persuada lors qu'il étoit vrai , & fut contraint de dire oui , c'est là ou j'ai eu l'honneur d'avoir vu votre Seigneurie illustrissime.

Tel fut l'entretien & le déportement ** de Fava pendant les six jours qu'il demeura à Venise au logis de Bertoloni : de déduire les autres particularitez qui firent remarquer son jugement , son esprit & son expérience , il seroit trop long : suffit de dire que pendant ce temps on le creut universel , non-seulement es sciences humaines & divines , mais aussi en la cognoissance de toutes les affaires & secrets du monde , ce qui

* Agréablement,

** Conduite,

faisoit que Bertoloni l'honoroit & affectionnoit, d'autant plus qu'il voyoit que son mérite correspondoit à sa qualité, & toutefois quant il fut question de bailler à Fava les sequins, diamans perles & chesnes d'or, Bertoloni homme fort advisé & principalement en ce qui regarde la marchandise & la banque, ayant été nourri vingt ou trente ans parmi les Marchands banquiers de Venise, & expérimenté au fait de réalte, voyant que la lettre de créance de l'Evêque de Concordia portoit seulement qu'il se fit payer du contenu en la lettre de change qui appartenoit au Prélat qui en étoit le porteur, & ne portoit pas expressement, Baillez lui le contenu en la lettre quand vous l'aurez reçu, il douta & écrivit à l'Evêque de Concordia pour sçavoir s'il bailleroit au porteur de la lettre de change, & afin de ne faire rien qu'asseurement & bien à propos.

Cependant Fava qui voyoit que son fait s'avançoit, & qui se souvint qu'un jour sur l'assurance que l'Evêque de Concordia lui avoit donné de la fidélité & prudence de Dom Martino, il le lui avoit demandé pour lui faire compagnie quand il sortiroit de Padoue, le

19^e jour d'Aoust, il écrivit à l'Evêque de Concordia qu'avec beaucoup de contentement, il avoit fait l'achapt des diamants, perles & chesnes d'or, & qu'il esperoit partir de Venise le lendemain de bon matin, accompagné du sieur Antonio Bertoloni & arriver à Padoue avant le diner, & parce qu'il desiroit faire peu de demeure, & autant seulement qu'il en seroit de besoin pour faire ses compliments vers lui, & s'acquitter de son devoir, il le prioit de faire entendre à Dom Martino, qu'il se teint prest pour aller avec lui & partir aussitôt qu'il seroit à Padoue, souscrit sa lettre Carlo Piroto Evêque de Venafry, lequel nom de Carlo Piroto n'est pas le nom de l'Evêque de Venafry, mais un nom inventé par Fava ne le sçachant pas.

En ce temps Bertoloni reçoit réponse de l'Evêque de Concordia qu'il ne fit aucune difficulté de bailler le tout à celui qui lui avoit porté la lettre de change : conformément à ceste réponse, le 20^e d'Aoust Bertoloni baille & met entre les mains de Fava les sequins, diamans, perles & chesnes d'or contenus en la lettre de change dont Fava lui fit quittance traduite en ces termes : J'ai reçu moi Carlo Piroto

»Pirotto Evêque de Venafry de magnifique
 »Antonio Bertoloni trois mille ducats de
 »six livres quatre sols chacun ducat en se-
 »quins, & plus j'ai reçu six mille trois
 »cens cinquante-six ducats & douze gros
 »en bagues & joyaux, sçavoir perles,
 »diamans & chesnes d'or, lesquels de-
 »niers bagues & joyaux il m'a comptez
 »& baillez au nom & de l'ordonnance de
 »Monsieur l'illustrissime & révérendissi-
 »me, Monsieur Matthieu Sanudo Evêque
 »de Concordia, le tout vaut neuf mille
 »trois cens cinquante-six ducats & douze
 »gros, je dis 9356 ducats 12 gros & ne
 »sert la présente quittance que pour une
 »seule avec une autre semblable que j'ai
 »faite sur le Livre de quittances dudit
 »sieur Bertoloni : je susdit Carlo Pirotto
 »Evêque de Venafry ai écrit de ma pro-
 »pre main & afferme * ce que dessus.

Fava remercie Bertoloni des bons
 offices & services qu'il avoit reçus de
 lui, le rembourse de soixante & dix du-
 cats payez aux courratiers pour ** l'achapt
 des diamans, perles & chesnes d'or &
 de quelques valises & autres petites
 commodités que Bertoloni avoit achep-
 tées pour lui, & outre ce présente à Ber-

* Affirme.

** Courriers.

Recueil R.

G

toloni (comme aussi Angelo Bossa l'offrit) la provision d'avoir traité le négoce & acheté les diamants , perles & chesnes d'or qui montoit environ à deux cents ducats & encore le voulut gratifier & récompenser de sa bonne reception & courtoisie , mais Bertoloni en faveur de la recommandation faite par l'Evêque de Concordia , & pensant obliger l'Evêque de Venafry traita noblement & en Marchand Vénitien , & ne voulut ny gratification ny paiement de la provision qui lui étoit offerte & légitimement due.

Avant que de partir de Venise Fava voulut avoir de quoi faire les frais de son voyage : il y avoit trois ou quatre jours qu'il avoit remarqué qu'au cabinet où il couchoit , Bertoloni tenoit de l'argent en un coffre. Il crochetta la serrure , ouvrit le coffre , prit dedans quatre cens écus en or , & puis le referma de sorte qu'on ne pouvoit recognoître s'il eût été ouvert.

Ainsi Fava , suivi de son beau - frere Giouan Pietro Oliva , & accompagné de Bertoloni , part de Venise pour retourner à Padoue vers l'Evêque de Concordia. Fava depuis a dit qu'il pria Ber-

toloni de l'assister encore à ce voyage, & au remerciement qu'il vouloit faire à l'Evêque de Concordia, & Bertoloni au contraire qu'il n'en fut point prié, mais que voyant que l'affaire étoit d'importance, & qu'il ne cognoissoit l'homme que par une lettre de creance, il ne desira point le laisser qu'il n'eût parlé à l'Evêque de Concordia, quoi qu'il en soit ils partirent de Venise & furent ensemble à Padoue au logis de l'Evêque de Concordia.

En ce voyage Fava considerant les belles maisons des Gentilshommes Vénitiens, qui sont scituées sur l'une & l'autre rive de la riviere de Brenta, remarquoit les graces & les deffauts de leurs édifices, & discouroit comme Architecte de toutes les singularitez de chacun bâtiment. C'étoit au mois d'Aoust que la chaleur est extrême en Italie, Fava voyant que Bertoloni étoit un peu incommodé de son manteau qui étoit de damas doublé de tafferis, & qui peut-être s'en vouloit accommoder, commenda à Giouan Pietro son beau-frere qu'il le prît, & le ferrât en une valise jusques à ce qu'ils fussent arrivez à Padoue.

Arrivez qu'ils furent à Padoue, Favatempoigne à l'Evêque de Concordia comme l'affaire s'étoit passée selon son desir, se loue de l'honnesteté & prudhommie de Bertoloni, du contentement & de la satisfaction qu'il avoit reçue de lui, rend graces à l'Evêque de Concordia du bienfait, & de la courtoisie dont il avoit usé en son endroit, & promet de s'en revenger par tous les bons services qu'il lui pourroit rendre. L'Evêque de Concordia le voulut retenir à dîner, mais il s'en excusa sur ce qu'il dit qu'il étoit pressé de partir pour aller à Turin trouver le Marquis d'Est, afin de donner ordre à ses affaires, & qu'il boiroit une fois seulement en passant par l'hostellerie où il étoit logé, demanda Dom Martino que l'Evêque de Concordia & Bertoloni ne trouverent pas bon de lui bailler pour compagnie, de crainte que s'il lui mesadvenoit par le chemin il n'eût quelque soupçon de Dom Martino, & lui dirent qu'il n'étoit pas au logis : ainsi congédié il part de Padoue accompagné de Giouan Pietro Oliva, & fut si hâté qu'il ne se souvint pas, ou n'eut pas le temps, ou ne le voulut pas prendre le temps de rendre le manteau de Bertoloni, qui depuis l'a

retrouvé & repris en cette ville de Paris, en la maison où a logé Fava.

Bertoloni retourne à Venise en sa maison, & par occasion recompte l'argent qu'il avoit au cabinet où avoit couché Fava, & trouve faute de quatre cens écus en or, cela le fit entrer en quelque scrupule; & toutefois parce que c'étoit un Evêque, il ne l'en osa soupçonner : sept ou huit jours après son retour il se fit payer par Angelo Bossa des 9356 ducats 12 grs contenus en la lettre de change, qu'il avoit avancé & acquittez pour lui : le lendemain de ce payement vient un courrier exprès de Naples, envoyé par Alexandre Bossa, qui apporte nouvelles qu'Alexandre Bossa n'avoit baillé aucune lettre de change au sieur Marquis de saint Arme, & ne sçavoit que c'étoit que cette affaire. Aussitôt Angelo Bossa fait informer à Venise contre Carlo Pirotto soi-disant Evêque de Venafry, obtient decret des sieurs Juges de la nuit. L'Evêque de Concordia Bertoloni, Bossa, Bordenali, chacun est en campagne pour trouver Fava & sçavoir quel chemin il a pris : Dom Martino monte à cheval & le va chercher en Flandre où il avoit entendu

qu'il devoit aller , mais en vain toutes ces recherches : ce que l'on put faire , fut d'envoyer par les Provinces d'Italie , & hors l'Italie même , des mémoires contenant le nombre , la qualité , la facture , le prix & le poids des diamans , perles & chesnes d'or qui avoient été volés , le bois & la façon des boîtes dans lesquelles étoient les diamans attachez sur cire rouge , avec désignation des étoiles , chiffres , lettres & autres remarques qui étoient sur icelles , afin que si quelqu'un les exposoit en vente l'on s'en fassit , & par ce mémoire on promettoit de donner un quart de ce qui seroit recouvré à ceux qui le découvroient : un de ces mémoires est envoyé au sieur Lumagues Marchand banquier en cette ville de Paris , qui en fait faire des copies & les baille à quelques orfèvres.

Quant à Fava au lieu de prendre le chemin de Turin , il étoit retourné à Castelarca en sa maison , & là donne à entendre à sa femme que ses affaires étoient faites , qu'il avoit reçu plusieurs deniers de ses débiteurs , que le temps étoit venu qu'il falloit aller en France pour y faire fortune , la fait résoudre à faire le voyage , & sur cette résolution

prend ses sequins , diamans , perles & chesnes d'or , & avec sa femme , ses trois enfans , Octavio Oliva , & Giouan Pietro Oliva freres de sa femme part de Castelarca. Sur la rive du Po , à quelque 9 ou 10 lieues de Plaisance , Octavio Oliva qui n'avoit point dessein de venir en France , mais seulement qui étoit sorti de Castelarca avec Fava pour le conduire quelques journées , le laisse & va chercher pays & aventure avec trois cents ducats que lui donna Fava. Fava , sa femme , ses enfans & Giouan Pietro Oliva son beau-frere tirent pays , repassent par Venise , traversent les Suisses , joignent la France , & arrivent à Paris au mois de Novembre , & se logent en chambre garnie , au logis d'une Dame Gobine près la place Maubert.

Lorsque Fava se voit à Paris , en repos , avec sa famille , incogneu & éloigné de trois à quatre cents lieues , des lieux , ou il avoit fait ses faussetés & tromperies , il crut que sa barque étoit à port , qu'il étoit à couvert & hors des risques & naufrages qu'il avoit courus : il pensa désormais d'établir & d'arrester sa fortune non pas à Paris où il doutoit toujours quelques mauvaises rencontres ,

à cause de la grande fréquence * des peuples qui journellement y abordent : mais en quelque ville d'Anjou ou de Poitou où il desseignoit sa retraite & son habitation , après avoir fait argent à Paris de ses diamans, perles & chesnes d'or , & suivant ce dessein il écrivit à un sien confident nommé Francesco Corsina Italien Apothicaire , tenant lors sa boutique en tiers ou à moitié en Flandre en la ville de Bruxelles , & lui manda que s'il vouloit venir à Paris il avoit bonne somme de deniers , dont ils s'accommoderoient ensemble , & leveroient une bonne boutique d'Apothicairerie , où ils exerceroient la medecine , travaillant l'un & l'autre de leur art & partageroient par moitié les profits qui en proviendroient.

Pendant que Fava attendoit des nouvelles de Corsina , il tache à faire la vente de ses diamans , & pour cet effet le Samedi 12. Janvier 1608 , va sur le pont au change , où après avoir quelque temps considéré l'air des Marchands & des boutiques où il pouvoit plus à propos faire la vente & moins être découvert , il s'adressa à un Orfevre nommé Bourgoin tenant une petite boutique

* Quantité.

contre l'Eglise saint Leufroy , lui faisant entendre au mieux qu'il put , moitié Italien , moitié François , qu'il cherchoit un courratier pour lui faire vendre une quantité de diamans qu'il avoit : sur les offres que lui fit Bourgoin de lui servir lui-même de courratier & lui faire vendre ses diamans , il en montra quatre petites boîtes & les lui laissa , ayant pris recepiſſé de lui & dit qu'il retourneroit dans quatre heures pour ſçavoir s'il auroit trouvé Marchand.

En ces quatre heures Bourgoin cherche Marchand & fait la montre des quatre boîtes de diamans : un Lapidaitte nommé Maurice , & le ſieur Paris Turquet Marchand Joailler qui avoient vu le mémoire envoyé de Veniſe ſe rencontrèrent à cette montre , & ayant jugé aux remarques des boîtes que c'étoient les diamans recommandés & contenus en ce mémoire , ils en conferent avec Bourgoin & s'associent eux trois au quart promis par le mémoire à ceux qui recouvreroient les marchandises perduës ; & auſſitôt donnent avis de cette affaire à Maître Denis de Quiquebœuf , Lieutenant en la grande prévôté de la Conneſtable de France.

Le sieur de Quiquebœuf se tient prêt à l'heure que Fava devoit retourner pour sçavoir des nouvelles de ces diamans , prend une robe de chambre , feint d'être Marchand , & de vouloir acheter les diamans de Fava , mais qu'il en avoit affaire de plus grande quantité. Cela occasionna Fava d'en montrer encore dix autres boîtes , lesquelles comme les quatre premières furent recogneues par Turquet & Maurice estre celles désignées au mémoire envoyé de Venise : comme Fava consideroit les actions de ces Marchands qui regardoient la forme des boîtes , les lettres & chiffres marquez dessus , il commença d'entrer en cervelle & d'avoir peur , & pour eschiver * son malheur feignit d'avoir une assignation fort pressée , nécessaire & importante , avec un homme qui l'attendoit au logis où il vouloit aller , & promettrait de retourner incontinent , & cependant qu'il laisseroit ses diamans pour être vus : le sieur de Quiquebœuf lors lui déclara sa qualité , & se saisit de lui & lui dit qu'il étoit averti qu'il avoit encore d'autres diamans , perles & chesnes d'or , qu'il falloit promptement trouver. Fava recogneut qu'il avoit encore

* Eviter.

dix boîtes de diamans , de perles & chesnes d'or en son logis , mais qu'il les avoit bien achetées & étoit homme d'honneur & bon marchand , & sur cette recognoissance le sieur de Quiquebœuf accompagné de Bourgoïn & de ses Archers , se transporta à la chambre de Fava , où il trouva les dix autres boîtes de diamans , perles & chesnes d'or , & tout le contenu au mémoire envoyé de Venise , hormis une perle & un petit diamant de deux ducats & demi , qui avoient été perdus en ouvrant & maniant les boîtes , & outre quelques huit sequins d'or : dresse son procès verbal & fait faire inventaire & prise & estimation des diamans , perles & chesnes d'or par les Marchands , Turquet , Bourgoïn & Maurice.

Quand Fava vit les formes dont on usoit pour faire l'inventaire , prise & estimation des diamans , perles & chesnes d'or , il dit qu'il ne s'affligoit pas de l'accident qui lui étoit advenu depuis que son bien & sa personne étoient entre les mains de la Justice , eût ceux qui ne sont point coupables ne doivent rien craindre : mais qu'un doute le marteloit * qui étoit de sçavoir, s'il avoit acheté

* L'inquiétoit.

de bonne foi ces diamans , perles & chesnes d'or de gens qui les eussent mal pris , ils seroient perdus pour lui , étant revendiquez par celui auquel le larcin en auroit été fait.

Le même jour de la capture le sieur de Quiquebœuf procède à l'interrogatoire de Fava , & d'autant qu'il n'avoit pas l'intelligence de la Langue Italienne , il manda & pria Maître Nicolas Fardoit Advocat en Parlement , versé en cette Langue pour l'assister en l'instruction de cette affaire : Fava est interrogé , se dit avoir nom Francesco Fava , natif de Capriola sur les confins de la Ligurie , Docteur en medecine , âgé de quarante-cinq à quarante-six ans , & respond qu'il bien que sa profession principale fut de medecine , que toutefois il avoit accoustumé de trafiquer des pierres & qu'il avoit acheté les diamans , perles & chesnes d'or qui lui avoient été retrouvés en la ville de Plaisance de trois hommes , l'un qu'il cognoissoit , les deux autres à lui incogneus , pour le prix & somme de 5150 ducats qu'il avoit reçues de ses débiteurs , & qu'il avoit fait l'achapt à dessein de venir en France

ou en Flandre faire marchandise , & trafique de ces pierreries.

Il étoit minuit , l'interrogatoire est continué au jour suivant , & ce soir même Giouan Pietro Oliva se sauva , & depuis n'a point été vu.

Le Dimanche 13 Janvier continuant l'interrogatoire , Fava se jette à genoux , & prie la Justice de lui faire miséricorde , déclare que ce qu'il avoit répondu le jour précédent étoit faux , que c'étoit lui qui avoit fait le vol , & conte l'histoire telle qu'elle a ci-devant été récitée : sur cette confession Fava est envoyé prisonnier au Fort l'Evêque.

Le lendemain de son emprisonnement , Fava voyant , ainsi que depuis il a répondu par son interrogatoire , que son crime étoit découvert , & qu'il ne pouvoit plus paroître au monde l'honneur sur le front & sans honte & vergogne , délibéra de se faire mourir & de fait s'étant couvert de ses habits & enveloppé de son manteau afin de se tenir le plus chaudement qu'il pourroit , avec un canif qu'il avoit pris à cet effet lors de son interrogatoire & entre son bras & sa chemise , il se coupa en cinq endroits des deux bras , les veines bas-

liques, cephaliques & mediane, par lesquelles il perdit quelque trois livres de sang, le surplus ayant été retenu par l'extrême froid qu'il faisoit lors. Fava voyant que le sang ne pouvoit plus sortir, qu'en se seignant il avoit épointé le canif & que d'ailleurs il n'avoit plus la force de lever son bras pour achever de se donner la mort, appella le geollier pour le secourir : il fut promptement secouru & pensé de ses playes, en telle façon que depuis il s'en portoit bien.

On écrivit à Venise de la capture de Fava, & cependant Monsieur Morel grand Prévoit de la Connestablie, assisté de Maître Nicolas Fardoit instruit & fait le procès à Fava.

Il est interrogé, on lui demande pourquoi il avoit requis l'Evêque de Concordia de lui bailler Dom Martino pour l'assister au voyage qu'il disoit aller faire à Turin, il répond qu'il l'avoit demandé pour donner plus de couleur à sa fourbe, & que si Dom Martino fut venu avec lui, il eut bien trouvé moyen de s'en deffaire par les chemins & de le renvoyer à Padoue.

On lui demande comment il étoit repassé par la ville de Venise pour venir

en France, veu que c'étoit le lieu où il avoit fait le vol, il répond qu'exprès il avoit repassé par Venise jugeant s'il étoit poursuivi qu'il eut pris tout autre chemin que celui de Venise.

On lui demande si sa femme ne sçait pas cette affaire, & s'il ne lui en a pas communiqué. il répond que ce n'étoit pas affaire à communiquer à une femme & principalement à la sienne qui est une femme simple, innocente, & qui selon la coustume d'Italie, où les femmes mariées sont plus servantes que maîtresses, a creu, obéi, & suivi son mari, en ce qu'il lui a dit, en ce qu'il lui a commandé, & par-tout où il a voulu.

La femme pareillement est interrogée, & confrontée à son mari : à cette confrontation Fava voyant que d'abord la douleur & le ressentiment de son infortune faisoit tellement la femme qu'elle pendoit à son col & ne lui pouvoit parler, il lui dit avec intervalle de temps, femme, femme, femme, ou je vivrai, ou je mourrai, si je vis tu posséderas toujours ce que tu aimes : si je meurs tu perdras la cause de ton ennui.

Reprochant un témoin, après qu'il eut fait son reproche, il ajouta qu'outre

ce qu'il avoit dit , comme Medecin & physionomiste , il recognoissoit à l'inspection de sa face qu'il étoit traître. non pas qu'il voulut induire que nécessairement il le fust , mais que naturellement & par inclination il l'étoit , & pour tant qu'il ne vouloit pas croire à sa déposition.

A la représentation qui lui fut faite des diamans , perles & chesnes d'or pour les recognoitre , considerant qu'il avoit été si mal advisé que de porter vendre les diamans dans les boëtes mêmes , esquel-les les Marchans Vénitiens les avoient mis sur cire rouge , marquées de lettres , chiffres & estoiles , il accusa sa stupidité , & puis l'excusant dit , que tous hommes étoient hommes sujets à faillir , & que Galien disoit que le meilleur Medecin étoit celui qui faisoit le moins de faute.

Sur ce que particulièrement on lui remontra que seul il n'avoit pu faire toutes ces fausses lettres & qu'il falloit qu'il se fut servi d'un tiers , d'autant que quand il avoit écrit en Evêque & en Marquis les lettres estoient toutes illustres , reverendes & cérémonieuses , & quand il avoit écrit en Marchand les paroles n'estoient que termes & prati-

que de Marchand : d'ailleurs qu'il avoit falsifié plusieurs sortes d'écritures & cacheté les lettres du cachet d'Alexandre Bossa : il répondit qu'il ne s'étoit servi que de lui seul, & que bien qu'il ne fut Evêque, Marquis ny Marchand, néanmoins qu'il n'ignoroit pas les tiltres, honneurs & créances, qui leur appartiennent & dont ordinairement ils usent en leurs missives : quand à l'imitation de l'écriture que sa trop grande science avoit été la cause de son mal, y étant tellement expert & subtil, qu'en une heure il pouvoit contrefaire cinquante sortes d'écritures, de telle façon qu'il seroit impossible de recognoître les originaux d'avec les copies, & pour les cachets, que en ayant un de cire pour patron, il en pouvoit aussi-bien & aussi promptement faire que les graveurs & Maîtres du Mestier.

Pendant que le procès s'instruisoit, sur le commencement du mois de Février, Francesco Corsina auquel Fava avoit écrit, arrivé à Paris, est adverti de la prison de Fava, le va voir & communique avec lui des remedes & moyens de son salut, lui promet toute sorte d'assistance : Fava pour lors ne le

pria d'autres choses sinon qu'il pratiquast quelque accès & cognoissance en la maison de Monsieur l'Ambassadeur de Venise, par le moyen de laquelle il fut informé chaque jour de ce qui se passeroit de son affaire, & particulièrement des nouvelles que l'on auroit de Venise: Corsina fait en sorte qu'il sçait ce qui se faisoit & proposoit contre Fava, & journellement lui en donne avis.

Le Lundi 25 Février le courrier de Venise étant arrivé, Corsina en avertit Fava & lui dit que Antonio Bertoloni venoit en ce même jour pour lui faire faire son procès, & devoit arriver le soir, qu'il étoit temps de prendre garde à ses affaires & de tâcher à se sauver. Fava se servant de la bonne volonté de Corsina & des offres qu'il lui faisoit de l'aider à quelque prix que ce fut, lui fait ouverture d'un moyen dont il s'étoit avisé pour sortir des prisons, qui étoit d'entrer en la chambre du Geollier, qu'il pouvoit ouvrir avec un crochet, ayant observé que la servante tournoit fort peu la clef pour ouvrir la porte, passer par une des fenestres de la chambre, descendre en la cour des prisons & se sauver par dessus la muraille qui regarde

sur le Quay de la Megisserie , à ceste fin lui donne ordre de lui faire faire une corde pleine de nœuds de cerraine longueur , & une eschelle de corde de longueur competente avec deux cordes aux deux bouts , au bout de l'une desquelles il y eut un morceau de plomb pour pouvoir plus aisément jeter par-dessus la muraille , & que le lendemain au soir à six heures sonnantes au Palais , qui est l'heure que les prisonniers sont retirez & qu'il n'y a personne en la cour , il lui jettât l'eschelle par-dessus la muraille de la prison vis à-vis du puits qui est en la cour , & lui promist qu'étant hors des prisons ils retourneroient en Italie , & qu'il lui donneroit cent écus , avec lesquels il en mettroit encore autres cent , dont ils leveroient une boutique & exerceroient ensemble la medecine.

Corfina fait faire la corde & l'eschelle , envoie la corde à Fava le lendemain , qui étoit le 26 Février , & quant à l'eschelle , lui manda qu'elle n'étoit pas encore achevée , mais que sans faute le jour suivant 27 Février elle seroit faite & ne manqueroit pas de la jeter à l'heure donnée. Fava prend la corde , la met en la poche de ses calleçons. Et sur

le soir la caché sous un buffet qui est en la salle commune des prisonniers.

Le 27 Février sur les six heures du soir Fava envoie querir du vin par un valet qui ordinairement sert les prisonniers , & à l'heure même sort de sa chambre , va à la chambre du Geollier qu'il ouvre avec un clou crochu à cet effet , qu'il avoit arraché à une des fenestres des prisons , entre dans le cabinet de la chambre , à la serrure duquel il trouva la clef , dépouille sa robe , son pourpoint , ses souliers , & son chapeau , attache sa corde à un des-verouils de la porte du cabinet , passe par la fenestre où il n'y avoit point de barreaux , & par le moyen de ceste corde descend en la cour des prisons , cherche le plomb & la corde de l'eschelle que Corsina lui avoit jettée , il faisoit lors grande nuit & grande pluye , d'ailleurs la corde n'avoit pas été bien jettée : enfin l'ayant trouvée il tire l'eschelle en dedans la court jusques à l'arrest & attache le bout de la corde que l'on lui avoit jettée à la potence du puits , afin que comme en montant , l'eschelle seroit arrêtée par une des cordes que Corsina avoit attachée à une pierre de taille du côté de

la rue , en descendant elle fut aussi retenue par l'autre corde qu'il avoit liée à la potence du puits du côté de la prison ; monte à l'eschelle , & étant au dernier eschellon , il ne put atteindre jusqu'au haut de la muraille , il descendit alors & dit à Corsina , au travers d'une porte des prisons qui est en cette muraille , qu'il avoit tenu la corde trop longue , & qu'il la retirât de deux ou trois eschellons , ce que fit Corsina ; mais sur ces entrefaites le valet revient & apporte du vin , il ne trouve point le prisonnier en sa chambre , avertit le Geolier & ses serviteurs , qui cherchent de tous côtez , voyent la chambre du Geolier ouverte , les habits de Fava , la corde qui pendoit par la fenestre du cabinet en la court , y descendent , & trouvent Fava sur le point de remonter à l'eschelle & prêt à se sauver , ils l'arrêtent & le renferment , se transportent sur le Quay où ils rencontrent un jeune homme l'épée nue à la main , qui prend la fuite aussitôt , ils retournent aux prisons & se payent sur le pauvre prisonnier de leurs peines. Les Geoliers sont ouïs sur ce bris de prison , Fava interrogé , on lui représente la corde &

l'échelle qu'il reconnoît & répond, & convient du fait : toutefois il dit qu'il ne sçavoit pas si ce fut Corsina qui lui jeta l'échelle, ou son serviteur, d'autant qu'il ne le vit point, ni ne l'entendit parler ; mais il y a quelqu'apparence que tout ce qu'il dit de Corsina n'étoit qu'une invention & un prétexte pour favoriser & excuser Giouan Pietro Oliva, son beau frere, ou quelqu'autre du ministère & de l'entremise duquel il s'étoit servi depuis sa prison.

Antonio Bertoloni étoit arrivé à Paris avec lettre de faveur de la République, avoit salué M. l'Ambassadeur de Venise, avoit été présenté au Roy par M. de Fresne, & S. M. lui avoit fait l'honneur d'entendre entierement sa plainte, & d'ordonner à M. le Chancelier de lui faire rendre justice, ce que Monsieut le Chancelier a si religieusement & soigneusement observé, qu'il a toujours eu l'œil sur cette affaire, & a voulu être averri chaque jour par M. le Prévost de la Connestablie de ce qui se passoit au sujet de cette affaire.

Bertoloni avoit apporté procuration spéciale d'Angelo Bossa, partie civile contre Fava, copie collationnée de l'in-

formation & decret émané des Juges de la nuit à Venise , la lettre écrite à Venise & envoyée par Fava à l'Evêque de Concordia , & la quittance de 9356 ducats douze gros contenus en la lettre de change. Sur ces pieces le procès est instruit, Angelo Bossa reçu partie civile, Bertoloni oui en témoignage contre Fava, Fava interrogé sur sa déposition qu'il reconnoît véritable, la lettre & la quittance à lui représentées, & par lui reconnues, les recollements & les confrontations faits.

Depuis l'arrivée de Bertoloni , Fava voyant que sa fuite avoit manqué, ayant toujours Bertoloni présent devant les yeux, & sachant de jour à autre toutes les poursuites qu'Angelo Bossa faisoit contre lui, se desespéra entierement, & dès ce moment, sans cependant en montrer des signes extérieurs, ne chercha plus que les moyens de se faire mourir, il se porta même un jour à une si étrange & cruelle délibération, qu'il entreprit de s'empoisonner lui, sa femme & ses enfans.

Le 4. Mars il pria le Geolier de lui faire venir un Barbier pour lui couper les cheveux & lui faire la barbe, cette

- opération faite , il le pria de lui apporter une demie once d'antimoine préparé , des feuilles de roses , des raisins de Corinthe & du sucre , dont il disoit avec des blancs d'œufs vouloir faire un onguent pour une inflammation qu'il avoit aux yeux : Le Barbier acheta ces drogues ; mais d'autant que l'antimoine est un poison , il en avertit le Geolier , en la présence duquel il les donna à Fava , auquel à l'instant elles furent saisies & ôtées. Interrogé sur ce , il reconnut qu'il avoit donné charge & argent au Barbier pour acheter ces drogues , comme medicinales à sa douleur , & que , bien que l'antimoine fut un poison , cependant temperé & mêlé avec les autres drogues , il étoit fort salutaire aux maux d'yeux ; & que tant s'en faut qu'il eut eu volonté de se meffaire , depuis qu'il avoit attenté à sa vie en s'ouvrant les veines , qu'au contraire ayant été malade & presque toujours indisposé , il avoit usé de remedes & de regime , & apporté toute la peine & tout le soin qu'il avoit pû pour recouvrer & conserver sa santé ; sur quoi il appelloit à temoins tous les prisonniers de sa chambre.

Quelque temps après Fava fut encore malade

malade & se mit au lit, où toujours depuis il a demeuré, & en ses maladies il avoit ordinairement de fortes convulsions & grands vomissemens : ce qui fait présumer, par la suite même de cette histoire, qu'il avoit envoyé querir de l'antimoine tout préparé, & que ces vomissemens étoient le rejet du poison qu'il avoit pris.

Il appréhendoit la condamnation aux Galeres, & prioit la Justice, que, si par les loix de la France, son crime étoit punissable de cette peine, que plustost on le fit mourir, attendu qu'il avoit un caterre ordinaire & une grande indisposition d'estomac, & même qu'il étoit mal propre & inhabile à la rame à cause des playes qu'il s'étoit fait aux deux bras : il recommandoit souvent sa femme & ses enfans à la Justice.

Il est à remarquer que Fava avoit été soupçonné de plusieurs autres faussetez faites à Naples, Venise, Milan & Gennes, & fut interrogé sur mémoires donnez à cet effet, tous lesquels faits il denia, & dit que l'Italie ne manquoit pas de gens d'esprit, & que quand un arbre penchoit, chacun s'appuyoit contre : hors l'interrogatoire il convint avec

Bertoloni le vol des quatre cens écus en or qu'il avoit pris en son cabinet, mais il le prioit de n'en rien dire ; afin de ne point aggraver son crime ny sa peine.

Toutes les choses s'étant ainsi passées, le procès mis en état, vû par Maître Pierre Forestier Procureur du Roy en la grande Prévosté de la Connestablie, conclusions par lui données, le procès distribué à Maître Roland Bignon Avocat en Parlement pour en faire son rapport : enfin le Samedi 22 Mars il fut mis sur le Bureau de la Connestablie & Maréchaussée, où étoient pour Juges Messieurs les Grand Prévost & Lieutenant de la Connestablie & Maréchaussée, Duhamel, Dogier, Loisel, le Masson, l'Escassier, de Brienne, Mornac, Bignon Rapporteur, Desnoyers & Fardoit Avocats en Parlement. Le procès rapporté & pieces vues, le jugement, à cause de l'heure trop avancée, fut remis au Lundy.

Fava ayant eu avis qu'on l'alloit juger, résolut de prévenir la honte de son supplice par un courage malheureux ; & d'autant qu'auparavant il avoit trois ou quatre fois manqué sa mort, le froid ayant retenu son sang dans ses veines,

l'antimoine lui ayant été ôté, le poison qu'il avoit pris sorti de son corps sans lui nuire, il résolut de tout tenter pour ne pas faillir à cette fois.

Sa femme l'étant venu voir le Samedi même, il lui fit entendre qu'il desiroit manger d'une certaine pâte à l'Italienne, qu'autrefois elle lui avoit déjà faite, & lui commanda quand elle seroit de retour en sa chambre de faire de cette pâte & de la lui apporter : suivant cet ordre, le lendemain Dimanche 23. Mars sa femme lui envoya par son fils aîné la pâte qu'elle avoit faite, Fava ayant reçu cette pâte, en rompit un morceau & mit dedans une grande dose d'arsenic qu'il avoit eu, (par l'information qui a été faite on n'a jamais pu sçavoir comment il l'avoit eu) prend le poison & l'avale. Il prévoyoit sa mort infailliblement, d'autant qu'il avoit pris six fois plus de poison qu'il n'en falloit pour faire mourir un homme, & d'ailleurs il sçavoit bien qu'il ne vuideroit point ce poison comme les précédents, l'ayant exprès enfermé en une pâte, afin qu'elle s'attachât à son estomach, & y demeurât pour faire son effet : sa femme arrive, il se plaint à elle de l'excès de son mal,

dit qu'il va mourir , sans déclarer qu'il étoit empoisonné , lui dit adieu , donne par deux diverses fois la bénédiction à son fils , les renvoye tous deux au logis. Aussitôt il demanda un Prestre : un qui étoit prisonnier se présenta , mais il le refusa , & en voulut un autre. Pendant qu'on en alla chercher un , le poison qui étoit violent commence son opération , presse Fava , & le travaille extrêmement ; alors il se fit ôter du lit où il étoit couché , se fit mettre sur une paille , où il dit qu'il vouloit mourir , & y mourut misérablement peu de temps après , sans que le Geolier ni les prisonniers scussent la cause de sa mort , & eussent le temps & le moyen d'y remédier.

Le Lundi matin 24. Mars , les Juges qui étoient assemblez pour le jugement du procès , sont avertis par le grand Prévôt de la Connestablie de la mort inespérée de Fava. Le corps est ouvert , le poison trouvé dans l'estomach , curateur créé au cadavre , information de la mort , la femme ouïe , le procès fait & parfait au cadavre , sentence du même jour par laquelle Francesco Fava accusé est déclaré duement atteint & convaincu

d'avoir mal pris , dérobé & volé à Angelo Bosfa par faussetez & suppositions de nom , qualitez , escritures & cachets 9356 ducats douze gros monnoie de Venise , tant en diamants , perles & chaînes d'or , qu'en deniers comptans , en especes de sequins d'or , ensemble d'avoir attenté à sa propre personne étant en prison , par incision de ses veines , & finalement le procès étant sur le Bureau , s'être fait mourir par poison. Et pour réparation de ces crimes ordonné que son corps sera traîné la face contre terre à la voirie par l'Exécuteur de la haute Justice , & là pendu par les pieds à une potence qui pour cet effet y sera mise & dressée. Tous & chacuns les biens déclarez acquis & confisquez à qui il appartiendra , sur iceux préalablement pris la somme de 9356 ducats douze gros monnoie de Venise , & tous les dépens , dommages & intérêts d'Angelo Bosfa , & à cette fin , & sur & tant moins de cette somme seront rendus à Angelo Bosfa ou à son Procureur les diamans , perles , chaînes d'or & sequins dont Francesco Fava a été trouvé saisi. Octavio Oliva , Giouan Pietro Oliva & Francesco Corsina pris au corps par-tout

(174)

où ils seront trouvez , & amenez prisonniers au Fort l'Evêque pour leur être fait & parfait leur procès.

Prononcé & exécuté à Paris le même jour 24. Mars 1608.

N'a rien été ordonné sur le quart promis aux Marchands qui avoient recouvré les diamans , perles & chaînes d'or , d'autant qu'ils s'étoient arrangez avec Angelo Boffa pour une somme de cens écus.



LETTRE consolative écrite à M. le Duc de Montmorency sur la mort de M. le Connestable son pere , par M. de Nerveze en 1614.

Monseigneur, j'ai laissé passer la vive voix de ceux qui vous ont visité en votre affliction, afin que le premier appareil qu'on y a appliqué par l'oreille, donnast à mon discours le passage de vos yeux plus libre, & luy fist trouver votre esprit plus disposé à la consolation.

Vous avez perdu un pere, & la France un Connestable qui avoit toutes les qualitez accordantes à l'un & à l'autre nom, pour être aimé & honoré de ses enfans, cheri & respecté de tous les François. Sa dignité, fatale à votre maison, lui étoit d'autant plus glorieuse, qu'elle lui avoit été donnée par un grand Roy, de qui le jugement & l'expérience redoubloient la gloire de ceux qu'il honoroit des charges & offices de sa couronne, si bien que pour dignement louer sa memoire, il faut dire seulement que

Henry le Grand le choisit pour être son Connestable , puisque ce choix , étant une relation de ses rares vertus , comprend en soi toutes les louanges qu'on sçauroit donner à ses merites.

Ce n'est pas , M. que je veuille ici remplir le temps & le papier d'éloges & d'honneurs , tels qu'ils sont dûs à feu M. le Connestable , je les borne en ce peu de mots , & laisse à ces orateurs & lumieres de doctrine , que le siecle voit reluire , à les étendre plus avant & dignement , afin d'égaliser les ornemens de leur éloquence à ceux de leur matiere. Mon but est seulement de contribuer en quelque chose à votre consolation , qui auroit beaucoup de raisons pour être reçue de vous , si la bonté de votre naturel ne disputoit pour son intérêt le prix de la douleur.

Mais si faut-il enfin que les tendres mouvemens de la nature cèdent aux loix de la prudence , & que vous consideriez que la même nature qui défend & soutient votre douleur , vous menaçoit tous les jours de la perte que vous avez faite ; mais votre amour filial qui ne se pouvoit accorder à l'imagination de cette nécessité , vous empêchoit de

vous y résoudre , & vous persuadoit que la vieillesse de feu M. votre pere auroit de nouveaux delais pour respirer. Ainsi vous le consideriez plustôt comme un pere de qui les jours vous étoient chers , qu'en homme vieux qui approchoit de sa fin.

Il a vécu, quant à l'âge, tout le temps qu'un mortel peut humainement desirer ; & quant à la vertu , il vit & vivra toujours : car cette vie qui n'a point de mort , triomphe des années : le degré où sont les vôtres , & l'état de votre condition doivent sevrer du soin paternel qu'il avoit de votre personne , & vous faire plustôt plaindre le dommage public que le vôtre particulier. La France y est plus intéressée que vous , à le mesurer par le besoin plustôt que par l'affection , laquelle comme extrême , opinant la premiere en votre cœur , & troublant les avis de votre propre raison , vous fera sembler cette perte fort dommageable & insupportable pour vous ; mais elle l'est davantage pour le public. Car quoique cet arbre , dont la tige est si antique & si illustre , semblât trop vieux pour produire encore quelque fruit , & que le temps l'eut déjà

courbé & incliné vers ses racines, néanmoins l'ombre en étoit encore utile & salutaire à cet Etat, où son nom seulement étoit un appui aux loix & à la tranquillité publique.

Ceux qui ont connu sa vie, savent combien il étoit jaloux de l'honneur de son Prince & du sien, & le juste châtimement qu'il faisoit de l'injustice, comme si son épée de Connestable eût été celle de la Justice même. Je dis ceci, M. pour tirer du sujet de sa gloire celui de votre consolation, vous estimant heureux d'avoir été engendré d'un pere si vertueux, & si plein de perfections que la nature lui avoit héréditairement données, comme elle a fait à votre égard ; afin que successivement de pere en fils ce nom fameux de Montmorency soit orné & illustré des qualitez convenables à sa grandeur, à laquelle vous pourrez ajouter de nouveaux ornemens, si la suite de vos belles actions répond à leur commencement, & que vous répondiez à l'espérance que vous donnez à toute la France, particulièrement à la Province où votre prédécesseur vous a laissée avec ses derniers soupirs la charge qu'il a si longuement & si heureusement

exercée : Province , où il a éprouvé l'une & l'autre fortune , la bonne par sa prudence & sage conduite , la mauvaise par la rigueur & malice du temps ; & en toutes deux il a triomphé de la fortune même , de quoi le Languedoc portera à jamais témoignage ; & honoré en votre personne de ses vivantes reliques , pensera toujours voir son ancien Gouverneur aussi-bien que son image. Il vous a laissé sa place au temps que vous étiez capable de la tenir , & en ses biens & en partie de ses charges , la nature vous faisant succéder à l'un , & le mérite à l'autre.

Ainsi à juste titre vous héritez de ses fortunes , dont la plus relevée semble ne vous être déniée que par la foiblesse de votre âge , & à laquelle toutefois vous pourrez un jour prétendre , si vous suivez les traces glorieuses de vos ancêtres , de qui les monumens , illustrez de cette épée de Connestable , vous serviront de titres pour la demander , si les exploits de la vostre pour le service du Prince rendent votre demande juste. Car bien que ces honneurs se trouvent comme fondés en votre maison , leur droit est en la seule vertu , & non en la naissance.

Or, M. la memoire de ce que vous êtes né vous est un si poignant aiguillon à la gloire, qu'il y a apparence que vous égalerez le mérite de vos belles actions à la grandeur illustre de votre race. Pensez donc plutôt à suivre l'exemple de M. votre pere, qu'à regretter son trépas qu'il a vû venir lentement & à pas comptez, comme si Dieu l'eût attendu à l'extrémité, & n'eut voulu lui faire payer sa debte qu'à sa commodité & à sa volonté. Aussi n'a-t-il point abusé de cette patience, & se reconnoissant débiteur de bonne foi, lui a rendu paisiblement & saintement la vie qu'il lui avoit prêtée, de quoi ses derniers sanglots rendent un si fidèle témoignage, que les religieux y ont recueilli un exemplaire de piété, & des préceptes de pénitence.

Heureuse mort, glorieuse vie, laquelle après avoir éprouvé dans la guerre les périls des combats & des batailles, ayant ressenti mille traverses par les assauts de l'envie, les troubles d'un Etat divisé, goûté la douceur des honneurs & des délices du monde dans une longue paix, & la faveur des Rois, bref tout ce qu'il y a de doux & d'amer en cette vie, est venu à la fin rendre les abois dans le

lit d'une mort pacifique au milieu des Sacremens , entre les bras de personnes sacrées , de ses plus chers amis & fidèles serviteurs , ayant usé dignement & chrétiennement de ce grand loisir & relache que la mort , ou plutôt Dieu lui-même , lui donnoit pour bien mourir. Qu'il repose bienheureux & glorieux avec la couronne que méritent ceux qui vont si glorieusement au bout de leur carrière. Il a emporté le prix de la course , & son ame a été aussi adroite à courir vers le ciel , que son corps l'étoit dans les courses & carrières du monde. Cependant , M. vous louerez Dieu de ce qu'il vous l'a ravi si à temps & si à propos , qu'il vous sera désormais facile de vous passer de lui , quoiqu'étant plutôt perdu pour vos yeux , que pour votre cœur , la perte vous en sera toujours présente à la mémoire. Il a eu cette satisfaction , avant de mourir , de vous voir en état de pouvoir perpétuer son nom & sa race , si bien que rien n'a deffailli à son contentement , sinon qu'il n'eût pu laisser la France en état plus pacifique qu'elle n'est : mais comme la vie n'a point ses contentemens parfaits , la mort ne les a pas aussi , principale-

ment pour ceux qui regardant au bien public, soit temporel ou spirituel, ont toujours sujet de plaindre charitablement les survivans : en quoi sa douleur étoit d'autant plus louable qu'elle tient de la piété due à son prochain, à sa patrie & à son Roy. Appaisez donc vós regrets, M. & vous servez plutôt de votre raison que du vulgaire remede apporté aux afflictions humaines. Votre jugement vous le persuadera mieux que moi qui ai plus d'affection pour vous sçavoir honorer, que d'esprit pour pouvoir vous consoler. Je prie Dieu, M. comme pere de consolation de vous la départir * & vous combler, vous & votre postérité, de ses grâces & bénédictions divines. Je suis avec une singuliere affection, M. votre très-humble & très-obéissant serviteur Nerveze.

* Accorder.



*L'ANTI-MOREGARD sur ses pré-
dictions de la présente année 1614.*

On nous a promis ces prédictions.

Platon le plus sage politique de l'antiquité bannissoit de sa République les devins & les interprètes des songes, & ceux qui faisant la cour aux astres bornoient la fortune des hommes en leur influence, de peur que les citoyens, portez à des nouveautez, ne se laissassent aller à la douceur de leur persuasion, & que cela ne leur fît, comme à Pandore, semer des malheurs dans le monde pour trouver l'espérance au fond de la boîte.

Voilà pourquoi cette Court souveraine du Parlement de Paris, où tant d'illustres personages servent d'oracles à la Justice s'ont exilé, afin que la punition de ta témérité servît de frein à tous ces séditieux & turbulens qui veulent abréger ou prolonger la vie des hommes, selon qu'elle tombe au bout de leurs plumes, & afin qu'il n'y eut per-

sonne si dépourvue de jugement, de préférer de présomptueuses impiétés à la puissance du Créateur, qui prend en main la protection des Roys les enfans légitimes, & qui fait prospérer les Royaumes de ceux qu'il a élus selon son cœur, châtiant tôt ou tard ceux qui en troublent le repos & la tranquillité.

Ainsi que ces Alchimistes, après avoir consumé leurs biens & leurs temps à chercher une pierre fabuleuse, & qui ne fut jamais en la possession de personne, se voyant sans réputation, & sans moyens de vivre, ont recours à la fausse monnoie, où sans avoir égard à la punition de tant d'autres qui leur ont servi d'exemples, abusent de l'image & de la miséricorde du Souverain.

De même ce Moregard ayant sué & peiné long-temps en ses prédictions chymériques, & cherché du beau temps & de la pluie en ses caprices, n'ayant d'autre estime parmi le monde que d'un faiseur d'Almanachs, & n'ayant pû par ce moyen se tirer de la nécessité ordinaire à tels vendeurs de terriacle, ny sortir de la lie du peuple, où son origine le retenoit, sans estime & sans bruit, espérant se rendre recommanda-

ble par son insolence , attaque la personne de Sa Majesté , laquelle étant sous la protection de Dieu , ne peut être offensée par la malice des astres.

Je veux bien que ce grand Martial qui a le scorpion pour ascendant , ait une belle fortune , pourvû que ce ne soit point au préjudice de notre Roy , ni de ceux qui lui touchent , & que ceux qui sont sur le théâtre le favorisent de leur bienveillance , & qu'ils lui donnent des libéralités & des récompenses sortables à sa qualité , & au service que sa couronne en desire. Voilà la place qu'il mérite , & celle que sa prudence lui fera justement prétendre. Il sçait bien que ceux-là cherchent leur infortune , lorsqu'ils offensent leurs supérieurs , & qu'il est dangereux qu'ils ayent autant de souvenir pour châtier ceux qui leur déplaisent , que pour récompenser ceux qui les servent ; car les Roys ont cela de particulier ou , comme par tradition du ciel , de pardonner à la fragilité , & de punir l'obstination. Si on châtie celui qui abuse de l'image du Prince en la fausse monnoie , tu trouveras ton châtiment juste d'avoir osé témérairement limiter les jours de notre Monarque.

Les Roys sont des reliques sacrées, il n'y a que les élus qui y touchent, encore est-ce pour en faire reconnoître l'estime à tout le monde.

Tu nous chantes que des Martiaux feront par-tout retentir le bruit de leurs armes. Jusques ici nous n'en avons rien vu, si tu n'appelles les effets de Mars, le mal que tu procurois à la France. Tu nous menaces de beaucoup de villes prises ; mais Dieu merci il n'y en a point encore où la fleur de lis ne soit encore à la porte, pour se faire respecter de ceux qui la regardent, & aux cœurs des Citoyens pour la défendre contre tous ceux qui en voudroient alterer le lustre.

Tu nous prédis une reformation en l'Etat Ecclesiastique. Est-ce parce qu'il y a des hommes d'Eglise, qui sont plus d'état de ton Almanach & le feuilletent plus souvent que leur Breviaire, ou parce qu'ils voudroient sous la faveur de tes horoscopes renfiler le premier grain de leur chapelet, qui peut-être est prêt de tomber de leur main.

Quand Moyse, pour refrener la licence du peuple d'Israël, leur vint apporter la loi, il leur apparut si redou-

table, qu'ils ne purent supporter l'éclat de sa lumière, tellement que le peuple fut contraint de le supplier de lui parler avec plus de douceur, afin de mieux conserver les préceptes & les commandemens. Ce Patriarche ne voulant perdre, ni écarter ce peuple de la connoissance de la vérité, se retira dans l'Arche, où après s'être dépoüillé de cette grande splendeur, il rassura les Israélites, & communiqua avec eux plus familièrement.

Si on juge qu'il soit expédient de reformer un gouvernement où toute chose se fait pour le bien public, il faut venir avec des humbles remontrances, & non pas les armes à la main : ou l'Etat auroit plus de crainte qu'on ne se voulût établir par la force, que de le soulager par une reformation.

Après qu'Adam à la persuasion de sa femme, & sa femme à la sollicitation de Sathan eut contrevenu au commandement de Dieu, lequel lui demandant raison de sa désobéissance, s'excuse sur sa compagne, & sa compagne sur le serpent : toutefois, quoiqu'il fut châtié, la postérité fut infectée de la contagion de son crime. Si quelqu'un à sa sollici-

tation se soulevoit contre son Prince ; ce qui ne se fera pas , étant reconnu & respecté de tous , & qu'à son exemple un autre le suivit , quand le Roy , Dieu tutelaire de la France , lui demanderoit le sujet de sa révolte , seroit-il excusable d'alléguer le conseil d'autrui ? Puisque les méchans demandent plutôt la guerre pour s'enrichir que pour combattre , & qu'on ne doit point ajouter de foi aux personnes qui nous détournent de notre devoir , & les autres seroient-ils sans coulpe de mettre en jeu des pronostics , puisque le peuple se seroit senti d'une telle invasion ?

Si jadis on châtoit à Rome la Vestale , qui par négligence laissoit éteindre le feu qu'on reservoit comme le bonheur de la patrie , quelle peine mérite celui qui veut altérer la prospérité de son pays ?

Quand Nicias fut envoyé par contrainte à la conquête de Sicile , il apprit de l'oracle qu'il devoit sacrifier à la Déesse Hécichia , c'est-à-dire à la tranquillité , pour lui faire connoître que cette entreprise lui seroit infructueuse. Son bon Ange l'en vouloit divertir ; *

* Détourner.

mais les Atheniens avertis par un Charlatan d'Astrologue , appelé Meton , qu'il devoit prendre tous les habitans prisonniers , ils le forcèrent de partir , & ayant pris un vaisseau de Syracuse , dans lequel il trouva une table , où tous les noms des Syracusains étoient écrits , il fut défait , & son armée en déroute par ceux desquels il n'avoit triomphé que des noms.

Voilà pourquoi il est dangereux de commencer des guerres injustes , & même contre des orphelins & des veuves , desquels le Seigneur prend la cause en main , comme ennemi des injustices des hommes. Nous n'en verrons jamais les effets , les Princes sont trop zélés pour le bien du Royaume , & trop soumis aux ordres du Roy : aussi se feront-ils avec Miltiades plus de gloire d'être couronnés d'une branche d'olivier , ayant procuré la paix à leur patrie , que de toutes les palmes que leur valeur peut gagner à son désavantage. C'est un plus grand honneur aux grands de triompher de leurs passions , que d'un sceptre , puisque l'homme n'a point de plus grand ennemi que la prospérité.

La grandeur de Pompée , & celle

(190)

d'Annibal furent cause de leur perte.
La fortune ressemble à la vitre : plus
elle est claire , plus elle est fragile. Les
hommes expérimentent tous les jours
par la vicissitude , que les choses adver-
ses * procèdent des plus heureuses &
les plus fortunées des adverses. Le Dra-
gon se nouant inconsidérément aux jam-
bes de l'Elephant , y trouve la mort en
y cherchant son vivre. Tu esprois de te-
rendre nécessaire par tes prédictions fa-
buleuses ; mais tu vois que

La fortune en flartant cache ses vene-
fices ,
Et la foudre applanit les plus hauts édi-
fices.
L'orgueil est oïeux , & toute ambition
Trouve en terre ou au ciel une punition.

Voilà pourquoi celui-là est bien sage
qui se connoît soi-même , & qui se con-
tente de l'autorité en laquelle Dieu l'a
élevé.

De s'attaquer aux Dieux , c'est une outre-
cuidance : **

L'homme est comme le bien sujet à dé-
cadence ,

* Adversitez viennent :

** Présomption , orgueil .

Comme le tourbillon dedans l'air em-
porté,
Est presqu'en même temps en bas précipi-
pité.

Qui se veut élever plus haut que la lu-
mière,
Étant venu de poudre, il retombe en
poussière.

Morgard, parle-moi donc : ne connoissois-
tu pas

Que les Dieux seulement sont exempts
du trépas ?

Et que les demi-Dieux, nos Anges tu-
relaires,

Sont même à Jupiter quelquefois néces-
saires,

Se confiant plutôt à leur fidélité,

Qu'à ceux qu'il a gagnés par libéralité.

Parce que le mortel à qui le bien com-
mande,

Autre chose que bien, avare, il le de-
mande ;

Mais à ces demi-Dieux la réputation,

Et l'honneur immortel tient lieu d'am-
bition.

Les Dieux voulant donner la protec-
tion d'Athènes à quelqu'un de leur ban-
de, résolurent de la donner au premier
des contendans, qui mettroit sur le
tapis ce qui seroit le plus nécessaire au
bien de l'homme. Neptune offrit un
cheval armé, pour signifier que la ré-

putation & l'honneur s'acqueroient par les armes. Minerve jugeant judicieusement ce qui est plus utile à la société humaine, présenta une olive, pour témoigner que les plus doux fruits ne se peuvent moissonner qu'en une saison exempte de trouble & de sédition, & que ce n'est rien de vaincre, qui n'a point le loisir & le repos de jouir de la victoire.

Ces choses offertes au Consistoire des Dieux, débattue par l'une & l'autre brigade, & balancées équitablement par Jupiter, comme les différends des parties Françoises sont décidées en la Cour souveraine des Parlemens, sans autre faveur que la justice, furent adjugées au profit de Minerve, plus digne de triompher par le bonheur de la paix, que Neptune par la faveur de ses armes.

Je crois que la Reine est cette chaste Minerve, digne de la Regence & de l'autorité qu'elle a, recherchant par tous moyens d'entretenir la paix dans les Royaumes de son fils, faisant fleurir la vertu & les lettres, en faisant nourrir Sa Majesté en l'estime des personnes

sonnes de mérite , & pour les armes & pour les sciences.

J'espère qu'elle sera , comme Tomiris , victorieuse de tous ceux qui s'élèveront contre son autorité. Il est vrai qu'elle aime mieux pacifier les différends avec douceur , que d'en venir à la force & de caneler * ses mains au sang de ses ennemis , si elle a jamais donné sujet d'en avoir , en récompensant tout le monde selon son mérite ; car c'est un effet de présomption d'entreprendre sans conseil , de hasarder sans considération , & d'exécuter sans jugement , parce que les téméraires n'ont point d'aventures plus heureuses que leur vanité , ou bien toutes celles qui sont sujettes à toutes sortes de deceptions , lesquelles ils ne peuvent éviter pour ne les avoir point prévues.

Il y a plusieurs Césars en courage , & fort peu en bonnes fortunes. La vertu doit être fidèle compagne de ceux qui ont prééminence sur les hommes & principalement sur les hommes de guerre , pour refrener l'insolence assez familière aux libertins. Celui là n'est point digne de commander qui ne sçait obéir ; car le plus grand des hommes est sujet à

* Caneler , tremper.

Recueil R.

I

Dieu, & s'il fait quelque chose contre celui qui lui commande, plusieurs moindres que lui se dispenseront de l'obéissance qu'il lui ont vouée, chacun croit qu'il lui est loisible de suivre l'exemple de son maître ; mais en effet tout le monde peut écouter ce qui peut nuire ou favoriser un Etat, pourvu que l'on ne pratique que ce qui est justement raisonnable, & que l'on demeure en son devoir.

Alcibiades ne pouvoit souffrir que l'on innovât quelque chose en un Etat, disant qu'il valoit mieux l'administrer selon les loix & les coutumes anciennes, que de ne se vouloir accommoder au temps, & de le gouverner à sa fantaisie, suivant plutôt la passion que la raison ou la justice. Auguste même défendoit de ne rien changer des coutumes, encore qu'on en voulût introduire des meilleures, parce que les vieilles ordonnances ont toujours plus d'énergie ; & quoiqu'elles soient pires, elles sont plus utiles que celles qui sont innovées. Car de même qu'un arbre trop souvent transplanté ne profite point, la Monarchie ne sauroit avoir d'autorité quand elle régie par des loix & par

des personnes différentes , & principalement quand l'animosité de l'un fait défendre ce que l'autre avoit commandé , ou commander ce qui étoit défendu.

Voilà pourquoi la France ayant été gouvernée par les Roynes meres en la minorité des Roys , il est dangereux de la mettre en la Regence d'un autre : l'aiglon n'est jamais plus assuré que lorsqu'il est sous les aîles de sa mere.

Tu nous avois prédit que les Martiaux feroient dessein d'aller en Hongrie : en cela je voudrois que tu fusses véritable , que Messieurs les Princes y allassent arborer leurs enseignes , y moissonnant les fruits que tant d'autres braves Princes leurs parens y ont semez. Ce seroit là où je voudrois que ce grand Prince , né sous le scorpion , reçût la plus belle & la plus glorieuse fortune qu'il puisse espérer , & qu'il s'élevât au trône de l'Asie à la confusion & la ruine totale des Ottomans. Que ceux qui sont de sa brigade allassent visiter les mauzolées de leurs ayeux , arrosant leur cendres du sang des Infidèles , où ils trouveroient cette Epitaphe pour un de leurs proches.

Prince , digne neveu des Princes d'Auf-
 trassie ,
 Qui planterent la foi dans le temple
 d'Asie ,
 Pour memorable exemple à la postérité ;
 Je vous offre ces vers , pitoyables reli-
 ques ,
 Où chacun doit offrir des louanges pu-
 bliques ,
 Et pour votre mérite , & pour leur vé-
 rité.
 La France étoit paisible , & votre ame
 sommée
 De suivre vos ayeux au pays d'Idumée ,
 Vous fit chercher la guerre entre les
 étrangers ,
 Quittant la volupté d'un siècle miséra-
 ble ,
 Sçachant que la vertu des humains dé-
 sirable
 Ne se peut acquérir que parmi les dan-
 gers .

La Hongrie est un champ assez spa-
 cieux pour y recueillir des victoires &
 des triomphes dignes de vos mérites &
 des efforts de vos armes , & pour con-
 tenter tous ceux que vous voulez ré-
 compenser selon leur qualité.

Les sages de l'antiquité nous ont fait
 reconnoître trois proprietez permanen-
 tes , & qui ne peuvent se désunir d'a-
 vec le soleil , sçavoir , la rondeur , la

lumière, & les rayons. L'expérience de tous les siècles nous fait remarquer trois vertus particulieres annexées à la personne du Roy : la Majesté, la puissance & la justice. La rondeur du soleil est ce globe qui contient la lumière & les rayons.

La Majesté Royale est ce miroir qui vous représente la puissance & la justice : la lumière éclate & communique sa clarté aux hommes, brûlant ceux qui s'en approchent trop inconsidérément : la puissance des Roys tonne & étonne ceux qui témérairement en abusent. Et comme le soleil a la même lumière en son Orient qu'en son Midi, le Roy a la même puissance en l'Avril de ses ans qu'il aura en son âge viril. Les rayons procèdent de la rondeur & de la lumière.

La justice provient de la Majesté & de la puissance ; car elle fait châtier les mauvais, & récompenser les bons serveurs de Sa Majesté. Venez donc, Messieurs, recevoir les récompenses de votre fidèle obéissance, & du rang que vous tenez auprès de ce soleil de la France, & ne vous en séparez point par un conseil qui n'aura d'autre effet

(198)

qu'un trop tardif repentir ; car tout
ainsi que la terre se sert des rayons du
soleil pour envoyer ses vapeurs & ses
exhalaisons en l'air , on dira que vous
vous êtes aidez du Roy pour servir de
couleur à quelque petite animosité que
vous recelez en vos ames , si vous ne
venez auprès de Sa Majesté l'affister des
effets de vos prouesses , & des fruits de
votre prudence.



*L'HOROSCOPE de Moregard 1614.
contre les Astrologues & Devins.*

Moregard tournant son Asphere,
Menace fort une écritoire,
Qui sert fidelement la France,
La plume, & la cire, dit-on,
Avecque l'encre & le coron,
Sans avoir commis nulle offense.

Cet Astrologue si sçavant
Passe bien encor plus avant,
Contre la propre Majesté.
Son livre ne vient pas des Cieux;
Aussi les Astres & les Dieux
Puniront sa témérité.

C'est une espece de manie,
Que nul homme sage denie,
De provoquer l'ire des Dieux;
Car aussitôt qu'on les offense,
On ne trouve lieu ni deffence
Pour se cacher deffous les Cieux.

Quand ils seroient emmaillotez
Dans un berceau, leurs Majestez,
Deffous cette forme d'enfance,
Ne laissent pas en leur colere
De nous envoyer le tonnerre,
Pour foudroier notre arrogance.

Le temps qu'il disoit pluvieux,
 Ne s'est pas fait voir à nos yeux,
 Sa menterie est toute claire :
 Le temps de son dire a passé
 De ce qu'il nous a menacé,
 Car nous n'avons vu que poussière.

S'il eut contemplé ce flambeau,
 De tous les astres le plus beau,
 Prenant le tour de la carrière,
 Approchant de son horizon,
 On ne l'eût pas mis en prison,
 Privé de sa douce lumière.

S'il eut bien contemplé Saturne,
 Et les présages de Neptune,
 Il eut évité son malheur,
 Son infortune, sa disgrâce,
 De ses amis & de sa race,
 Qui détestent son déshonneur.

Si au lieu d'un méchant syncope,
 Il eut cherché son horoscope,
 Parmi l'influence des astres,
 Au milieu de leurs mouvemens
 Il eut prédit les jugemens
 Qu'il reconnoît en ses décastres.

Il le devoit faire lui-même,
 Au lieu d'attendre si long terme,
 Non pas donner peine à la Cour,
 Qui a été son vrai oracle,
 Sans avoir fait aucun miracle,
 Le condamner dans une tour.

La peine est un peu difficile
 D'endurer une mort civile,
 Pour neuf ans l'arrest est amer,
 De l'avoir envoyé sur l'onde,
 Comme le plus méchant du monde,
 Philosophe dessus la mer.

C'est-là qu'il trouvera la guerre
 Qu'il prédisoit, dans la galere,
 Non pas en France, Dieu merci;
 C'est le Théâtre d'un beau prologue,
 Le vrai séjour d'un Astrologue
 Qui fait des Almanachs ainsi.

S'il ne se fut équivoqué,
 Ou bien de quelqu'un provoqué
 A s'exposer à cette peine,
 Il eut prédit le temps qu'il fit,
 Le même jour que l'on le mit
 Honneusement à la catene. *

Son équivoque ne vient pas
 De la plume ni du compas,
 Son malheur vient de sa naissance,
 Sous la planète qu'il fut né,
 L'ayant ainsi prédestiné,
 Sans lui en donner connoissance.

* Catene, chaîne.



*PROTESTATION & déclaration du
Roy de Navarre , sur la venue de
son armée en France , 1514. A.*

Comme nous avons, dès la première révocation de l'Edit de Paix, assez particulièrement fait connoître par notre dite déclaration & protestation à tous ceux qui sont de sain & entier jugement, & qui ne sont prévenus d'aucune passion, que le sujet de la prise de nos armes n'a été que pour garantir & deffendre le Roy, notre Souverain Seigneur de notre maison & tous les bons François de l'oppression des ennemis conjurés de cette couronne & de l'Etat, & que nos actions & déportemens contre les assauts & les orages de quatre ou cinq armées que nous avons eues sur les bras pendant l'espace de huit mois & plus, nous servent de certain & assuré témoignage de notre intention, n'ayans jusques ici opposé contre leurs forces aucuns moyens contraires, quoique nous en ayons eu les facultés: mais nous sommes tenus dans une guerre

défensive , nous renfermans dans nos places sans nous mettre en campagne , afin de soulager le peuple des miseres & des calamités que causent les gens de guerre , quelque disciplinés qu'ils soient. Comme aussi espérant que notre patience attiédiroit la fureur & la rage de ceux de la maison de Lorraine , & que cependant Sa Majesté reconnoîtroit la vérité de leurs pernicious desseins , qui est d'exterminer totalement la maison de France , & de parvenir à usurper ce Royaume jadis si florissant , suivant le plan que leurs prédécesseurs leur ont tracé , & dont les mémoires trouvés entre les papiers pris à Ausonne font foi , outre les autres preuves certaines que l'on en a d'ailleurs , & que Sa Majesté après l'avoir connu y apporteroit le remede qu'elle estimeroit le plus nécessaire & le plus salutaire : malgré cela Sa Majesté en proie aux artifices des partisans de cette maison & de la Ligue , se trouve tellement resserrée par les Ligueurs , & leur audace est accrue à un tel point que depuis trois ou quatre mois , ils ont plusieurs fois & à diverses reprises osé entreprendre contre la personne & contre la ville capitale de son

Royaume, ils ont soulevé & fait armer de nuit la populace, se sont emparés de quatre ou cinq places dans le gouvernement de Picardie, attaqué & défait les troupes que le Roy y envoyoit afin de conserver les places qu'ils avoient surprises : ils ont même retenu prisonnier celui qui conduisoit ce secours. Lorsque Sa Majesté les a sommés de lui remettre les places, ils ont commencé à capituler avec elle, & ont eu l'audace de lui demander Angers & Valence qu'ils se plaignent qu'on leur a enlevés, comme s'ils y avoient quelques droits : c'est ainsi que Sa Majesté s'est vû forcée, pour aquerir leur amitié, de leur abandonner les places qu'ils lui ont prises en Picardie, & de leur rendre les prisonniers qui avoient attendu sur Bologne, au lieu d'en faire une punition exemplaire, ainsi que des auteurs de ces troubles, telle que la méritoient des criminels de leze-Majesté. Par quoi,

Nous HENRY Roy de Navarre, premier Prince & Pair de France. HENRY de Bourbon Prince de Condé, & HENRY de Montmorency, premier Officier de la Couronne & Maréchal de France,

craignans que l'ambition demesurée des
 Ligueurs n'apporte enfin la ruine totale
 de cet Estat, dont la conservation nous
 est en singulière recommandation, à
 laquelle notre devoir & le rang qu'il a
 plu à Dieu nous y donner, nous oblige.
 Contraints, à notre très-grand regret,
 d'employer la force comme le seul remede
 & moyen extraordinaire, qui puisse ap-
 porter quelque soulagement à la France
 accablée & gémissante sous le poids de la
 tyrannie des Ligueurs: DÉCLARONS ET
 PROTESTONS que les armées que nous
 sommes déterminés à mettre en cam-
 pagne & joindre aux secours des Alliés
 & confédérés de ce Royaume, tous af-
 fectionnés au repos & au bien d'icelui,
 ainsi qu'ils en ont donné des témoigna-
 ges certains & assurés par les Ambassa-
 deurs qu'ils ont dépêchés vers S. M. ne
 sont point pour nous opposer à S. M.
 de laquelle nous ferons toujours con-
 noître par des effets réels combien nous
 sommes ses très-humbles, très-obéissans
 & très-fidèles sujets & serviteurs: mais
 pour le délivrer de l'oppression & de
 la tyrannie des Lorrains ses plus cruels
 ennemis & les nôtres, lui faire connoî-
 tre l'autorité qu'ils ont usurpée & qu'ils

usurpent encore tous les jours. Remettre le Roy en état d'être obéi de tous ses sujets, rétablir les Princes, Seigneurs & Gentilshommes François dans les prééminences, le credit, les honneurs & les dignités dues à leur rang & à leur naissance ; pourvoir , par une assemblée générale & libre de ce Royaume légitimement convoquée , au soulagement du peuple par l'abolition des impôts dont il est accablé , à détruire une autorité étrangere , & par - là établir une paix ferme & solide dans le Royaume.

Supplions S. M. d'avoir pour agréable la prise de nos ames , & de croire que nous ne les prenons que pour lui , pour sa liberté & pour son service ; que nous sommes prêts d'aller le trouver dans tel endroit qu'il lui-plaira nous commander. Prions aussi tous Roys , Princes , Seigneurs , Gentilshommes , Cours de Parlemens, Bourgeois, Villes & Communautés, tant voisins , alliés que sujets de cette Couronne , de nous vouloir assister & secourir dans une aussi sainte & aussi louable entreprise , soit de leurs personnes, vivres , armes ou autres moyens , afin que notre dessein

ne demeure point sans exécution, & que la paix si nécessaire à la France ne soit point retardée par leur négligence.

Déclarons tous ceux qui s'y opposeront directement ou indirectement, tant Ecclésiastiques qu'autres Catholiques, ennemis conjurés de cet Etat & de la tranquillité de ce Royaume : protestant les prendre en notre protection & sauve-garde, & les vouloir maintenir & conserver dans le même Etat & Religion qu'ils sont à présent, ainsi que dans tous leurs biens, privilèges & libertés, sans rien innover ny alterer en aucune façon, ainsi que nous agissons en Guyenne, Languedoc & Dauphiné.

Donné à Fontenay le Comte le quatorzième jour de Juillet mil cinq cents quatre-vingt-sept. *Signé HENRY*; & plus bas L'HUILLIER.



*LETTRE de M. le Duc de Nevers
à la Reine Régente.*

MADAME,

J'Ai déjà donné avis à Votre Majesté de la rebellion qui avoit été faite contre l'autorité du Roy, par ceux qui occupoient la Citadelle de cette ville (*Maizieres* :) maintenant j'ai l'honneur de l'informer de l'obéissance que je lui ai fait rendre. Les rebelles étant sortis & m'ayant remis la place entre les mains, j'ai aussi-tôt pourvu à la fureté, afin que Votre Majesté y soit obéie, ainsi qu'elle pouvoit l'espérer de moi.

J'espère que Votre Majesté mettra en considération la désobéissance qui m'a été faite par M. le Marquis de la *Vieuville*, dans la charge qu'il a plu au Roy me donner dans cette Province. Cet exemple pouvant tirer à conséquence pour tous les Gouverneurs de ce Royaume, je supplie très-humblement Votre Majesté de vouloir commander justice en être faite, telle que

(209)

vous l'estimerez nécessaire pour garder
l'autorité du Roy , & en laquelle je puisse
trouver le contentement que Votre Ma-
jesté jugera raisonnable , vu qu'outre
que cette ville est sous ma charge , elle
est encore à moi , ce qui rend mon
ressentiment d'autant plus considérable.
A quoi je supplie Votre Majesté d'avoir
égard , & de croire que je suis

Votre très humble, très-
obéissant serviteur &
sujet NEVERS.

De Maizieres ce 19. Février 1614.

*AVIS au Roy par Jean Antoine Baïf
en 1614.*

Auguste fut neveu du premier Em-
pereur , vous êtes fils des Roys les
plus grands de la terre.

Auguste jeune enfant fut des vieux la
terreur ,
Et votre jeune bras les plus rusés atterre.
Auguste ayant conquis le monde par la
guerre ,

Le garda par la paix. Vous en ferez
ainsi.

Il aime les sçavans : aimez-les donc aussi ;
De peur que la vertu par écrits annoblie ,
Ne gagne dessus vous cet avantage ici ,
Que la gloire on connoisse , & la vôtre
on oublie.

HOROSCOPE du Roy Louis XIII.

AU grand Palais de la belle Fontaine,
S'éclot un aigle & se baigne dans l'eau ;
Puis s'élevant au château de la Plaine
Nommé d'un saint, il vole en son vais-
seau.

Dedans Hereims la Royale couronne
Que le chef de cet oiseau vainqueur ,
Et dessus lui distille une liqueur ,
Présent du ciel qui la force lui donne ,
Je vois déjà cet aigle magnanime
Auprès des murs de la sainte Solyme ,
Sur le Soleil du Persan voltiger.

Briser la corne au Croissant infidèle ,
Razer Memphis d'un seul coup de son
aile ,
Et tout soudain en Phenix se changer.

*LETTRE de Monseigneur le Prince de
Condé à la Reine mere Régente.*

MADAME,

Toute mon affection a toujours été le service du Roy & le bien de l'Etat. J'en ai donné des témoignages publics du vivant du feu Roy, par mon absence nécessitée, & depuis sa mort par mon prompt retour auprès de Sa Majesté regnante. J'ai même celé les déplaisirs que j'ai reçus des désordres qui ont été assés fréquens, & empêché les mouvemens dont la guerre eût pu naître, la regardant comme si dangereuse & si nuisible à la minorité du Roy Monseigneur, que j'ai cru tout autre mal plus tolérable. J'ai jusques à présent si bien agi qu'enfin par la grace de Dieu, votre bonté & ma patience, nous sommes en la quatrième année de la minorité du Roy, sans que personne ait remué. Mais je vois actuellement si grandement croître la confusion & les désordres, que votre bonté & ma pa-

tience ne seront plus allés fortés pour
 empêcher le bouleversement & la ruine
 de cet Etat, différée jusqu'à cette heure
 par de foibles & honteux remedes, s'il
 n'y est vertueusement & prudemment
 pourvu, par l'avis des Princes, Seigneurs,
 Ecclesiastiques, Officiers de la Couron-
 ne, & des Cours souveraines. Nous
 supplions donc très-humblement Votre
 Majesté d'apporter à ce désordre des
 remedes prompts & salutaires, à quoi
 vous & nous sommes également obligés
 envers Dieu, le Roy & la France. Sup-
 plication juste que nous eussions faite
 nous-mêmes devant Votre Majesté, si
 elle n'étoit point entourée de gens qui
 cherchent à regner dans la confusion &
 qui préviennent Votre Majesté contre
 la droiture de nos intentions. Ils sont
 seuls cause de notre départ, & non Votre
 Majesté dont nous connoissons les loua-
 bles intentions. Elles nous paroissent
 même d'autant plus remarquables, que
 la vérité vous a été célée par ceux qui
 ne peuvent apporter pour leur justifica-
 tion, que d'avoir maintenu quelque
 repos, pendant le travail continuel que
 nous ont occasionné les confusions, les
 prodigalités & la vente qu'ils ont faite

des honneurs & de la réputation. Commerce qui a prostitué tous les ordres de ce Royaume, dont ils avoient mesuré la durée sur le cours de leur vie, sans se soucier de ce qui adviendrait après leur mort.

Ce repos n'est cependant point provenu de leur conduite, ains des bons François qui, amateurs de la paix, ont mieux aimé souffrir tant de malversations, afflictions & charges si onéreuses, que de susciter aucun trouble. Non que tous vos sujets ne vissent bien que Votre Majesté étoit trompée & abusée, puisque ces gens repartissoient entre un petit nombre de personnes l'administration de ce florissant Etat. C'est par ce moyen qu'ils ont réussi à n'avoir pour témoins de leur foiblesse, que la perte de la réputation de la France dans les pays étrangers. C'est ainsi qu'ils tenoient leurs projets cachés dans un Royaume, à l'abri de toute crainte, où ils auroient dû être sçus & connus du moins des Princes & autres Officiers de la Couronne qui ont un intérêt réel à la conservation de l'Etat & à l'honneur du nom François. Mais ils ne les ont jamais rendus participants des affaires,

qu'autant qu'il leur sembloit nécessaire pour autoriser leurs délibérations. Ayant toujours soin d'arrêter leur résolution dans leur logis avant de les apporter au Conseil, & n'en faisant jamais conclure une seule en votre présence à la pluralité des voix. Prétextant sans cesse le maintien de l'autorité de Votre Majesté, & ne sortant de votre cabinet que pour dicter leurs arrêts aux Princes, dont ils ne reçoivent les avis que par maniere d'aquiescer. Cherchant à faire naître les divisions entr'eux, favorisant l'un au préjudice de l'autre, & trouvant ainsi les moyens de former deux partis pour en avoir un à leur dévotion. Cette conduite si désavantageuse aux François avoit été désapprouvée par le feu Roy; mais à peine fut-il mort, qu'on les vit recommencer. Ils rejeterent l'avis de feu Monsieur de Mayenne, qui avoit coutume de dire que n'étant point juste de profiter de la minorité de notre jeune Roy pour le rançonner, il ne falloit rien demander, & servir l'Etat suivant les loix de la nature & de notre devoir. Loin d'aquiescer à ce sage conseil, en intéressant en leur faveur plusieurs particuliers, afin de les avoir à leur dévo-

tion dans le besoin , ils ont jetté l'Etat dans un danger manifeste , en introduisant de nouvelles formes inusitées aux minorités des Rois ; tems où l'on a toujours assemblé les Etats Généraux , qui ont paru si nécessaires , que les Roys les ont convoqués en leurs majorités , pour des désordres bien moindres que ceux d'aprésent.

Plût à Dieu , Madame , qu'il m'en eût couté une partie de mon sang , & que vous les eussiez assemblés incontinent après le décès du Roy. Vous eussiez joui d'une plus grande & aussi juste autorité au gré de l'Eglise , de la Noblesse & des tiers Etats. La France n'eût point perdu le titre glorieux d'arbitre de la Chrétienté , aquis avec tant d'honneur par le feu Roy. Titre qui tenoit la balance entre les deux plus grandes factions de l'Europe , & protégeoit la tranquillité publique. Mais cette perte est d'autant plus déplorable , qu'il semble aujourd'hui que nous soyons sortis du chemin que le feu Roy nous avoit tracé.

On n'eût point razé la Citadelle de Bourg , contre l'avis des Princes , des Officiers de la Couronne , & même de

M. le Connétable. Et cette démolition n'eût point coûté inutilement quatre cent mille livres.

On n'eût point précipité le mariage du Roy & de Mesdames ses sœurs, avant que la Loi de Dieu & tous les ordres de l'Estat l'eussent approuvé, & que Sa Majesté eut atteint la majorité.

Ces mariages eussent été déclarés au public, non par la lecture d'un écrit contenant les raisons qu'on avoit eu de les hâter, mais en demandant avis s'ils étoient utiles à faire.

Les Parlemens n'eussent point été empêchés dans la libre fonction de leurs charges.

Les Gouvernemens des Provinces & places importantes n'eussent point été donnés à des personnes indignes & incapables.

On eût tâché de réunir les Ecclésiastiques & la Sorbonne, & non à les diviser & opprimer en autorisant de vaines disputes inutiles dans ce temps.

L'autorité des Prélats & autres Ecclésiastiques n'eût point été violée, ains maintenue en son entier.

La faveur ni l'argent n'eût point fait donner aucune charge : on eût demandé
avant

avant l'avis des Princes & des Officiers de la Couronne , pour par V. M. être ensuite accordée à gens capables.

Les Ambassadeurs eussent été choisis par les mêmes avis , & leurs instructions eussent été connues de tous ceux qui ont quelque intérêt au bien de l'Etat.

On n'eut point souffert les entreprises de l'Espagnol sur la Navarre & le Mont-Ferrat , ni empêché le renouvellement de la Ligue entre les Vénitiens & les Grisons , alliance tant approuvée & si désirée du feu Roy.

On n'eut point rompu le traité de mariage projeté par le feu Roy avec M. de Savoye , sans une mûre délibération. Par une entière observation des Edits de ceux de la Religion P. R. on leur eut ôté tout sujet de plainte. On eut reprimé ceux d'entr'eux qui eussent passé les limites de leur devoir ; mais on n'eut point semé des divisions , qui en les faisant songer à leur intérêt particulier , ont failli à jeter le public & l'Etat dans un péril manifeste.

On n'eut point , payant de l'argent du Roy les places qui appartiennent à Sa Majesté , donné trois cent mille livres pour l'achat d'Amboise.

On eut retranché tous ces dons immenses qui se sont faits à des personnes indignes , & certaines gens ne se fussent point attribué les principales dignités de l'Etat , sans l'avis d'aucun Prince ni des Officiers de la Couronne. Les Etats ou le Conseil vous eussent mise à l'abri des importunités ; l'envie & la haine seroient retombées sur eux , & vous eussiez joui des bénédictions de votre peuple.

Que Votre Majesté considère , s'il lui plaît , les désordres que nous venons de lui exposer & ceux qui suivent : par eux elle jugera de la nécessité d'assembler des Etats Généraux surs & libres.

Le soutien des Monarchies bien ordonnées consiste dans la récompense des bons & le châtimement des méchans : cette Loi étant transgressée aujourd'hui donne assez à connoître le danger de ce Royaume.

Tous les offices de Judicature & des Finances sont montés à un prix excessif & arbitraire. Il ne reste plus de récompense à la vertu. La faveur , la parenté , l'alliance & sur-tout l'argent donnent seuls le pouvoir & l'autorité. Les Finances sont dissipées. Cent mille pistoles

ne coûtent rien à donner , ou la plupart du temps elles sont employées à des bagatelles , & ne servent plus qu'à enrichir des gens de néant qui s'engraissent ainsi du sang du peuple , sans être d'aucune utilité à l'Etat.

Les plaintes , les clameurs , & les larmes des trois Etats couvent dans leurs cœurs un feu caché. L'Eglise n'a plus de splendeur , nul Ecclésiastique n'est employé dans les Ambassades , & n'a plus de rang au Conseil. Les Bénéficiers sont surchargés de vexations & charges inouïes. La Noblesse est appauvrie & ruinée par les tailles & les impositions du sel , par des commissions extraordinaires pour des levées d'argent. Toutes leurs denrées sont douanées. Tous leurs titres , quoique perdus & brûlés , sont recherchés. La Noblesse enfin , le soutien de la France , la terreur des étrangers , toujours victorieuse dans les batailles , qui rétablit les sceptres & relève les couronnes , autrefois maîtresse de la campagne , est maintenant raillable , bannie des offices de Judicature & de Finance faute d'argent. Sa vie & ses biens sont au pouvoir d'autrui , elle est privée de la paye des hommes d'armes & des

archers anciennement entretenus , & est devenue l'esclave de ses créanciers.

Le peuple est accablé par des impôts onéreux , redoublés par une quantité de commissions extraordinaires , depuis la mort du feu Roy. Il faut que toutes les charges retombent sur les pauvres pour subvenir aux gages des riches.

Les Edits & les commissions qui avoient été ou surfisés , ou revoquées sous le dernier regne , incontinent après la mort du feu Roy ont été remises & augmentées. Les Princes & Officiers de la Couronne , auxquels le feu Roy avoit toute confiance , ont été éloignés & maltraités. Les discours qui courent me peignent comme un perturbateur du repos public , moy , les autres Princes & Officiers de la Couronne qui sont de mon avis.

On tient Conseil , non pour parer aux malheurs de l'Etat & travailler au soulagement des peuples , mais pour arrêter les premiers Princes & Officiers de la Couronne. Ce que l'on a entrepris contre la liberté de Monsieur de *Bouillon* , le refus réfléchi fait à Monsieur de *Longueville* d'aller exercer sa charge dans son gouvernement montre

affés les violences auxquelles se portent les gens dont nous avons sujet de nous plaindre. Ils ont même osé retenir prisonnier Monsieur de *Vendosme*, quoiqu'innocent de tout crime, n'ayant aucun accusateur, sans aucune forme de justice, sans prendre l'avis d'aucun des Grands de ce Royaume, sans considerer qu'il est le frere de Sa Majesté, & sans égard pour l'amitié particuliere que le feu Roy lui portoit. Un pareil despotisme a toujours été inusité en France, singulièrement durant la minorité des Roys.

Etant tous persuadés que tout ceci n'est point l'effet d'aucun mauvais naturel de Votre Majesté, ni un desir de commettre des injustices; c'est pourquoi nous la supplions très-humblement de vouloir rendre la liberté à Monsieur de *Vendosme*, afin que continuant à bien servir le Roy & l'État, il montre à Sa Majesté, par de bons effets, comme il l'a fait jusques ici, n'avoir jamais eu aucune mauvaise intention contre son service.

On veut persuader à Votre Majesté de s'armer, on prend pour prétexte notre absence. Mais vous devez considerer,

Madame, que nous n'employons d'autres armes que nos très-humbles supplications & remontrances, & que nous ne venons point demander justice à main armée. Songez que la France accablera de malédictions ceux qui feront les premières levées de boucliers, pour troubler la tranquillité & le repos de cet Etat, tranquillité acquise par le courage & la vertu du défunt Roy.

Sera-t-il donc dit, Madame, que les mauvais conseils que l'on vous donne, vous ont portée à emprisonner les fideles sujets du Roy qui sont auprès de vous, & à armer contre ceux que leur sûreté & leur honneur forcent de s'absenter, eux qui ne cherchent qu'à vous couvrir de gloire & à prouver leur zèle pour le Roy, Votre Majesté & l'Etat, en vous aidant à travailler à la réformation des désordres ?

Considérez ma Lettre, Madame, & vous n'y trouverez rien qui puisse avoir trait à des intérêts particuliers, & que nos intentions sont aussi pures à présent, qu'elles le seront à l'avenir. Vous ne pouvez donc trouver mauvais si plusieurs personnes se réunissent pour vous supplier d'une même chose. Ils la dési-

rent tous, parce que leur devoir & l'amitié qu'ils ont contractée par votre commandement les y oblige.

Pour pourvoir à tous les défaits que je vous ai représentés, je supplie très-humblement Votre Majesté, de l'avis de plusieurs Princes, Ducs, Pairs & Officiers de la Couronne, Cours souveraines, Ecclésiastiques, & autres Seigneurs tant présens qu'absens qui ont vu & approuvé la présente supplication, d'accorder une assemblée libre & sûre des Etats Généraux & de la convoquer dans trois mois au plus tard, & cependant retenir toutes choses en état pacifique; protestant de notre part que nous n'avons d'autre desir que la conservation de la paix, le bien de cet Etat, & que nous n'entreprendrons rien au contraire, à moins que par une dangereuse & précipitée résolution de nos ennemis (de ces gens qui se couvrent du manteau de l'Etat sous votre autorité, pour commettre mille désordres) nous ne soyons provoqués à employer une naturelle, juste & nécessaire défense, pour repousser l'injure faite au Roy & à l'Etat. Supplication très-humble que je fais, en qualité de premier Prince du sang en

l'état que je suis & sans armes ; non ainsi que le faisoient jadis ceux qui, pour profiter de telles assemblées, faisoient les villes, armoient les peuples & les étrangers ; faisoient la guerre ou la paix suivant leurs intérêts, pour obtenir une Lieutenance générale, un gouvernement de Provinces ou de places ; & ensuite éluoient l'assemblée, sans se mettre en peine de la réformation publique.

Nous supplions aussi Votre Majesté de suspendre l'exécution du mariage du Roy & de ceux de Mesdames ses sœurs, jusques à l'assemblée des Etats. Pour montrer que l'intérêt particulier n'a aucun pouvoir sur nous, nous remettrons au Roy dans une assemblée libre & sûre des Etats, si la nécessité des affaires le requiert, toutes nos pensions & gratifications. C'est ainsi que nous confondrons la calomnie de ceux qui nous accusent de préférer notre intérêt particulier au bien public. Imputation odieuse, inventée par ceux qui aimoient mieux mettre le feu au milieu de ce Royaume, que de voir leur autorité éteinte : autorité injuste & tyrannique qui sera renversée par notre juste & bon Roy, auquel nous supplions Votre Majesté de vouloir faire

donner une bonne éducation , & de lui ôter les fauteurs de toutes ces partialités qui lui sont données contre ceux qui ont l'honneur d'être ses plus proches & ses plus fideles serviteurs & sujets : de rappeler le Chevalier de *Vendosme* auprès de Sa Majesté , comme elle l'a paru desirer l'ayant demandé maintefois : de tenir auprès du Roy pour le soin de sa santé , & la sureré de sa personne, des gens d'une religion, d'une vie & d'une probité requise & connue.

Nous supplions aussi Votre Majesté de vouloir pourvoir les Gouverneurs des frontieres de deniers suffisans pour le service & la conservation des places qui leur sont confiées.

Nous reconnoissons que notre Roy nous a été donné de Dieu. Nous sçavons l'obéissance que nous lui devons, & nous n'y manquerons jamais. Nous espérons aussi que tous les Princes & Officiers de la Couronne , Cours souveraines , Ecclésiastiques & Seigneurs qui sont près de Votre Majesté, se joindront à nous, pour préparer tous ensemble à Votre Majesté le chemin qui vous conduira à l'honneur & à la gloire d'avoir rétabli tous les ordres de ce Royaume en leur

premiere splendeur & liberté. En réformant ce Royaume vous aurez assuré le repos des François avec autant de los* que si vous en eussiez conquis un autre. Vous répondrez alors généreusement à ceux qui soutiennent que l'assemblée des Etats diminue l'autorité Royale, que ceux-ci vous ont au contraire servi à l'affermir & à la rendre perdurable. Nous voulons assister auxdits Etats afin de vous y servir, ainsi qu'il sera jugé utile au service du Roy, à la France, à la conservation de l'autorité Royale & à celle de Votre Majesté, étans tous les très-humbles serviteurs. En particulier je la supplie très-humblement de croire que je suis,

MADAME,

Votre très-humble, très-obéissant serviteur & sujer,
HENRY DE BOURBON.

De Mezieres le 18. Février 1614.

* Louange & réputation.

T A B L E

DES PIÈCES CONTENUES

dans ce Volume.

- I. PIÈCE. **L'**Ordre & la forme qui a été tenu au sacre & couronnement de très haute, & très-excellente, & très-puissante Princesse Madame Elizabeth d'Autriche Roynede France : fait en l'Eglise de l'Abbaye saint Denys en France, avec son entrée faite à Paris le 25^e jour de Mars 1571. page 1
- II. L'ordre tenu à l'entrée de très-haute & très-Chrétienne Princesse Madame Elizabeth d'Autriche Roynede France. 25
- III. Sacre & Couronnement du Roy Henry II. célébré à Reims au mois de Juillet 1547. 83
- IV. Histoire des insignes faussetez & suppositions de Francesco Fava Medecin Italien, extraites du procès qui lui a été fait par Monsieur le grand Prévôt de la Connestablie de France en 1608. 121

TABLE DES PIÉCES.

V. Lettre consolative écrite à M. le Duc de Montmorency sur la mort de M. le Connestable son pere, par M. de Nerveze en 1614.	175
VI. L'anti-Moregard sur ses prédictions de la présente année 1614.	183
VII. L'horoscope de Moregard contre les Astrologues & Devins.	199
VIII. Protestation & déclaration du Roy de Navarre, sur la venue de son armée en France, 1514.	202
IX. Lettre de M. le Duc de Nevers à la Reine Régente.	208
X. Avis au Roy par Jean-Amoine Baisf en 1614.	209
XI. Horoscope du Roy Louis XIII.	210
XII. Lettre de Monseigneur le Prince de Condé à la Reine mere Régente.	211

Fin de la Table.

RECUEIL

S

A PARIS;

M. DCC. LXI.

THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

Volume 100, Part 1, 1970
LONDON: H. K. LEYBOLD, 1970



L'HISTOIRE DES AMOURS D'HENRY IV.

*Ecritte par Louise de Lorraine Princesse
de Conty.*

LE Roy Henry le Grand venu à son tour à la succession de ses ancestres, ne trouva pas peu de difficulté à s'en mettre en possession, tant parce qu'il étoit de la nouvelle Religion, que pour la résistance qu'il rencontra en plusieurs de ses subjects, qui ne vouloient pas le reconnoître. La plupart des grandes villes tenoient leur party : si bien que ce fut à lui de travailler tout de bon pour un si honorable intérêt. Les premières armes qu'il entreprit, furent en Normandie. Ce qui se passa à Arcques & à

Recueil S. A

Dieppe, est écrit par tous les Historiens du temps. Pour moi je me contenterai de dire ce que j'ai appris & veu arriver en la Cour. Je dirai qu'estant venu trouver Henry III. son prédécesseur, il y avoit dans la Guyenne une Comtesse dont il étoit très- amoureux : c'estoit la Comtesse de Guiche, & cette Dame avoit aquis beaucoup d'empire sur ses volontés. Il aimoit tous ceux qu'elle lui avoit recommandés, & entre autres le Marquis de Parabere qui avoit sa sœur auprès de cette Dame. Se promenant depuis près les frontieres de Normandie, il passa par la maison d'une Dame veuve qui tenoit grand rang : elle étoit très-belle & encore jeune, & parut si aimable aux yeux de ce grand Roy, qu'il oublia facilement celle à qui il avoit fait tant de protestations contraires ; aussi véritablement il faut avouer que celle-ci avoit des appas qui ne se trouvoient pas en la premiere. Toutes deux étoient de condition bien égale ; mais la Marquise de Guercheville, c'est le nom de la derniere, avoit été nourrie dans la plus belle Cour & la plus polie qui fut de ce temps-là : c'estoit celle du feu Roy Henry III. le Prince du monde qui

ſçavoit mieux faire le Roy & régler les honneurs & toutes les choſes qui appartiennent à la Majeſté. Le nouveau Conquérant ſervant , à toute heure, de conquête à l'amour , ſe donna entierement à la Marquiſe de Guercheville, & oublia de telle ſorte la Comteſſe de Guiche , qu'il ne lui reſtoit que la mémoire de ſon nom. Le Marquis de Parabere qui avoit été le confident de cette amour, ne put faire autre choſe que lui dire qu'au moins il lui devoit conſerver de l'amitié , ce qu'il a fait toute ſa vie ; mais ſa nouvelle affection le porta ſi avant , qu'il parloit de mariage à la Marquiſe de Guercheville , voyant qu'elle ne vouloit point l'écouter autrement.

Etant en ceſt état il fit pluſieurs progrès ſur ſes ennemis , & tant de bons ſuccès lui firent entreprendre le ſiège de la grande ville de Paris. Ce ſiège dura aſſez pour lui faire voir une belle & jeune Abbeſſe de Montmartre qui étoit de la maiſon de Clermont. Celle-ci lui fit oublier les deux premières ; & il ſe donna de telle ſorte à cette nouvelle beauté , que n'ayant pas réuſſi à l'entreprife de Paris , il tira ſa maîtreſſe de Montmartre , & l'ayant fait conduire à

Senlis, ville de son obéissance ; elle demeura maîtresse de son cœur pour un peu de temps ; & cependant il pratiqua le mariage de la Marquise de Guercheville avec un très-illustre Seigneur qui avoit grande charge en sa Cour : il lui écrivit en faveur de ce nouvel amant, comme peu auparavant il avoit fait pour lui-même. Cette vertueuse Dame qui l'avoit écouté sans rien hasarder qui lui pût être honteux, accorda bientôt ce mariage, demeurant en très-bonne estime auprès du Roy ; ce qu'il lui témoigna comme je le dirai en son lieu. Ce grand Prince allant par tout établir son autorité, vint enfin en la ville de Mante, où toutes les Dames de la Province s'estoient retirées, & faisoient une espece de Cour : il prit très-grand plaisir à voir cette belle compagnie de Dames, & particulièrement celles de qualité, dont il avoit connu les maris & les freres, & qui avoient même été à son service ; les autres, il les avoit connues à la Cour des Roys ses prédécesseurs & en la sienne, n'estant que Prince de la Couronne. Il les traita toutes avec très-grande civilité, & reçut

aussi de leur part tout le respect qui lui étoit deu.

Un peu auparavant son arrivée à Mante, le Duc de Bellegarde qui avoit été favori du feu Roy, & dont celui-ci faisoit grand cas, lui avoit parlé de la beauté d'une fille dont il étoit extrêmement amoureux; & comme elle étoit admirablement belle, il ne pouvoit s'empêcher de la louer. Elle n'étoit point à cette heure-là à Mante, & il fit naître au Roy la curiosité de la voir : ses affaires pourtant ne le permirent pas cette fois. Mais bientôt après, comme il partit pour Senlis, où il trouva la belle Abbesse de Montmartre, il passa l'envie qu'il avoit eue de voir Mademoiselle d'Estrées : tel étoit le nom de la maîtresse du Duc de Bellegarde.

Il fit à Senlis toutes les galantries dont le temps lui donna le loisir pour plaire à celle qu'il voyoit, & en étant parti après beaucoup d'autres voyages, il revint en la ville de Mante; où le Duc de Bellegarde lui ayant instamment demandé congé pour aller voir Mademoiselle d'Estrées sa maîtresse, le Roy voulut être de la partie. Ce pauvre Amant fut à ce coup l'artisan & l'ouvrier de son

propre malheur, puisqu'il perdit à cette vue la liberté de vivre avec sa belle maîtresse, & hazarda l'amitié du Roy son Maître & le bonheur de sa fortune. En vérité nous avons plus à nous garder de nous-mêmes que de tous les autres. Il avoit fait un long séjour à Mante quelque temps auparavant, où il avoit été extrêmement malade. Les Dames qui y étoient, lui avoient rendu toutes les assistances & toutes les courtoisies qu'elles avoient peu ; & entre elles Madame d'Humieres, belle & fort jeune, s'estoit résolue d'en être servie, tant pour la réputation qu'il avoit d'estre un des plus galans de son siècle, que pour être fort bien fait de sa personne. Cela lui avoit réussi, & il avoit été heureux de rencontrer une si bonne fortune qu'il eût cherchée long temps. Il la trouva d'abord, & Madame d'Humieres étoit contente de ce que son desir lui avoit si bien succédé : mais cette douceur ne lui dura guere ; car Bellegarde étant allé voir le Seigneur d'Estrées, fut pris à la première vue de sa fille. Elle eut de la peine à se résoudre de souffrir sa recherche, aimant & étant aimée de l'Amiral de Villars, Chevalier de grand mérite &

fort aimable. Cette belle pourtant ne fut pas long-temps cruelle ; car elle commença à aimer passionnément ce nouvel Amant , dont l'Amiral qui voyoit fort clair même à ses intérêts , lui fit mille reproches qui ne servirent qu'à avancer les affaires de son Rival. De son côté il commença tellement à négliger Madame d'Humieres, qu'elle en étoit au désespoir. Comme les choses étoient en cet état , le Roy devint amoureux de la maîtresse de son confident ; mais il ne put la voir pour ce voyage que cette seule fois, l'importance de ses affaires l'appellant ailleurs. Il emporta pourtant dans son cœur le feu que cette beauté y avoit allumé , & ne se soucia plus que d'elle. Durant son voyage qui fut assez long , le Duc de Longueville vint à Mante où il trouva Mademoiselle d'Estrees , & perdit sa liberté , cette belle n'en laissant point à ceux qu'elle regardoit. Le Prince avoit auparavant aimé Madame d'Humieres : ayant perdu son premier Amant , elle s'étoit embarquée avec lui ; mais il ne laissa, pour cette nouvelle amour , de la conserver : aussi étoit-il si peu assuré à un choix , qu'il aimoit toujours celle qui lui

étoit présente; & Madame d'Humieres
 qui ne vouloit point être sans parti ,
 s'aydoit à se contenter. Cette pratique
 dura autant que le voyage du Roy. Mais
 à son retour , il se piqua si fort , qu'il
 devint furieusement jaloux. Ce fut alors
 qu'il commença à ne plus faire tant de
 cas de Bellegarde , & qu'il lui témoigna
 qu'il ne vouloit plus de compagnon en
 son amour , qu'il ne plaignoit aucun
 travail pour n'en point avoir en la Royau-
 té, & que la passion lui étoit plus chere
 que toute autre chose. Bellegarde fut
 fort troublé de ce langage & de l'action
 avec laquelle il étoit proferé , & il pro-
 mit à son Maistre tout ce qu'il lui plut.
 Mais Mademoiselle d'Estrées qui n'ai-
 moit point le Roy , & qui avoit donné
 toutes les affections à l'autre , se cou-
 rouça mortellement contre lui, lui pro-
 testa de ne l'aimer jamais, & lui reprocha
 qu'il vouloit empêcher son bien , la vou-
 lant empêcher d'épouser Bellegarde ,
 dont la recherche avoit cete fin ; &
 là-dessus partit de Mante , & se retira à
 la maison de son pere. Le Roy à qui ses
 ennemis n'avoient jamais donné de l'é-
 tonnement , en reçut un si grand par la
 colere de sa maistresse , qu'il ne sçavoit à

quoï se résoudre. A la fin il crut qu'en la voyant le lendemain, il la pourroit au moins adoucir ; mais ce voyage ne lui plaisoit pas en compagnie : d'y aller seul, la guerre qui étoit de toutes parts, & deux garnisons des ennemis sur son chemin qui étoit au travers d'une grande forest, lui étoient de merveilleuses difficultés & dont il ne pouvoit résoudre avec personne, étant un conseil qu'on ne lui pouvoit donner. Mais sa passion passant par dessus tout, lui fit entreprendre ce chemin de sept lieues dont il en fit quatre à cheval accompagné de ses plus confidens serviteurs ; & étant arrivé à trois lieues du séjour de la Dame il prit les habits d'un paysan, mit un sac plein de paille sur sa teste, & à pied se rendit en la maison où elle étoit : il l'avoit fait avertir le jour de devant, & il la trouva, dans une gallerie, seule avec sa sœur mariée au Marquis de Balagny. A l'arrivée elle se trouva si surprise de voir ce grand Roy en cet équipage, & fut si mal satisfaite de ce changement qui lui sembla ridicule, qu'elle le reçut très mal, & plutôt comme son habit le montrait que selon ce qu'il étoit, elle ne voulut demeurer qu'un moment avec

lui , & encore ce fut pour lui dire qu'il étoit si mal qu'elle ne le pouvoit regarder , & se retira là-dessus. Sa sœur plus civile lui fit excuse de cette froideur , lui voulut persuader que la crainte de son pere l'avoit faict retirer , & fit tout ce qu'elle put pour adoucir ce grand mécontentement , ce qui lui étoit aisé ; car ce Prince étoit si épris , que rien ne pouvoit rompre ses chaînes. Voilà comment ce périlleux voyage fut de fort peu de fruit , & mit en peine tout le monde qui ne pouvoit sçavoir ce qu'étoit devenu le Roy. A son retour il rassura tout ; & pour n'estre plus en cette peine , il pratiqua le pere de sa maîtresse , & sous ombre de s'en servir en son Conseil , parce que ce vieillard avoit charge dans la Province , le fit venir demeurer à Mante. Il eut esté assez satisfait ayant moyen de voir sa maîtresse tous les jours , si la nécessité de ses affaires ne l'eût attiré ailleurs. Cependant je ne puis passer sous silence l'aventure qui arriva au Marquis d'Humieres : c'est celui qui à l'âge de vingt ans avoit deffendu la ville de Senlis pendant la rigueur d'un grand siège : il s'y étoit jetté hazardeusement , & y avoit

soutenu deux assauts contre l'opinion de tous ceux qui étoient dedans & du Gouverneur mesme. Il ne voulut jamais capituler, & cette courageuse opiniâtreté donna loisir aux serviteurs du Roy de secourir cette place & d'y gagner une mémorable bataille, qui avança fort les affaires du Roy qui étoit encore alors au-delà de la riviere de Loire. La plupart des Chefs qui s'y trouverent, étoient ses proches parents; & ne le voulant laisser perdre, ils se hâterent de le secourir. Ce brave guerrier avoit en son jeune âge rendu mille preuves de sa valeur, & n'avoit eu pensée jusque à cette heure-là que pour la gloire. Mais étant sorti de ce siège si glorieusement, qu'il traîna même la plupart des canons des ennemis dans la ville, & encloua le reste, il voulut donner quelque chose à son plaisir. Etant de loisir il vint à Mante, où il vit la belle Madame de Simieres, dont il devint passionnément amoureux. Cette Dame, outre sa beauté, étoit si agréable & avoit tant d'appas, qu'elle le mit en état de n'avoir des yeux ny des pensées que pour elle. Cela dura quelque temps, sans qu'on s'en apperçut. Le mari de cette Dame fut le dernier à

le connoître : mais quand il s'en fut aperçu , il fit toutes les enrageries contre sa femme dont il put s'aviser : il l'emmena de Mante , la mit dans un château plus propre à enfermer des lions que cette belle , & parmi tout cela ne disoit & ne faisoit chose dont le Marquis d'Humieres se put offenser, n'ayant envie de se prendre à un si rude ennemi. Lui cependant désespéré du traitement fait à sa Dame ne sçavoit quel remede y apporter ; le temps en fournis un qui ne le contenta point du tout , mais qui pour le moins tira sa maistresse de prison. Le Roy étant revenu à Mante , assiégea & prit la ville de Dieppe dont le gouvernement fut donné à Simieres qui s'y retira avec sa femme. Ce lieu plus beau & plus commode donna moyen au Marquis d'Humieres d'avoir des nouvelles de sa maistresse ; il usa de tous les artifices imaginables pour continuer leurs pratiques , & mesme il fit faire un Baptême où Simieres & sa femme furent priez : il y fallut venir , parce que c'estoient personnes de qualité , & leurs parents qui les en prioient. Ce fut alors que d'Humieres & Madame de Simieres ravis de se revoir , ne purent être

assez discrets pour empêcher la jalousie du mary d'éclater : il pensa tuer sa femme , la ramena en son gouvernement , lui ôta tous les gens , & l'enferma dans une chambre. Humieres averti de le désordre chercha tous moyens d'y remédier ; mais comme il ne le pouvoit faire ouvertement sans justifier toutes les jalousies de Simieres qui sans doute eût tué sa femme , il n'eut recours qu'à chercher les occasions de mourir. Il se retira en une de ses maisons où toute la Noblesse du pays le vint trouver. Voyant 40 ou 50 Gentilshommes ensemble , il leur proposa d'aller en plein jour pétarder une petite ville où il y avoit garnison d'ennemis. Tous résisterent au commencement à cette proposition , cette entreprise leur paroissant trop hazardeuse en plein jour : mais il les persuada si fortement , que chacun s'y accorda. Il y envoya donc quelque infanterie , & y vint à telle heure qu'il força une porte ; mais la garnison du château étant sortie , & les habitans reprenant cœur , firent une salve de mousquetades dont une balle donna dans la teste de ce généreux Guerrier , qui finit par ce coup sa gloire

& son amour, n'ayant que vingt-deux ans. Le Roy le regretta infiniment en ayant reçu & en attendant de très grands services : & j'ai cru être obligée de dire au plus généreux des hommes quelque chose d'un des plus vaillants de son siècle. Madame de Simieres porta cette mort impatiemment : mais comme elle se prenoit aisément, elle se consola en l'amour de quelque autre. Cependant Mademoiselle d'Estrées continuoît son affection au Duc de Bellegarde, & ne laissoit pas d'écouter Monsieur de Longueville, de lui écrire & d'en recevoir des Lettres. Il ne vouloit pas hazarder les bonnes grâces du Roy, pour conserver celles de sa maîtresse, qu'il lui étoit assez facile de regagner. Voyant revenir ce Prince, il la pria de lui rendre ses Lettres, qu'il en feroit de même de celles qu'il avoit reçues d'elle : & que pour cela il ne lairoit pas de lui conserver son affection : bref il la scût si bien cajoler, qu'elle promit de les lui porter en un certain lieu où il se devoit trouver avec tout ce qu'il avoit d'elle ; où étant arrivé il reçut toutes ses Lettres, & fit semblant d'avoir oublié la moitié de celles qu'elle lui avoit écrites, &

encore celles qui parloient plus clair, si bien qu'ils se séparèrent, lui très-satisfait, lui semblant qu'il conserveroit toujours par crainte quelque pouvoir sur elle, elle très-mécontente, qui s'en alla mortellement offensée de cette fourbe qui coura depuis la vie à ce Prince; car elle ne cessa depuis ce temps-là de lui rendre tant de mauvais offices auprès du Roy, que ne pouvant supporter tous les déplaisirs qu'il en recevoit, il prit le parti couvert qui fut de se mettre un peu après contre le Roy; ce qui fit croire à tout le monde qu'elle avoit trouvé moyen de s'en deffaire par une mousquetade qu'il reçut dans la teste à l'entrée d'une ville. Ainsi finit le Duc de Longueville pour avoir esté trop fin. Cependant l'amour du Roy croissant tous les jours, & le Seigneur d'Estrées s'en sentant importuné voulut sortir de cette tyrannie. Pour en trouver un plus raisonnable moyen, il crut qu'il falloit la marier. Il se présenta un Gentilhomme du pays propre à cette alliance, il avoit du bien, & étoit d'assez bonne condition. Pour la personne, son esprit & son corps étoient aussi mal faits l'un que l'autre. Cette fille fit jurer au Roy, que

le jour de ses nœces il arriveroit , & l'emmeneroit au lieu où elle ne verroit son mary que quand il lui plairoit , lui ayant persuadé qu'elle ne pouvoit consentir à lui faire une infidélité. Mais le jour s'estant passé sans que le Roy eût pu abandonner une entreprise très importante qu'il avoit faite , elle jura cent fois de s'en venger ; & toutefois elle ne se voulut jamais coucher , si bien que son mary pensant être plus autorisé chez lui que dans la ville où il avoit été marié , dont le Seigneur d'Estrées étoit Gouverneur , il l'emmena : mais elle s'y fit si bien accompagner des Dames ses parentes qui s'estoient trouvées à ses nœces , qu'il n'osa vouloir que ce qu'il lui plut ; & là-dessus le Roy étant arrivé à la plus prochaine ville , il manda le mary qui amena sa femme , pensant au moins en tirer quelque avantage à la Cour. Le Roy partant de là l'emmena avec lui ; & afin qu'elle ne fust pas seule , mena sa sœur & une Dame sa cousine , & s'en alla de ce pas attaquer la ville de Chartres. Ce siège fut assez long , si bien qu'une des tantes de Mademoiselle d'Estrées l'y vint trouver. Cette femme fine & avisée , s'il en fut jamais , lui donna de si

bons préceptes que le Roy fut tout soumis aux volontés de sa niepce ; & le Marquis de Sourdis , c'estoit le nom du mary de cette tante , eut par cette faveur le gouvernement de la ville d'Est , dès que le Roy l'eut prise. Devant que le Roy fut amoureux, il poursuivoit de faire trouver bon à la Reine Marguerite de se démarier d'avec lui. Cestoit une très-grande Princesse , fille & sœur de Roys , mais qui étoit moins chaste que Lucrece : aussi s'estoient-ils séparés il y avoit long-temps. L'ayant quitté , elle s'estoit fait conduire dans un château extrêmement fort , pour être situé sur une montagne bien haute , en pays très-âpre , & qu'elle avoit fait fortifier outre cela le mieux qu'elle avoit pu. La Reine avoit montré de vouloir consentir à cette séparation sous certaines conditions , & en étoit comme d'accord : mais cette nouvelle amour éloigna fort ce traité , d'autant que le Roy avoit peur qu'estant libre , ses plus affectionnés ne le pressassent de se remarier. Ce qu'il n'eust voulu pour rien , ne voulant ny ne pouvant aimer autre chose que sa maistresse qu'il eut fâchée de parler de cela. Elle

étoit aussi mariée de son côté, si bien qu'il ne se parloit que d'amour sans noces. Cependant Madame sœur du Roy vouloit se marier au Comte de Soissons, beau & jeune, & à qui le Roy l'avoit fait esperer. Mais ayant changé d'opinion, il manda la Princesse de le venir trouver, & alla au devant d'elle par-delà la rivière de Loire, ayant résolu de la donner au Duc de Montpensier, jeune Prince, mais à la vérité moins aimable que le Comte de Soissons. Aussi dès que Madame le vit, il lui fut si désagréable, qu'elle dit tout haut qu'elle n'en vouloit point. Le Duc pourtant voyant le Roy de son côté ne laissoit pas de lui rendre tous les devoirs imaginables : & de l'autre côté le Comte de Soissons offensé de cette recherche que le Roy avoit embarquée, se retira en sa maison. Cependant Madame arriva en la ville de Dieppe, où elle trouva Madame Gabrielle ; car ce fut ainsi qu'on l'appella depuis son mariage. Elle lui sembla digne de l'amour du Roy son frere pour son extrême beauté, qui lui donnoit une envie contre elle si forte, que si elle lui faisoit bonne mine, elle étoit si contrainte,

que cela étoit aisé à voir. Madame Gabrielle de sa part ne pouvoit souffrir la grandeur de cette Princesse à qui il falloit qu'elle déferât en tout, & reprochoit souvent au Roy son arrivée; mais il n'y avoit d'autre remède que de s'esloigner souvent, ses affaires l'appellant en plusieurs lieux où il menoit toujours sa maistresse qui commençoit à se mesler à bon escient d'affaires. Cela lui fut facilité par Madame de Sourdis sa tante, dont le Chancelier de Chiverny devint amoureux: tant l'exemple du Maître a de pouvoir. Cet homme dans une Charge si sérieuse & si éminente ne cachoit point sa passion; & le Roy qui eût voulu que tout le monde eût été aussi amoureux que lui; étoit bien aise que tel personnage se trouvast embarrassé de même mal que le sien. En ce temps là mourut fort tragiquement Madame d'Estrées: aussi avoit-elle mené une vie assez mauvaise, & il étoit bien juste qu'elle en souffrît quelque punition. Madame Gabrielle continuoit à aimer Bellegarde, dont le Roy avoit quelque soupçon; mais à la moindre caresse qu'elle lui faisoit, il accusoit ses pensées comme criminelles, & s'en repentoit. Il arriva un

petit accident qui pensa lui en apprendre davantage. Ce fut qu'estant en une de ses maisons pour quelque entreprise qu'il avoit de ce côté-là, & étant allé à 3 ou 4 lieues pour cet effet, Madame Gabrielle étoit demeurée au lit, disant qu'elle se trouvoit mal. Bellegarde avoit feint d'aller à Mante qui n'estoit pas fort éloignée. Aussitôt que le Roy fut parti, Arsure la plus confidente des femmes de Madame Gabrielle, & en qui elle se fioit de tout, fit entrer Bellegarde dans un petit cabinet dont elle seule avoit la clef. Et comme sa maistresse se fut dé faite de tout ce qui étoit dans sa chambre, son amant y fut reçu. Comme ils étoient ensemble, le Roy qui n'avoit pas trouvé ce qu'il avoit esté chercher, revint plustôt que l'on ne pensoit, & pensa trouver ce qu'il ne cherchoit point. Ce que l'on put faire, étoit de faire entrer promptement Bellegarde dans le cabinet d'Arsure, dont la porte se trouvoit au chevet du lit de Madame Gabrielle, & une fenestre qui avoit vue sur un jardin. Aussitôt que le Roy fut entré, il demanda Arsure pour avoir des confitures qu'elle gardoit dans ce cabinet. Madame Gabrielle dict qu'elle

n'y étoit pas, & qu'elle lui avoit demandé congé d'aller visiter quelque parente qu'elle avoit à la ville. Si est-ce, di&it le Roy, que je veux manger des confitures : que si Arsûre ne se trouve point ; que quelqu'un vienne ouvrir cette porte , ou qu'on la rompe ; & lui-même commen&a à y donner des coups. Dieu s&ait en quelle alarme étoient ces deux personnes si proche d'estre découvertes : Madame Gabrielle feignoit un extrême mal de teste , se plaignoit que ce bruit l'incommodoit fort ; mais pour cette fois le Roy fut sourd , & continuoit à vouloir rompre cette porte. Bellegarde voyant qu'il n'y avoit point d'autre remede se jeta par la fenestre , & fut si heureux qu'il se fit fort peu de mal , bien que la fenestre fût assez haute : & aussi-t&st Arsûre qui s'estoit seulement cachée pour n'ouvrir point cette porte , entra bien échauffée , s'excusant sur ce qu'elle ne pensoit pas qu'on deût avoir affaire d'elle. Arsûre alla donc quérir ce que le Roy avoit si impatiemment demandé , & Madame Gabrielle voyant qu'elle n'estoit point découverte , reprocha mille fois au Roy cette façon. Je vois bien , lui dit-elle , que

vous me voulez traiter comme les autres que vous avez aimées , & que vostre humeur changeante veut chercher quelque sujet pour rompre avec moy. Mais je vous préviendray , & me retireray avec mon mary que vous m'avez fait laisser d'autorité , & je confesse que depuis l'extrême passion que j'ai eue pour vous, vous m'avez fait oublier mon devoir & mon honneur , que vous payez d'inconstance sous ombre de soupçon dont je ne vous ay jamais donné de sujet par pensées seulement ; & là-dessus les larmes ne manquerent pas : ce qui mit le Roy en un tel désordre, qu'il lui demanda mille fois pardon , & confessant qu'il avoit trop failli , fut long-temps depuis sans témoigner aucune jalousie. Cependant la grande ville de Paris étoit toujours occupée par les ennemis du Roy : & comme il y avoit quantité de Princes & de Princesses , & force personnes de qualité , cela faisoit une cour où il se passoit plusieurs choses. La Duchesse de Montpensier qui étoit veuve d'un des Princes du sang , & sœur du Duc de Mayenne chef de ce party , y tenoit le premier rang , & n'oublioit rien de ce qu'elle pouvoit mettre en pratique pour

avancer les affaires de son frere aîné, jeune Prince de qui l'on avoit fort bonne opinion. Cette femme aimoit un Chevalier du party du Roy, en réputation de très-galant homme, & qui l'étoit en effet, & il lui montrait toute l'amour qui lui étoit possible, quoiqu'il ne l'aimast point, mais bien Mademoiselle de Guise sa nièce, fille aussi de son frere aîné, belle, de bonne grace, & une des plus aimables de ce temps-là. Cette jeune Princesse, à qui le Roy avoit donné quelque espérance qu'il la pourroit épouser, lorsqu'il seroit libre, & tout cela devant qu'il aimât Madame Gabrielle, dédaignoit tout le reste, dont Givry, c'estoit le nom de ce Chevalier, s'aperçut à la premiere vue. Car ayant favorisé, autant qu'il avoit pu, tout ce qu'il pensoit être agréable à Mademoiselle de Guise, jusque à faire passer des vivres dans Paris, qui en étoit souvent en nécessité, il reçut d'elle un si mauvais visage & un si apparent mespris, que cela rabatit beaucoup de la vanité dont il faisoit profession. Tous les honnestes gens du party du Duc de Mayenne avoient tous de la passion pour cette Princesse,

& elle se conservoit fort libre parmy tout cela. Sa mere Madame de Guise tenoit sa maison à part avec cette belle fille , & cest Hostel se pouvoit dire la cour de ce party : tant la beauté de la fille y attiroit de monde. Elle portoit une extrême envie à Madame Gabrielle , tant parce que véritablement celle-ci estoit plus belle qu'elle, que parce qu'elle croyoit qu'elle lui avoit ôté le Roy, ce qui lui faisoit chercher avec soin le moyen de s'en venger. Auparavant le Roy avoit assiégué Paris , où il se faisoit tous les jours de part & d'autres des entreprises : les assiégés faisant plusieurs sorties , & étant bien souvent repoussés par les assiégeans, Mademoiselle de Guise se trouvoit sur le rempart , d'où Givry lui disoit ou faisoit toujours dire quelque chose qui se ressentoit de la passion qu'il avoit pour elle , à quoi elle faisoit semblant de ne rien entendre , voulant paroistre très-dédaigneuse : & même en ce temps-là le Roy qui n'étoit du tout embarqué avec Mademoiselle d'Estrées , avoit envoyé demander son portrait , & il sembloit que ce mariage se pouvoit pratiquer , la paix se faisant , si bien que
cette

cette Princesse toute glorieuse de cette espérance mesprisoit Givry & tous les autres. Or un jour que pour quelque occasion l'on avoit accordé une petite trêve de six heures, la Duchesse de Guise & sa fille accompagnées de plusieurs Dames vinrent sur le rempart, & aussitôt tous les galands de l'armée furent au pied de la muraille pour parler à quelques-uns de leur connoissance, & quasi tous pour voir Mademoiselle de Guise. Bellegarde s'y trouva aussi, qui arresta sa vue de telle sorte sur la beauté de cette Princesse, qu'oubliant & Mademoiselle d'Estrées, & tous les sermens qu'il lui avoit faits de n'aimer jamais qu'elle, il se donna à cest objet présent. Elle qui faisoit profession de mespriser tout le monde, sentit aussi à la vue de ce Chevalier qu'elle pouvoit aimer autre chose qu'un Roy, & dès cette heure-là ces deux personnes eurent de l'amour l'un pour l'autre. Etrange effect des passions auxquelles on ne résiste point ! Bellegarde étoit allé là, pour s'excuser d'avoir, comme l'on disoit, trempé à la mort du Duc de Guise, pere de cette Princesse : sa mere l'en avoit cru coupable, & avoit protesté de s'en venger ;

& ce Chevalier s'y étoit trouvé pour s'en justifier à toutes les deux. La mere devint amoureuse de lui, il devint amoureux de la fille qui ne lui fut pas insensible : ils tinrent ce feu assez secret, la Princesse pour n'en point donner de soupçon à la mere, & ce Chevalier pour ne fâcher Madame Gabrielle, qu'il ne vouloit pas perdre, comme étant alors l'appuy de sa fortune. Tout ce qu'il put faire en ce peu de temps, fut d'employer ses amis pour dire à ces Dames qu'il étoit du tout innocent de la mort du Duc de Guise ; & sa justification fut si bien reçue, que la veuve dist qu'elle n'en croyoit plus rien, & dit à sa fille qu'il ne l'en falloit plus accuser, & qu'elle croyoit en ses paroles & aux sermens exécrables qu'il avoit faits à ceux qu'il avoit employez pour leur faire perdre cette opinion : voilà comment l'amour justifie les crimes. Mademoiselle de Guise fut fort aisée à persuader, sentant bien que, s'il étoit coupable d'avoir fait mal à son pere, elle n'estoit pas assez libre pour le haïr, & qu'il valoit mieux être crédule pour cette fois. Chacun se retira après que la trêve fut expirée, & Bellegarde emporta mille pensées, tan-

tôt plaisantes & tantôt fâcheuses, il ne vouloit ny ne pouvoit quitter Madame Gabrielle, sa nouvelle amour lui donnoit des inquiétudes, & il ny vouloit pas résister; en il se résolut d'aimer cette Princesse, de conserver l'autre & de les servir toutes deux: il commença dès l'heure à chercher des moyens de plaire à la Duchesse de Guise, qui recevoit si bien ses messages & ses lettres, qu'en moins de rien il y eut beaucoup d'intelligence entre eux: & le jeune Duc de Guise étant en ce temps-là sorti hors de prison, où il avoit toujours été depuis la mort de leur pere, Bellegarde qui le connoissoit, prit occasion de lui envoyer un trompette pour le visiter, il avoit des lettres pour la Duchesse de Guise qui furent très-bien reçues; il fut assez fin pour en donner à la Princesse sa fille, sans être veu de personne. Elle ne lui put parler pour cette fois, mais elle luy fit signe que les lettres de ce Chevalier ne luy étoient pas désagréables, dont Bellegarde fut extrêmement content l'ayant appris. Cependant la guerre continuoit, & la Duchesse de Guise recherchant d'avoir un passeport pour aller en une de ses mai-

sons, le Roy le luy accorda aisément, & de passer dans le lieu où il étoit avec toute sa Cour. Mademoiselle de Guise étoit très-aise de ce voyage, tant parce qu'elle esperoit que Bellegarde auroit moyen de parler à elle, que pour voir si sa rivale étoit aussi belle que l'on disoit. Il ne fut pas mal-aisé à Bellegarde de persuader au Roy, très-courtois de son naturel, d'envoyer au-devant de ses Princesses; & lui même pour le rang qu'il tenoit à la Cour, en eut la commission. A l'arrivée la Duchesse & sa fille reçurent mille caresses du Roy, & la premiere ne se pouvoit lasser de louer la beauté de Madame Gabrielle, qui trouva Mademoiselle de Guise très-aimable à son gré, & celle-ci fut surprise de tant de beauté qu'elle trouva en sa rivale. Mais toutes deux sans faire semblant du jugement qu'elles faisoient l'une de l'autre, demeurèrent avec toute la froideur que la civilité pût souffrir. Aussitôt que Mademoiselle de Guise l'eust veue, elle se tourna vers Bellegarde, à quoi il ne répondit point, pour être déjà trop près de cette Dame. Le Roy qui se connoissoit fort bien aux passions, & qui sçavoit celle de la

Duchesse de Guise , ne douta point que ce Chevalier ne l'amusast , afin d'avoir moyen de voir sa fille , de laquelle il jugea qu'il étoit amoureux. Cette opinion fit deux effets , l'un qu'il assoupit le soupçon qu'avoit toujours eu le Roy que Bellegarde étoit amoureux de sa maistresse , & l'autre lui fit perdre tout le reste du dessein qu'il avoit eu pour Mademoiselle de Guise. Madame Gabrielle qui estimoit plus l'affection de ce Chevalier que tous ses petits interets , prit garde de si près à toutes les actions de son amant , qu'elle connut qu'il aimoit Mademoiselle de Guise , & qu'il n'en n'estoit pas haï ; dont elle eut un tel dépit & une si forte jalousie , qu'elle eût bien de la peine à la cacher. Cette jeune Princesse qui étoit bien aise de lui donner martel en teste , & qui croyoit avoir beaucoup gagné de rendre cette belle jalouse , faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour augmenter son soupçon , lui semblant que si elle parloit de la Cour sans rien gagner sur le Roy , au moins triompheroit elle de sa maistresse. Le lendemain la Duchesse de Guise partit ayant obtenu neutralité du Roy pour la maison où elle alloit ; à quoi Bellegarde

avoit contribué tout ce qu'il avoit pû,
 étant si enflammé des attraits de Made-
 moiselle de Guise, que le Roy lui ac-
 corda tout ce qu'il voulut; pour lui faire
 abandonner sa maîtresse; qui outrée de
 colere ne voulut dire adieu, ny à la
 mere ny à la fille, feignant de se trou-
 ver fort mal & ne se laissant voir de
 tout le jour à personne. Bellegarde &
 toute la Cour conduisirent ces Dames
 assez loin, & revindrent le lendemain,
 que Madame Gabrielle fit si mauvaise
 mine à Bellegarde, que cela commença
 à l'inquiéter; car ne voyant plus la Prin-
 tesse, l'object présent le reprenoit, & il
 avoit si peur de la perdre pour l'inté-
 rest de sa fortune, qu'il maudissoit &
 son inconstance & son indiscretion. Ce-
 pendant la Duchesse de Guise qui ne pou-
 voit vivre sans être aimée de ce Cheva-
 lier, trouva moyen d'embarquer son fils
 à quelque traité avec le Roy: & pour
 l'acheminer, elle envoya à la Cour pour
 en donner avis au Roy, qui ne désirant
 que de ramener tous ses sujets à leur
 devoir, & particulièrement ce jeune Prin-
 ce, l'un des premiers du party contraire, &
 de qui il avoit fort bonne opinion, despé-

cha aussitôt Bellegarde vers elle, à quoi s'opposa Madame Gabrielle tant qu'elle put, disant qu'il n'estoit point homme d'affaires, & peut-estre que le Duc de Guise n'auroit point son entremise si agréable que sa mere. Enfin le Duc de Nevers, lors le premier dans les bonnes graces du Roy, l'emporta sur elle, pour faire plaisir à Bellegarde qu'il aimoit extrêmement, & fit même qu'il porta force bonnes espérances pour le Duc de Guise. Ce Traité pourtant ne se conclut pas sitôt, & la grande ville de Paris s'estant rendue au Roy, cela affoiblit ses ennemis de telle sorte que l'amour que Monsieur de Bellegarde portoit à Mademoiselle de Guise, fut très-utile à son frere, qui n'eust jamais revu les avantages qu'il trouva sans les soins du Duc de Nevers, qui faisoit tout ce que ce Chevalier desiroit, & avec tant de chaleur que tout le monde s'estonna que cette affaire si grande fut siôt & si avantageusement accordée. Voilà comme les affaires de la Cour se font par les biais à quoi l'on pense le moins, & que peu de personnes savent, encore que beaucoup en discourent. Le Duc de Guise reçut du Roy à son arrivée toute la bonne chete

qu'il eust pû désirer, & reçut un si bon visage de Madame sa sœur, que dès ce jour-là elle l'embarqua à la servir. En ce temps-là le Roy étant allé assiéger une ville qui tenoit encore le party du Duc de Mayenne, Madame Gabrielle accoucha d'un fils dont le Roy reçut une telle joye qu'il lui fit à l'instant quitter son nom, lui bailla le tiltre de Marquise, & commença non pas à l'aimer davantage, car son amour estoit si extrême qu'il ne pouvoit recevoir de l'augmentation, mais à en faire plus de cas, & à la faire honorer davantage. Se voyant en cet état elle commença à chercher tous moyens à se démarier, & à prendre de plus hautes espérances, le conseil de sa tante Madame de Sourdys lui inspirant qu'elle pouvoit arriver à une plus haute fortune, & le vieil amoureux de cette tante, très-habile homme, fors* en cela seul qu'il l'aimoit, luy donnoit des advis très-utiles pour ce dessein, auquel elle commença à bon escient à travailler, pratiquant du support, faisant des amis, & établissant ceux qui dépendoient d'elle. La Marquise de Beaufort, car c'estoit ainsi qu'on appella Madame Gabrielle, avoit aussi gagné des

* Excepté.

gens pour pratiquer la Reine de rompre leur mariage, qui ne lui pouvoit jamais apporter qu'une fortune malheureuse & pleine de meffiance ; mais pour l'heure elle ne put rien obtenir sur cet esprit. Cependant Bellegarde s'estoit un peu remis avec elle, qui avoit une si forte inclination à l'aimer, qu'elle s'aidoit fort à se tromper quand il la flatoit ; à quoy il apportoit plus d'industrie, la voyant plus puissante que jamais. Madame & le Duc de Guise ne cachioient plus leur amour, & celui-ci commençoit à trouver mauvais les visites trop ordinaires de Bellegarde en son logis. Si bien que Mademoiselle de Guise qui craignoit que son frere ne fît quelque rumeur, en avertit ce Chevalier, qui y ayant bien pensé consulta le Duc de Nevers, qui lui promit de faire en sorte qu'on donneroit le gouvernement de Provence à Monsieur de Guise, pourveu que la Marquise de Beaufort ne s'y opposast point. Bellegarde estant bien assuré qu'il feroit faire à son ami ce qu'il voudroit, prit subject sur l'amour que Madame portoit à ce Prince, qu'il disoit être si publique que cela étoit honteux au Roy, & qu'elle lui devoit persuader de l'es-

loigner, qu'il le falloit envoyer loin où il serviroit fort bien étant homme de courage. Bref il conduisit si bien cette affaire, que ce Prince fut fort promptement despêché en Provence. Ce qui se passa, est pour les histoires. Madame sœur du Roy s'en prit à tout le monde; mais elle s'appaîsa par un autre object, ce fut le Duc d'Espernon qui étoit déjà assez âgé & très-galant homme, & qui avoit acquis avec les bonnes grâces du dernier Roy de grandes dignités & de belles Charges: cela dura jusque à ce que Madame fut mariée qui fut peu de temps après avec le Duc de Bar, & fut conduite au pays de son mary, si bien que Madame de Beaufort demeura seule maîtresse de la Cour. Bellegarde craignant qu'à la fin l'amour qu'il avoit pour Mademoiselle de Guise ne lui fit perdre sa première maîtresse, se résolut de les mettre bien ensemble toutes deux, & voyant qu'il pouvoit ce qu'il vouloit sur son esprit, il lui persuada que puisqu'elle étoit en chemin d'être Reine, il auroit plus d'établissement & de moyen de la servir s'il pouvoit épouser Mademoiselle de Guise; que si elle ne le vouloit pas, que ce prétexte leur seroit fort

plausible vers le Roy, & se détourneroit des soupçons qu'il pourroit avoir d'eux, où il sembloit qu'il pourroit retomber en reconnoissant déjà quelque chose, que cela nuiroit extrêmement à sa grandeur, & qu'elle sçavoit bien que quoiqu'il témoignast en apparence, en effect son cœur étoit à elle. Bref, il la sçut si bien cajoler, qu'elle lui promit de faire bonne mine à la Princesse, qui fut très aise d'être bien avec cette puissance, & la sçut si bien entretenir, qu'elle la favorisoit plus que nul autre, & furent en une telle intelligence, qu'elles étoient presque toujours habillées l'une comme l'autre, & ne bougeoient d'ensemble. Cela éblouit pour un temps le Roy du soupçon qu'il recommençoit d'avoir; mais un de ses valets de chambre lui ayant fait voir une Lettre que Bellegarde écrivoit à la Marquise de Beaufort, qu'il avoit trouvée un matin qu'elle faisoit la malade, sur sa toilette, où Arsure l'avoit laissée, ne croyant pas qu'on deust venir de si bonne heure, il commanda à cet homme d'avoir l'œil sur eux, & lui craignant comme bon serviteur, que son maître n'espousast cette femme, les espia de si près qu'il

crut un jour avoir veu Bellegarde entrer
 chez la Dame, il en alla aussitost don-
 ner advis au Roy, qui commanda au
 Capitaine de ses Gardes d'aller tuer ce
 Chevalier dans la chambre de la maîs-
 tresse. Prassin, c'estoit le nom de ce
 Capitaine, depuis Marechal de France,
 fut très-surpris de ce commandement,
 aimant fort ces deux personnes ; & tou-
 refois il fallut marcher, il prit des Ar-
 chers en passant dans la salle, & prit
 un chemin si long & fit tant de bruit,
 qu'il ne trouva personne, quand il entra,
 que Madame de Beaufort seule, à qui
 il dict sa commission. Elle voyant qu'il
 ne l'avoit pas voulu surprendre, luy
 promit de n'oublier jamais ce bon offi-
 ce, & aussi fit-elle du depuis tout ce
 qu'elle put pour luy. Mademoiselle de
 Guise qui sceut l'affaire luy en sceut si
 bon gré, qu'elle luy aida à parvenir
 aux grandes dignitez qu'il avoit à sa
 mort. Madame de Beaufort cependant
 se plaignit fort au Roy des ombrages
 qu'il prenoit d'elle, & il fit semblant à
 l'heure d'avoir tort, & ne voulut pour
 cela être mal avec elle ; mais la Lettre
 qu'il avoit veue que Bellegarde lui écri-
 voit luy fut un peu reprochée. Elle assura

qu'elle ne l'avoit point leue , & se justifia assez bien , tout luy étant facile avec le Roy. Mais Bellegarde en fut si mal qu'il fallut qu'il s'en allast avec déffense de ne point revenir , qu'il ne fust marié , & qu'il n'amenast sa femme ; le Duc de Nevers étant mort, qui le maintenoit , Madame de Beaufort eût esté mal reçue à parler pour luy , de façon que ce fut le plus court de partir , & de faire ce qui luy étoit commandé , bien que ce fust avec grand regret. Durant ce voyage Madame la Connestable de Montmorency arriva à la Cour , le vieux Seigneur s'estoit depuis peu remarié avec cette belle Dame , qui attira à son arrivée les yeux & les cœurs des hommes , & l'envie & la haine des Dames. Mais son naturel hautain & le rang où elle se trouvoit , luy ostioient tout soucy & luy faisoient mespriser la haine des Dames , comme bien souvent l'amour des hommes. Le Roy en fut un peu touché , & Dieu sçait si Madame de Beaufort luy pardonna. Mais cela n'empêcha pas qu'à toutes les occasions il ne témoignast de l'amour à Madame la Connestable qui la souffroit plus pour faire dépit à l'autre , que pour le plaisir

qu'elle y prenoit , étant non-seulement aimée, mais adorée du Marechal de Biron , qui avoit acquis plus de réputation aux armes que nul autre de ce temps. Cette belle Dame ne fit que se monstrier au monde ; car elle mourut incontinent d'une couche , elle laissa un fils & une fille , le fils si bien fait & la fille si belle , que c'estoient deux miracles , j'en parlerai davantage ailleurs , voulant achever l'histoire de Madame de Beaufort , qui eut une fille pendant que cela se passoit , & bientôt après un fils , dont elle accoucha après s'estre démarriée. Cela luy haussa de telle sorte le courage , qu'elle commença à bon escient d'employer tous les moyens dont elle se put aviser pour parvenir au mariage du Roy , qui , plus amoureux que jamais depuis la naissance de ce second fils , se résolut à ce qu'elle desiroit , & chassa un des principaux de son Conseil qui luy en avoit donné un contraire à ce dessein. Il sçavoit qu'il auroit le consentement de la Reine sa femme quand il voudroit , & il ne cherchoit plus rien sinon que le Pape voulust la dissolution de ce mariage. Pour cet effect il envoya à Rome Sillery , c'estoit un des plus ha-

biles hommes de son Conseil qui ne
 desireroient que de luy complaire, & obliger
 sa maistresse. Le Roy l'avoit faict Du-
 chesse quelque temps auparavant : &
 comme elle se vit en cette dignité, &
 dans de si hautes esperances, elle se ren-
 dit si courtoise & si officieuse, que ceux
 qui ne la vouloient pas aimer ne la pou-
 voient haïr : elle commandoit à toute
 la Court, mais avec grande douceur, &
 obligeoit le plus de personnes qu'elle
 pouvoit. En ce temps-là elle devint
 grosse, & cela fit résoudre tout-à-faict
 le Roy à l'espouser, & elle vivoit avec
 tant de gravité & de retenue, qu'il sem-
 bloit qu'elle n'eust jamais bougé de la
 compagnie des Vestales, son habille-
 ment & toutes ses actions ne représen-
 toient qu'une parfaite modestie, de fa-
 çon que le Roy avoit regret d'en avoir
 en jamais mauvais soupçon. Bulli-Lamet
 qui étoit il y avoit long-temps à la Cour,
 s'y maria alors avec une femme dont
 il avoit de grands enfans, & à dessein
 d'obliger la Duchesse de Beaufort, pour
 ce que cet homme étoit bien avec le
 Roy à qui il parloit fort librement, luy
 donnant le conseil qu'il avoit pris pour
 luy, qui servit de quelque chose, parce

qu'ordinairement on est bien aise d'avoir des exemples, principalement aux choses qu'en soi-même l'on n'estime pas trop bien faites. Le commandement fut donc donné à l'Ambassadeur de Rome de poursuivre la dissolution du mariage du Roy, & la Reine sa femme étoit sollicitée d'y consentir. Tout cela pourtant tiroit en longueur, & la Duchesse presse d'accoucher pressoit fort. Afin qu'il n'y eût rien à dire à la naissance de l'enfant dont elle étoit grosse, elle vint à Paris pour y faire ses Pasques en public, afin de se faire voir bonne Catholique au peuple, qui ne la croyoit pas telle. Pour cela elle se logea dans le Cloître saint Germain l'Auxerrois, & le Mercredi Saint étant arrivé, elle alla en une Eglise * qui étoit au bout de la ville pour y ouïr les ténébres qui s'y disoient avec une grande musique elle y alla en littière, toutes les Princesses en carosses, & un des Capitaines des Gardes à côté de sa litière. On luy avoit gardé une Chapelle, où elle entra pour être ny trop pressée ny trop en vue : Mademoiselle de Guise étoit avec elle, & tout le long de l'Office elle luy monroit des Lettres de Rome, par lesquelles on l'asseuroit

* En l'Abbaye saint Antoine.

que ce qu'elle desiroit seroit bientôt achevé : elle luy fit aussi voir deux Lettres qu'elle avoit reçues ce même jour du Roy , si passionnées & si pleines d'impatience de la voir Reine , qu'il luy mandoit qu'il dépêcheroit le lendemain du Fresnes , un de ses secretaires d'Estat , & qui étoit tout à elle pour avoir épousé une de ses parentes , pour presser Sa Sainteté de luy permettre ce qu'il étoit aussi bien résolu de faire : ainsi toute l'heure de la dévotion se passa en semblables prieres. Quand le service fut achevé elle dict à Mademoiselle de Guise qu'elle s'alloit mettre au liét , & que puisqu'elle étoit là , qu'elle la prioit de la venir entretenir , & là - dessus elle monta en litière & Mademoiselle de Guise en carosse , qui se fit descendre chez la Duchesse , où étant arrivée elle la trouva qui se faisoit déshabiller , se plaignant d'un grand mal de teste , & aussitôt il luy prit une convulsion dont elle revint à force de remedes : elle voulut écrire au Roy ; mais une autre convulsion l'en empêcha , & recevant une Lettre de S. M. , comme elle fut revenue de cette seconde convulsion , elle la voulant lire , mais il luy en reprit une autre ,

qui augmentant toujours luy dura jusque à la mort, le mal la prit le Mercredi au soir, & acoucha le Vendredy par la force des remedes que l'on luy fit, & mourut le Samedy veille de Pâques, sans avoir eu aucune connoissance, au moins à ce que l'on en pouvoit juger. Le Roy qui étoit en une de ses maisons, fut aussitôt averty de son mal; & estimant que c'estoit un accident de sa grossesse, il ne se hastia point de partir. Mais le troisieme courrier qui luy porta que ce mal continuoît, le fit partir & vint jusques à six lieues de Paris, où il trouva tous les Seigneurs de sa Cour, qui luy firent connoître par la tristesse qu'il remarqua sur leurs visages, que sa maistresse étoit expirée : il pleura fort, & renvoyant tout le monde, dict qu'il vouloit être seul, retenant seulement celuy qui s'estoit marié pour luy en donner envie & le Duc de Retz, qui étoient de très-bonne compagnie, qui après luy avoir laissé faire quelques plaintes, luy dict quasi en riant, qu'il étoit bienheureux, & que s'il songeoit un peu à ce qu'il alloit faire, sans cette mort, il jugeroit que Dieu luy avoit fait une grande grace. Après avoir un peu relvé, il

l'avoua , & haussant les yeux & les mains au ciel , il rendit graces à celuy qui luy en avoit fait tant d'autres , & se consola si bien que trois semaines après il devint amoureux d'une fort belle fille , & de bon lieu , qu'on nomma depuis la Marquise de Verneuil : elle n'estoit pas si belle , mais plus jeune , & beaucoup plus gaye. Les Ministres de son Estat , voyant de quel malheur Dieu l'avoit délivré , & connoissant l'esprit hardy de cette Damoiselle , qui n'avoit pas moins d'ambition que l'autre , l'embarquerent le plus viste qu'ils purent à se marier ; & celuy qui étoit allé à Rome pour faire agréer le mariage de Madame de Beaufort , en traita un autre avec la Princesse de Florence. Le Pape donna tout le consentement nécessaire , & la Reine Marguerite celuy qui dépendoit d'elle ; de sorte que la chose fut conclue plutôt même que le Roy ne pensoit , sans que la Marquise de Verneuil en eut nul avis : elle étoit grosse , & alla faire ses touches en une des maisons du Roy , qui l'y mena avec force belles espérances. Elle se blessa & acoucha d'un fils mort. Elle fut très-malade , mais

étant assistée du Roy même & de tout ce que l'on put , elle revint en santé : ce fut à cette heure-là qu'elle apprit l'accord du mariage de son amant , dont elle fit tant de vacarme , & gourmanda tant ce Roy amoureux , qu'il eut bien de la peine de la remettre en bonne humeur. Elle s'en prit à Bellegarde qui l'avoit voulu cajoler , & qu'elle n'avoit gueres écouté , si bien qu'elle trouva le moyen de faire que le Prince de Jainville , depuis Duc de Beurense , beau & de bonne grace , & qui étoit amoureux d'elle , entreprit sur sa vie. Un soir que le Roy soupoit à la ville , qu'ils se rencontrèrent à la porte du logis où étoit le Roy , Bellegarde fut blessé. Mais ses gens voyant cela poursuivirent le Prince de Jainville qu'ils eussent tué sans le secours de Rambouillet Chevalier de bonne maison , qui fut tellement blessé en cette rencontre , que l'on croyoit qu'il en deût mourir. Le Roy fut si outré de cette action qu'il vouloit faire punir le Prince , & ne vouloit en façon du monde qu'on prît soin de Rambouillet , qui toutefois fut si bien pansé , qu'il en échappa , & la Duchesse de Guise mere

du Prince de Jainville & Mademoiselle de Guise sa sœur firent son accommodement avec le Roy, bien que toutes deux fussent fort sâchées contre le Prince, n'estant pas sans soupçon qu'il eut traité Bellegarde de la façon pour l'amour seulement qu'il portoit à la Marquise. Tout cela s'appaisa à la fin, & il fut question d'aller faire la guerre au Duc de Savoye. Ce Prince étoit venu trouver le Roy pour s'accommoder avec luy du Marquisat de Sallusses, qu'il avoit pris sur le feu Roy durant les grandes affaires de ce Prince. Henry IV, son successeur, qui avoit recouvré presque tout son Royaume à coups d'espées, ne pouvoit endurer que ce voisin, petit Prince au prix de luy, eut entrepris de garder sa prise: c'est pourquoy il l'avoit souvent faict avertir qu'il vouloit la ravoir. Le Duc croyant qu'il gagneroit quelque chose venant en personne, vint trouver le Roy qui le reçeut fort bien; mais sa principale espérance avoit été en l'intelligence qu'il avoit eue avec la Duchesse de Beaufort, du temps de laquelle il avoit assuré le Roy de le venir trouver, de façon que quand il sçeut sa mort, il étoit si engagé de paroles &

par Lettres à faire ce voyage qu'il ne put s'en dedire. A son arrivée ce ne furent que festins & galanteries, il fit des présens à toutes les plus belles Dames & aux principaux de la Cour, & peut-estre trop pour le profit de quelques-uns; les disputes pour la prééminence entre les Dames ne manquèrent pas, & le Roy y prenant plaisir ne les terminoit point, & la Marquise sa maîtresse s'en divertissoit. Le Duc s'en retourna sans rien faire; si bien que le Roy se résolut à la guerre, & c'estoit aussi son chemin pour aller recevoir la Princesse de Florence, qui fut la Reine Marie de Medicis: il avoit envoyé sa procuration au Duc son oncle pour l'épouser, & Bellegardé en fut le porteur, ce qui luy augmenta bien fort la haine que la Marquise luy portoit. Le Roy conquist en moins de rien tout l'Estat du Duc de Savoye, & la paix étant faite par l'entremise du Pape, le Roy eut son Comté. Cependant la Reine Marie arriva à Marseille pour venir trouver le Roy, & y fut conduite par une Duchesse femme de son oncle, de la maison des Ursins, & par la Duchesse de Mantoue sa sœur, par Paul Jordain Ursin

son cousin germain , qui fut fort estimé dans la Cour de France , & qui avoit esté fort amoureux de cette Princesse , avant qu'elle fust Reine , & par plusieurs Seigneurs : elle fut reçue par deux Cardinaux , par le Connetable , par le Chancelier , par le Duc de Guise Gouverneur de cette Province , par les Princeses douairieres de Nemours & de Guise & par plusieurs Dames , & entre autre la Marquise de Guercheville que le Roy avoit aimée ; & l'ayant trouvée plus vertueuse qu'il n'eut voulu , il luy dict que puisqu'elle étoit véritablement Dame d'honneur , elle le seroit de la Reine sa femme , & il luy tint parole au bout de dix ans ; car il y avoit alors autant de temps qu'il l'avoit aimée. La Reine fut conduite avec toute sorte de magnificence , jusque à la ville où le Roy la vint trouver , & les cérémonies des nôces s'y acheverent. Deux des filles du Connetable , la Duchesse de Vantadour & la Comtesse d'Auvergne , depuis Duchesse d'Angoulême , furent de cette cérémonie , elles étoient toutes deux , fort belles ; mesme la Duchesse de Vantadour , la plus jeune , donna de l'amour à ce Paul Jordain Ursin estimé si galant

homme ; mais cela passa comme luy qui ne séjourna pas long-temps à la Cour. Le Duc de Guise n'en fit pas de mesme, ny le Duc d'Espernon, qui en eurent une que'elle qui mipartit toute la Cour. Enfin le Roy les accorda, qui n'estoit pas du tout sans intention pour la Duchesse de Vantadoür, & elle avoit eu grande dispute à la cérémonie du mariage pour la préséance avec Mademoiselle de Guise ; mais on y avoit trouvé quelque expédient, non pas à les rendre amies, car elles ne le pouvoient être, ayant le plus grand interest des Dames à desmêler, toutes trois étant fort belles. Le Roy cependant ne laissoit pas d'aimer la Marquise de Verneuil, & de luy envoyer tous les jours des courriers, & elle se dispensoit de parler à sa fantaisie de la Reine, à qui on ne manquoit pas de le rapporter, & cela fit dès l'heure une brouillerie à la Cour, où tout le monde fut embarrassé ; les uns rapportant tout à la Reine, & gagnant par ce moyen sa bonne grace, au moins sa familiarité ; les autres obligeants la Marquise & la divertissant de tout, & Dieu sçait combien il y en avoit qui jouoient les deux. Les embarras ne parurent

parurent point s'ôt; & durant tout le voyage que fit la Reine pour venir à Paris, ce fut une autre intrigue qui amusa la Cour. Le Roy avoit envoyé à la Reine avec Madame de Nemours Surintendante de sa Maison, la Marquise de Guercheville pour être Dame d'honneur, & Madame de Richelieu pour être Dame d'atour. La Reine ne vouloit recevoir cette dernière, disant qu'elle vouloit Léonoïa * qui l'avoit toujours servie, & qu'elle avoit amenée pour cela & pour faire cette charge. Le Roy disoit que l'ayant donnée à Madame de Richelieu, il vouloit qu'elle servît : si bien que cela éloigna la Reine de la Marquise, & de tout le train qu'on luy avoit envoyé, & ne leur faisoit nullement bonne mine. Madame de Guise très-adroite sceut si bien profiter de cette occasion, prenant incontinent le party que la Reine vouloit, qu'elle gagna ses bonnes grâces, & eut plus de primauté avec elle que toutes les autres. Le même jour qu'elle arriva à Paris, le Roy commanda à la Duchesse de Nemours d'aller quérir la Marquise de Verneuil, & de la présenter à la Reine. Cette

* Galigay qui épousa le Maréchal d'Ancre.

vieille Princesse s'en voulut excuser ,
 disant que cela lui ôteroit toute créan-
 ce auprès de sa maîtresse. Mais le Roy
 le voulut , & lui commanda assez rude-
 ment contre sa coutume , qui estoit d'es-
 tre fort courtois. Elle la mena donc à
 la Reine qui extrêmement surprise de
 cette veue , se trouva étonnée , & la
 receut assez froidement. Mais la Mar-
 quise , fort hardie de son naturel , luy
 parla tant & fit si fort la familière ,
 qu'elle s'en fit enfin entretenir. Cepen-
 dant la vieille Duchesse eut peu de sa-
 tisfaction du Roy de cette conduite , &
 un très-mauvais visage de la Reine , qui
 dura toujours depuis. Léonora voyant
 que la Reine ne pouvoit faire que le
 Roy voulût qu'elle la servît en la charge
 de Dame d'atour , eut recours à la Mar-
 quise , & luy fit parler , luy promettant
 que , si elle faisoit son affaire , elle la met-
 troit à tel point qu'elle voudroit avec la
 Reine. Elle entreprit donc cette affaire
 & en vint à bout , si bien que la Reine
 commença à luy faire très-bonne chere.
 Le Roy lassé d'aller tous les jours deux
 ou trois fois chez la Marquise , quand
 il vit que la Reine étoit radoucie , la fit
 venir loger dans le Louvre , & faire sa
 chambre. Au bout de quelque temps

cela ralluma la jalousie de la Reine, qui d'ailleurs étoit entretenue de plusieurs personnes des discours de la Marquise de Verneuil, qui, à la vérité parloit assez librement, & avec peu de respect d'elle, si bien que la bonne intelligence qui étoit entre elles commença fort à se perdre. Elles étoient toutes deux grosses, & le Roy bien empêché à estre bien avec l'une & l'autre. Il portoit le respect à la Reine, à quoy le lieu qu'elle tenoit l'obligeoit; mais il se plaisoit davantage en la compagnie de la Marquise. Chacun ne lui voulant déplaire, alloit visiter celle-ci; ce que la Reine trouvoit fort mauvais. Elles étoient logées si près l'une de l'autre, que l'on ne s'en pouvoit cacher, & c'estoit une brouillerie perpétuelle. Cependant Léonora se maintenoit avec la Marquise à force de présens, étant bien assurée que sa maîtresse trouvoit tout bon d'elle. Il étoit venu avec le train de la Reine un Gentilhomme Florentin qui faisoit l'amour à Léonora: je ne dis pas qu'il en fût amoureux, étant telle qu'elle ne pouvoit seulement être regardée; mais la faveur qu'elle avoit toute entière auprès de la Reine, la faisoit désirer de

plusieurs. Celui-ci, nommé Conchini, fut en cela plus heureux pource qu'il luy plut davantage, & qu'elle le choisit pour mary, croyant que ce luy étoit un grand avantage, étant née quasi de la lie du peuple, d'espouser ce Conchini qui étoit véritablement Noble en son pays. Mais de parvenir à ces nopces, il y avoit bien de la difficulté. Le Roy ne l'aimoit pas, tous ceux de la maison de la Reine le haïssoient, & la Reine ne vouloit pas se hasarder d'en parler, de peur d'estre refusée. Conchini donc & Léonora ayant consulté ensemble cette affaire, ils résolurent que Conchini feroit la cour à la Marquise de Verneuil; car le Roy luy avoit donné cette qualité dès sa première grossesse, & cela luy réussit si bien, qu'il pouvoit aller chez elle quand bon lui sembloit : elle luy faisoit bonne mine; & en effect elle n'estoit pas marrie d'obliger Léonora afin d'empêcher la Reine d'éclater contre elle. Après qu'il eut pris assez d'accès auprès d'elle, il la supplia de faire trouver bon au Roy qu'il épousast Léonora; elle y fit quelque difficulté au commencement, connoissant l'aversion que le Roy avoit contre ces deux personnes.

Mais enfin Léonora l'en ayant priée , & promis que la Reine luy en parleroit , elle se résolut à faire réussir ce mariage. Ce fut à cette heure que tous les jours la Reine envoyoit en sa chambre demander de ses nouvelles , & qu'elle luy fit part de tous les présens qu'elle recevoit : elle la traitoit mieux qu'aucune des Princesses , & tout cela alloit fort bien au gré du Roy. Mais il falloit que la Reine & la Marquise fussent acouchées devant que faire les nopces. La Reine acoucha la premiere de ce grand & heureux Prince que nous voyons , & la Marquise un mois après , du Prince Henry , qui est Monsieur de Metz. Après ces couches il fut question de se réjouir. L'hiver la Reine fit un Ballet qu'elle étudia deux ou trois mois. La Marquise en étoit , dont le Roy fut si aise qu'il accorda le mariage de Conchini , & permit que la Reine luy donnât beaucoup. Cette bonne intelligence dura l'hiver & une partie de l'esté. Mais les gens de la Cour ne peuvent pas souffrir si long-temps le calme , chacun croyant toujours profiter du changement & du trouble. Le Roy avoit autrefois un peu regardé une sœur de la Duchesse de

Beaufort , qui n'avoit pourtant autre beauté que la jeunesse & les cheveux. Celle-ci nommée Madame de Villars , portoit une extrême envie à la Marquise de Verneuil , qui luy avoit à son opinion ôté la faveur du Roy : elle se résolut de la ruiner , & comme elle étoit fort malicieuse , commença à mettre en pratique tout ce qu'elle put pour parvenir à son dessein , & en parla à la Reine qui étoit lasse de voir vivre la Marquise assez audacieusement auprès d'elle. La Reine étoit bien aise d'entretenir Madame de Villars en cette humeur ; & la femme de Conchini qui n'estoit pas toujours auprès de la Reine , ne découvroit rien de cette intrigue ; & son mary ne se vouloit point mesler de tout cela , se contentant de sa fortune présente. J'ai dict ailleurs que le Prince de Jainville étoit il y avoit long-temps amoureux de la Marquise , & lors il le devint de Madame de Villars qui le sceut si bien cajoler , qu'elle tira de luy des Lettres que la Marquise luy avoit écrites , où elle se moquoit du Roy , & traitoit l'autre fort favorablement. Quand Madame de Villars eut ces Lettres en sa puissance , elle les montra à la Reine

qui en fut si aise qu'elle ne pouvoit le dissimuler ; elle fit des présens à Madame de Villars , & luy persuada de faire voir ces Lettres au Roy. Au commencement elle n'y pouvoit consentir , voyant le grand crédit de la Marquise , & craignant son esprit : mais enfin les persuasions de la Reine l'y firent résoudre. Mademoiselle de Guise qui avoit introduit Madame de Villars chez la Reine, ne pouvoit découvrir au commencement , quoyqu'elle eût très-bon esprit , d'où venoit la bonne chere que la Reine luy faisoit , qui étoit assez froide à tout le monde ; aussi se cachoit-on d'elle , parce que cela ruinoit son frere. Après que cette affaire eut traîné quelques jours , Madame de Villars trouvant le Roy à propos , le supplia qu'elle pût parler à luy en particulier : il le trouva bon , & elle prenant sujet de luy parler d'affaires le fut trouver en une Eglise , & entrant en une Chapelle où il étoit , le Roy fit sortir tout le monde , & là elle luy montra ce qu'il n'eust pas voulu voir , qui étoient ces Lettres qui luy témoignioient l'infidélité & le mespris de la Marquise. Elle luy dict ensuite que les obligations qu'elle avoit

à sa bonté, & l'amour qu'elle avoit toujours eue pour sa personne, n'avoit pu permettre qu'elle luy célast plus longtemps l'outrage qu'on luy faisoit, à luy qui étoit le Maître de tous, & le plus honeste homme du monde. Ce bon Prince qui se laissoit aisément flatter sur son mérite, remercia cette femme de son bon avis, & impatient de faire éclater sa colere, envoya un de ses confidens dire des injures à la Marquise, luy reprochant sa perfidie, & protestant de ne la voir jamais. Elle n'estoit pas à cette heure-là logée dans le Louvre, mais dans la ville : elle fut fort surprise de cette nouveauté, & néanmoins conservant assez d'esprit dans ce désordre, répondit assez froidement : Comme je suis assurée de n'avoir rien fait qui puisse offenser le Roy, aussi ne puis-je deviner pourquoy il me traite si mal ; mais j'espère que la vérité & mon innocence me vengeront de ceux qui luy ont donné de fausses impressions : & sans dire autre chose, elle se retira dans son cabinet, beaucoup plus troublée qu'elle n'avoit fait paroître. Cependant Bellegarde ayant appris toute cette affaire,

en avertit aussitôt Mademoiselle de Guise ; & bien qu'il n'aimast point le Prince de Jainville , il prévoyoit le déplaisir de sa sœur ; si l'on ne remédioit à cette affaire : ils en trouverent donc le moyen qui fut triste. Le Duc de Guise avoit un Secrétaire qui contrefaisoit en perfection toutes sortes d'écritures , & l'on résolut de dire que cet homme ayant recouvré de l'écriture de la Marquise , il l'avoit si bien contrefaite , que le Prince de Jainville qui étoit amoureux de Madame de Villars, qui haïssoit mortellement la Marquise , avoit résolu avec elle de faire des Lettres , qu'elle avoit montrées au Roy. La Marquise ayant sçeu tout cet expédient envoya supplier le Roy de permettre qu'elle se justifiât. A quoy il fit un peu de difficulté au commencement. Ne pouvant tenir sa colere ny quitter son amour , il alla lui-même entendre ses raisons , qu'elle sçeut si bien déduire qu'il s'appaîsa entièrement contre elle. Mais le Prince de Jainville fut contraint d'aller en Hongrie où le Turc faisoit la guerre , Madame de Villars chez elle , & le Secrétaire en prison. Voilà comme il est dangereux de donner des avis à son Maître , quand

il ne les demande pas. Mademoiselle de Villars se priva de son Amant qu'elle aimoit, & fut renvoyée chez elle avec honte, lorsqu'elle y vouloit le moins aller, & se fit une mauvaise & puissante ennemie durant ces brouilleries. La haine que la Reine portoit à la Marquise avoit fort paru; car la tenant presque ruinée, elle n'avoit pas manqué de travailler pour l'achever: aussi furent-elles toujours très-mal depuis, & la Marquise luy rendoit tous les mauvais offices dont elle put s'aviser, & qui bien souvent faisoient tant de rumeur à la Cour que cela la rendoit fâcheuse. La Reine ne pouvoit souffrir ceux qui voyoient la Marquise; & elle faisoit tout le mal qu'elle pouvoit aux affidés de la Reine: mais enfin il survint encore un autre désordre. Le Roy eut avis que la Marquise avoit quelque intelligence avec le Roy d'Espagne, & la chose passa si avant qu'elle fut arrestée, & le Comte d'Auvergne son frere. Mais d'aurant que cela est de l'histoire, je n'en diray autre chose, sinon que Madame de Villars fut rappelée, & le Prince de Joinville revint. Ce fut durant ce temps-là que le Roy devint amoureux d'une jeune

fille qu'il maria aussitôt après. Ce fut
 la Comtesse d'Estanges, fille de M. de
 Sourdis; & puis d'une autre bien plus
 belle, qu'il maria aussi pour la tirer d'un
 lieu où elle étoit, estant d'accord avec
 le mary qu'il la quitteroit le soir des
 nopces. Ce fut la Comtesse de Moret
 de la maison de Bueil, & ce fut au Comte
 de Sarry que le Roy la maria. Durant
 cette amour, la Marquise de Verneuil
 sortit de prison, & le Roy l'envoya à
 sa maison. Le Roy s'amaisoit auprès de
 sa nouvelle maistresse, & la Cour étoit
 fort calme. En ce temps-là le Roy maria
 Mademoiselle de Guise au Prince de
 Conty, & la Reine contribua beaucoup
 à ce mariage. Le Roy avoit revu la
 Marquise, pour qui il avoit une grande
 inclination; & cela s'estoit passé si se-
 cretement, que la Reine ne l'avoit
 point sceu. Mais comme elle l'eut appris,
 ce fut un étrange trouble, & tel qu'elle
 dit tout haut qu'elle deffendoit à toutes
 celles qui voudroient entrer en son ca-
 binet, de voir la Marquise, sur peine
 d'en être bannies avec affront. Le Roy
 ne le trouvoit pas bon; mais il le fallut
 souffrir. Quelque temps après le Roy
 toujours galant, devint amoureux de la

Duchesse de Nevers, Princesse de très-grande vertu, & qui honoroit fort sa personne, faisant peu de cas de sa passion. La saison fut assez commode aux desirs du Roy, pour ce qu'il vouloit faire baptiser les Princes ses enfans, & faisoit venir la Duchesse de Mantoue pour être maraine de l'aîné. Cette Princesse étoit sœur de la Reine, & le Duc son mary proche parent du Duc de Nevers, si bien que cela obligea la Duchesse de Nevers à demeurer plus long-temps à la Cour qu'elle n'avoit accoutumé. Le Roy cherchoit sans cesse occasion de luy pouvoir parler, & elle l'évitoit autant qu'il luy étoit possible; mais bien souvent elle ne pouvoit l'en empêcher pour le respect qui luy étoit deu. Enfin les cérémonies étant achevées, dont je ne diray rien, cela étant assez connu, le Duc de Nevers & sa femme se retirèrent quasi sans dire adieu, & elle ne voulut plus revenir à la Cour. Il se présenta un voyage à Rome où ce Duc fut envoyé, & sa femme le suivit, si bien qu'il fallut que le Roy oubliast cette fantaisie qui luy avoit été très-inutile & fâcheuse, n'ayant pas accoutumé de trouver tant de résistance. Le voyage du Duc &

de la Duchesse dura plus d'un an, & étant de retour elle vint faire la révérence à la Reine. Le Roy étoit lors chez elle , qui fit fort mauvaise mine à la Duchesse , disant assez haut qu'il étoit vengé , & qu'elle étoit extrêmement changée. Elle n'en fit aucun semblant , & vécut toute sa vie d'une même façon avec toute la modestie d'une très-honnête femme. Le Roy s'étoit alors entièrement raccommodé avec la Marquise , & la Reine le supportoit si impatiemment qu'ils avoient d'extrêmes querelles ; & quelque peine que pussent prendre les plus autorisez du Conseil , ils ne pouvoient empêcher ces rumeurs , quelques remontrances qu'ils leur fissent à tous deux que ces façons étoient mal séantes à la Majesté de telles personnes. Il s'en présenta une occasion qui causa bien du bruit , & qui en effet fut fort estrange. Le Roy & la Reine étant allez à saint Germain en Laye , il falloit passer un bac ; & comme le carrosse où ils étoient tous deux , n'y ayant avec eux que la Princesse de Conty & le Duc de Montpensier , versa dans la rivière , le Roy ne fut point mouillé , ayant sauté assez à temps par-dessus la

portiere , le Duc en avoit fait de même ; mais les Dames burent un peu sans soif & coururent fortune. Peu de jours après , le Roy étant allé voir la Marquise , elle luy dict qu'elle avoit esté en peine , craignant qu'il eust couru fortune en cette cheute ; & si j'y eusse esté , dict-elle , vous voyant sauvé , pour le reste j'eusse crié : La Reine boit. La Reine ayant appris ce discours , se mit en une telle colere , que le Roy & elle furent plus de quinze jours sans se parler ; & fallut que les plus sages & les plus puissans auprès du Roy l'appaisassent : à la fin cet accord fait , pour se réjouir il falloit faire un Ballet dont la Reine se voulut donner le plaisir , en étant elle-même. Pendant qu'on le proposoit , le Roy qui faisoit bonne chere à la Comtesse de Moret , (c'estoit cette Dame que j'ay dict qu'il avoit fait quitter à son mary ,) vouloit qu'elle fust de ce Ballet , & la Reine ne le vouloit pas. Il fut rompu pour cette fois. La Comtesse de Moret étoit cependant aimée du Prince de Joinville qu'elle ne traitoit pas mal , & leur malheur fut que le Roy en eut avis , qui aussitôt alla chez la Comtesse

de Moret luy reprocher sa perfidie. Elle ne ſachant comme s'excuser luy dict que le Prince de Jainville luy avoit promis le mariage. Il retourna auffitôt au Palais , & envoya querir Madame de Guife , ſe plaint de luy , le menace , dict qu'il le punira rigoureusement ; qu'il retombe trop ſouvent dans ſes fautes , & qu'il ne luy peut pardonner s'il ne tient ce qu'il a promis à la Comteſſe de Moret , qui eſt de l'eſpouſer : qu'il peut bien conſentir qu'on épouſe les maîtresſes ; mais d'en faire les galants , c'eſt ce qu'il ne ſouffrira pas : & que c'eſtoit encore en la conſidération d'elle , qui étoit ſa parente , qu'il faiſoit cette grace à ſon fils. Cette vieille Princeſſe glorieuſe & colere luy reſpondit tant de choſes que cela acheva de l'irriter , de ſorte qu'il envoya des gardes pour prendre le Prince de Jainville qui s'eſtoit retiré ; & l'affaire alla ſi avant , que tout ce que purent obtenir les parents , fut qu'il ſortiroit du Royaume pour n'y revenir jamais , & auffi n'y fut-il rappellé qu'après la mort du Roy. Le Duc de Montpenſier étoit mort un peu auparavant toutes ces choſes : ce qui fit

réfoudre le Roy de faire les deux yeux à la Duchesse , s'imaginant que s'il étoit aimé d'une Princesse , cela luy seroit plus avantageux que de se donner à des personnes qui le trompoient , & qui étoient de moindre condition. Il se voulut servir en cette occasion d'un Seigneur de la Cour , aussi accompli que nul autre de son temps. Son courage & son esprit surpassoient de beaucoup ceux de son siècle : le Comte de Carmaing estoit son nom. Il découvrit son dessein à ce Chevalier qui le jugea difficile , & toutefois il promit au Roy de luy en dire des nouvelles. Le voisinage de sa maison avec celle où demouroit la Duchesse , & son adresse firent que le Roy luy donna cette commission , & il résolut de s'en prévaloir lui-mesme , si la Duchesse vouloit écouter , ce qu'il ne croyoit pas. Il fit pourtant si bien , que contre le dessein qu'elle avoit fait , il la fit venir à la Cour où le Roy apprit lui-mesme que cette entreprise n'étoit pas facile : aussi ne la poursuivit-il pas davantage. Le Duc de Guise étoit si amoureux de la Marquise de Verneuil , qu'il luy promit mariage.

Et elle voulant se prévaloir de sa passion, ou pour renflammer celle du Roy, ou pour parvenir à ce mariage, fit proclamer des bans entre le Duc & elle, changeant seulement un des noms : mais cela étant venu à la connoissance du Roy, il s'en mit en très-grande colere contre tous les deux, mais plus contre le Duc de Guise, de qui les parens firent tant de bruit, accusant la Marquise d'avoir fait cette action d'elle-mesme sans son consentement pour le brouiller avec le Roy, que la chose ne passa pas plus avant : & le Duc de Guise s'en alla en son gouvernement qui assoupit cette rumeur. Mais comme ce Prince ne pouvoit vivre sans quelque amour nouvelle, la Reine ayant repris la volonté de faire le Ballet déjà proposé entre les Dames nommées pour en être, l'incomparable Mademoiselle de Montmorency en fut une. Elle étoit si jeune alors, qu'elle ne faisoit que sortir de l'enfance : sa beauté étoit miraculeuse, toutes ses actions si agréables qu'il y avoit de la merveille partout. Le Roy la voyant danser un dard à la main, selon la figure du Ballet

qu'elle représentoit , scavoir celle de Diane, se sentit percer le cœur si violemment , que cette blessure dura aussi long-temps que sa vie. Il faudroit un Livre entier pour dire tous les accidens de cette amour , qui fut terminée par la mort de ce grand Prince , ravy parmy les siens dont il étoit aimé jusques à l'adoration.



*EXTRAIT des Régistres de la Cour du
Parlement du 24. Novembre 1614.*

CE jour la Cour ayant délibéré sur les lettres de cachet du Roy, apportées par le sieur de Praslin, ouy sa créance : a arresté, obéissant à Sa Majesté, qu'il sera sursis pour deux jours de délibérer sur ce qui s'est passé aux Faulxbourgs saint Germain, & ce qui s'en est depuis ensuiuy : & supplie très-humblement Sa Majesté de trouver bon qu'elle a jugé ne pouvoir, ny devoir rendre justice aux particuliers, qu'elle ne l'ait fait pour le mépris fait contre l'authorité de Sa Majesté.

Du 29. Novembre 1614.

Monsieur de Vantadour a dit que le Roy avoit très-agréable ce qui s'étoit passé en cette action : qu'il en remercioit la compagnie, & l'en remerciéroit plus amplement en la personne de ceux qui seront députez de la Cour pour aller devers Sa Majesté : que la Cour l'avoit

obligé, si ses sujets peuvent obliger leurs Princes ; & que M. le Duc d'Espèrnon viendrait présentement pour faire ces excuses & réparations : que pour le regard de la séance qu'il doit tenir , le Roy pour certaines considérations a trouvé bon qu'il eût la place de Duc & Pair.

Monsieur d'Espèrnon a dit : Messieurs, je n'eusse jamais pensé que l'on deust interpréter mes actions en mauvaise part, ayant servi les Roys un si long-temps, principalement ayant eu l'honneur depuis trente ans d'être de ce Corps le plus grand & le plus illustre de ce Royaume. Je vins le jour suivant de ce qui se passa aux Faulxbourgs saint Germain pour en esclaircir ceste compagnie, laquelle je n'ay trouvée assemblée, tellement que je ne peux effectuer mon dessein : & depuis je me suis efforcé d'y venir deux fois, & y eusse venu plutôt si j'eusse pensé que la compagnie ne l'eût trouvé mauvais. Je la supplie très-humblement de ne croire, sçachant depuis si long-temps l'honneur & le respect que je lui dois, étant en l'âge où je suis, & ayant blanchi le poil que je porte au menton au service des Roys, que je

voulusse maintenant avoir autre dessein & intention. Vous sçavez qu'après le malheur arrivé qui sembloit menacer la France , je fus le seul de ma qualité qui vint offrir le service que je desirois rendre à ceste compagnie. Quant aux deux dernieres actions , la premiere j'en laisse le jugement au Roy , & la seconde , si vous en avez pris quelque mauvaise opinion , je vous supplie bien humblement la perdre : & si quelqu'un trouve mon style un peu rude pour les oreilles de la compagnie si délicates & capables , je vous supplie bien humblement excuser un pauvre Capitaine de gens de pied , qui s'est toujours plus estudié à bien faire qu'à bien dire , & croire que , pour maintenir & conserver l'honneur de ceste compagnie , je voudrois employer mon sang & ma vie.

Monsieur le premier Président lui a prononcé: Puisque le Roy vous a voulu départir de ses graces & faveurs, usant de sa douceur & clémence comme les Roys ses prédécesseurs , & qui a commandé à ceste compagnie par très-exprès commandement, tant par escrit que de sa propre bouche , de recevoir vos excuses & satisfactions , la Cour inter-

prétant bénévolement les actions d'un Officier de la Couronne , Duc & Pair de France , de l'âge , qualité , valeur & mérites que vous êtes , en ce qui s'est passé aux Faulxbourgs saint Germain & au Palais , a receu & eu très-agréable , par le très - exprès commandement du Roy , votre satisfaction : & sera souvenante & mémorative de vos services , & des recognoissances par vous faites ; esperant qu'ayant fait service au Roy , vous , vos prédécesseurs & héritiers , continuerez à l'advenir de le rendre , comme vous devez , à la justice & aux loix , & oublie pour cest effect tout ce qui s'est passé d'important en ce qui vous regarde.



*LA RENCONTRE de Henry le Grand
avec le Roy , touchant le vóyage
d'Espagne.*

MOn fils, seroit-il bien possible que la générosité de tes ancêtres eust pris fin par la fin de ma vie , qu'elle ne voulust rebourgeonner en toy ? que le coup qui éclipsa mes jours , brunisse aussi & voile ton nom , le nom , dis - je , des Bourbons , d'un nuage d'éternelle obscurité ? Es-tu encore si enfant , ayant atteint l'aage de quatorze ans , de ne discerner ce qui te peut apporter de la commodité , avec ce qui te peut causer de l'ennuy ? A cet aage je portois déjà l'espée au costé , mais non pas tant pour la bienléance , comme pour la deffensive ; mais non pas tant pour parade , comme pour l'empoigner au chastiment de ces Rodomons Espagnols , qui de tout temps ont tasché & tascheront à jamais d'empiéter , & sur nostre nom , & sur nostre patrimoine. Ignores-tu les guerres que j'ai eues contr'eux ? Ne fçais-tu point les victoires que Dieu & ma valeur m'ont fait obtenir sur eux ? Et n'as-tu jamais

entendu ce que durant la paix ils ont voulu braffer contre moy & mes Royauxmes ? Nul ne t'a-t-il déclaré comment ils l'ont voulu faire mourir estant encore au berceau ? comment ils avoient séduit à ta ruyne quelques-uns de mes plus valeureux & relevez subjets & serviteurs. Souvray, les vertus & la vigilance duquel t'avoient rendu dépositaire de vie, ne te fait-il point voir le comete des malheurs qui te menacent par l'alliance avec ce Marrane ? Sa fidélité est-elle esteinte avec ma vie ? Le mesme cousteau qui a causé ma mort, auroit-il point fait bresche à sa loyauté ? Quelqu'un le menace-t-il, s'il t'enseigne les chemins que je luy avois commandé de te faire tenir ? Ou l'or d'Espagne le fait-il te conduire par des sentiers retorts, aguettez * par ton plus grand & plus cruel ennemy ? N'as-tu jamais esté touché de ma mort ? Si cela est, n'as-tu jamais eu ceste envie de vanger mon sang traistrement espandu, à la suasion du Castillan, mais médiatement par ceux que tu regardes de meilleur œil ? A ceste heure que mon ame repose là hault au ciel avec les Héros & bienheureux, faut-il

* Observez,

faut-il que ma félicité soit interrompue par les clameurs des gens de bien, des bons François, qui demandent les Anges tuteurs de ce Royaume, qui crient à moy, pour les secourir des griffes de ce lion d'Espagne, qui veut engloutir ton Royaume sous le manteau d'un mariage? Alliance détestable, qui te causera la mort & la ruine entière de tes pauvres sujets. Ne vois-tu que le jour de tes nocces est la veille assurée de ta perte? As-tu bien si peu de courage (si tu as jamais esté engendré de mes reins) de te vouloir allier à ceux qui sont les vrais moteurs du parricide de ton pere? Par-là, tu me ferois soupçonner de la chasteté de ta mere, ne te ressentant de ma mort, & ne taschant plustost à la vanger, qu'à te joindre par mariage avec les auteurs d'icelle. Au lieu de te faire dire de chacun que tu imites Alcide, tu te ferois proclamer un second Thersites; que ne regimbes-tu donc contre cet aiguillon. Ne vois-tu pas les bons advis du Prince de Condé ton cousin? Si tu les vois, que ne les ensuis-tu? Il tasche de prolonger ta vie, d'augmenter ton honneur, & maintenir ton Empire; & tu cours au-devant de ta

mort , de ton déshonneur , & de la destruction de ta Couronne.

Lorsque le feu Comte de Soissons voulut mettre en avant le châtiment des perfides Conseillers de ma mort , & parler de l'empeschement de ceste funeste Alliance , on luy en ferma le chemin par une Lettre empoisonnée. Le Duc & le Chevalier de Vendosmes mes fils , & tes freres naturels , ont esté mis en butte , pour avoir esté trop fideles envers toy ; l'un a esté retint * prisonnier au Louvre , (rendre mon Louvre participant de la tyrannie !) & a fallu d'en perdre la vie , l'honneur & les moyens ; l'autre en a esté envoyé comme en exil à Malte. Quoy ! celuy que tu aimois tant , que tu chérissois tant , que tu embrassois si souvent , que tu rendois participant de tes plus secretes volontez , de tes joyes , de tes plaisirs , par lequel seul tu jurois , par lequel seul tu te gouvernois , mais qui ne vivoit , & n'a depuis vescu , & ne vivra que pour toy , tu as permis son bannissement ? Aussi tu souffres qu'on se mocque de toy , que l'on se joue de toy. On l'a envoyé querir ; mais on luy fait tenir le chemin de Rome , le chemin d'Italie. Et pourquoy à ton advis , sinon

* Retint pour retenu.

afin qu'il reçoive en ce pays-là quelque boucon, ou quelque parfum, qui luy accourcisse lentement ses jours? car s'il mouroit d'une mort subite, on reconnoistroit la fraude. Son aîné est ton frere, tu permets qu'un Marechal de Brissac luy fasse teste.

Peut-estre ne luy a-t-il voulu servir de Bardache qu'il lui veuille* tant de mal. Mais non : car s'il l'en eust requis, il s'enfust ressenti jusques à la mort & sur la chaude.** Tu endures qu'il ne soit receu pour légitime Gouverneur de la Bretagne, gouvernement que je luy ay donné moy-mesme. Tu permets mes commandemens annullez, & tu veux que je te croye mon fils. Si j'ay engendré ton corps, au moins n'ay-je pas engendré ceste tienne pusillanimité de n'oser commander à baguette. Si dans la Bastille j'ai fait sauter la teste d'un des plus vaillans & courageux hommes du monde, n'en sçaurois-tu faire autant à ceux qui te menent comme un morceau de cire? Ceux de ton Conseil jouent de toy comme d'une pelotte. Ton petit cousin le Comte de Soissons est trop jeune pour remuer les aisles : s'il estoit d'aage, je

* Puisqu'il lui veut.

** A l'instant.

D ij

ne ſçaurois croire qu'il ſignaſt ton inſe-
lice mariage. Tes freres naturels de
Verneuil, de Moret, n'oſeroient mou-
voir les levres pour en rien dire, bien
que je ſceusses ce qu'ils en penſeroient. Le
Duc de Longueville, (ce brave Prince)
fait bien paroître qu'il n'y conſent pas.
Il eſt fils d'un trop bon pere, pour ſ'ac-
corder à ces meſchancetez : il aimeroit
mieux finir ſa vie, que ſon honneur fuſt
tant ſoit peu taſché de ces macules. Non,
non : ce miſerable Conchini en partie
cauſe de ma mort ne gagnera rien ſur
luy, bien qu'il fuſt accompagné de toutes
les forces de ſes amis. Ce gentil Prince
ne ſçait que c'eſt d'eſtre gourmandé.
Penſes-tu que ce ſage Duc de Mayenne
ſe veuille embrouiller en ton Alliance?
Le Comte Saint-Paul ne ſe laiffera ja-
mais aller à l'or d'Eſpagne, pour con-
ſentir à tes nopces.

S'il a fait une fois le voyage d'Eſpa-
gne, ne ſçais-tu pas que ce fut par
commandement de ta mere, qui peut-
eſtre ſouhaittoit plus d'eſpouſer Philipès,
qu'elle ne deſiroit que tu fuſſes joint à
l'Infante. Quoi ! ſouffrirois-tu bien que
ce Marraine infectaſt ma couche? La cou-
che, dis-je, de ton pere, la couche,

dis-je , de ta mere. Ce sage Mareſchal de Bouillon , vaillant & vigilant aux affaires d'Eſtat , s'il en fut jamais ſur la face de la terre , voudroit-il bien s'accorder à ces déteſtables nopces ? Et l'Eſdiguieres , grand guerrier & ferme de jugement , ſigneroit-il bien ceſte horrible procédure ? Nenny. Ces deux ici ſe reſſouviennent trop bien de l'an ſeptante & deux , ils n'ont perdu la mémoire de la ſainct Barthelemy : une tante fit célébrer mes premieres nopces par le ſang innocent de beaucoup de milliers de créatures , & une niepce veut autentifier les tiennes du meurtre d'autant & plus de perſonnes. Les Guifars & Nevers font les chiens couchans , & a-t-on endormy Vendosme & Rais ? Mais demande-leur-en leur advis en particulier , ils nieront que l'effect d'un ſi exécrationnable Hymenée ſoit bon & néceſſaire , ny pour roy ny pour ton Royaume. D'Eſpernon voit bien que ſa ruyne dépend de la négative de ceſte alliance. Car ſi le conſeil de ton couſin le Prince de Condé eſtoit ſuivy de venger ma mort , ſans doute on trouveroit ce malheureux coupable. Ah ! s'il euſt voulu , il euſt peu empêcher le coup. Mais comment em-

pescher, puisque luy-même avoit induit ce desloyal Ravaillac à ce parricide. Et au lieu de le faire mourir cruellement avec luy, on l'entretient en ceste splendeur de Colonel de toute l'Infanterie Françoisé, au préjudice du serment de donation que j'en avois fait à mon fils de Vendosme. Tu permets que l'on punisse l'innocent pour le coupable.

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

D'Espéron est libre, le juste accusateur estranglé meschamment dans les prisons. Le coupable est franc & quitte, & l'accusatrice pleure sa captivité & sa misere aux Filles repenties, ou plustost elle supporte avec patience les souffrances que l'injustice regnante luy fait avoir pour salaire de sa justice. Bretigny me l'avoit bien dit, & j'esperois incrédule. Ce poltron de Conchini qui n'a jamais essayé son espée. (sinon traitreusement sur un pauvre Clerc) pour récompense de ses desservices à la France, se voit Marechal de France. Ce desloyal, il fit tuer l'autre jour un bon François dans Amiens, il en a fait sauver les meurtriers, & cependant le voilà aux bonnes

graces de ta mere , & cependant tu le caresses. Et tu es mon Fils ? Ceste sorciere , ceste diableffe te gouverne à sa poste , & tu l'endures ? aussi bien t'a-t-elle enforcelé , comme elle a enchanté ta mere. Permetis-tu que César soit en tes prisons de la Bastille , & que ceste Megere se promene dans ton Louvre ? S'il est coupable , fais-le punir : si son accusation est véritable , pourquoy endures-tu qu'elle vive ? Si les yeux sont aveugles , tout le corps l'est aussi. Si les yeux sont malins , tout le corps sera vicieux. Voy ce grand corps de ton Estat guidé par des meschans Conseillers. Confidere & la vie & les mœurs de ton Chancelier , Espagnol en son ame s'il en fut jamais. De mon temps il n'estoit pas absolu comme il est dans ton Conseil , aussi l'empeschois-je bien d'estendre ses aîsles , & de s'agrandir aux despens du public , ny du particulier. Mais à ceste heure cousteau trenchant des deux costez , le voilà grand pensionnaire & de la France & de l'Espagne , chef de la faction Castillane , il attrape de toutes parts , & à droïte & à gauche. Les gros Larrons font pendre les petits : il fit fouëtter dernièrement un faussaire , pour avoir contrefait les

Sceaux ; & n'est-ce pas encore pis d'en avoir la charge , & les employer à chose meschante ? Villeroy , cet esprit infernal & diabolique , subtil en toutes sortes de meschancetez , s'il en fut jamais né de mere , faut-il que ses advis soient des Arrests , & les dits des Edits , & sa voix des Loix , luy qui de tout temps n'a usé que de tromperies & tous genres de malice ? C'estoit luy qui se servoit de l'Hoste à descouvrir tous mes secrets au Roy d'Espagne : à la bonne heure pour son maistre se noya ce meschant ; car estant attrapé vif , il eust decelé l'escolle , & les testes du maistre & de l'escolier eussent servy de victime au Dieu du silence : ainsi à cest'heure ne te trahiroit-il pas. Mais las ! où avois-je les yeux quand j'introduisis en mon Conseil ce perfide Jannin ? Ne sçavois-je pas que durant la ligue (desloyal qu'il estoit) il avoit signé ma mort , & m'appelloit Bearnois ? Ne devois-je pas bien croire , qu'imbu d'une mauvaise odeur il s'en ressentiroit toute sa vie. Il l'avoit signée , Villeroy l'avoit écrite , Sislery scellée ; mais tous estoient maintenus par le Chef de mon infanterie qui les y pouffoit de jour à autre , & avoit juré de les deffendre. A quelle

occasion arma-t-il donc le Régiment de mes Gardes, sinon afin qu'ils fussent tous (les traîtres) en seureté contre les bons François, qui sembloient devoir murmurer de ma mort & les en accuser, & luy-mesmemment, puisque j'avois esté blessé auprès de luy, & qu'il m'eust peu sauver s'il eust voulu. Je ne sçay si j'en dois aussi accuser Montbason, veu qu'il ne s'esmeut aucunement; jusques à tant que je criay que j'estois mort, & me penchasse sur luy tombant. Ce qui me le fait quasi croire, c'est que je voy que depuis ma mort il ose lever ses cornes à l'encontre de mon fils de Vendosme, ne le voulant recognoistre pour tel quoi que je luy avois commandé: toutefois il avoit le dos tourné devant moy. Brissac, ce Sodomite, n'a-t-il point trempé son ame dans mon sang, esprit capable de toutes sortes de trahisons, mais remply de poltronnerie autant comme ses ancestres ont eu de courage? Monbarrot devant qui ce poltron se mit un jour à genoux, pourroit bien dire s'il eut jamais la hardiesse de faire chose qui valust, ny se trouver aux coups dans la Bretagne durant nos guerres civiles. Il eust esté beaucoup plus nécessaire de suivre le

conseil de Diogene aux Estats dernièrement assemblez, que de le menacer de mort, s'il ouvroit la bouche contre ceux qui ont causé tacitement la mienne. Si j'eusse vescu, j'eusse bien empesché la grandeur & l'opulence de ces rustres Conseillers d'Estat; je leur eusse tenu la bride de si près, qu'ils n'eussent sceu faire les chevaux eschapper. Si Sully eust esté continué en sa charge, la Bastille ne seroit aujourd'huy vuide de thrésors, comme elle est: les petits coquiniaux qui se sont enrichis de tes despoilles, ne seroient si magnifiques comme ils sont. Bullion, ce pourceau, n'auroit dévoré comme il a fait un million de livres à sa part. Pontchartain, cet ignorant, en seroit haut & puissant Seigneur comme il est. Lomenie, cet esprit autant traversé que ces yeux, n'auroit acquis tant de biens. Philipeau, ce rusé, n'auroit la bource si bien ferrée. Dolé, ce fraudeux, n'auroit mis la main dans les thrésors que j'avois assemblez: non sans cause porte-t-il ce nom, puisqu'il est tant remply de dol. Arnault, ce feint Religieux, n'auroit pesché selon son insatiable avarice, dans les coffres de la Bastille. Maupeou n'auroit englué les mains dans

l'or & l'argent que j'avois amassé. As-tu bien endured que les Cardinaux de Sourdy & du Perron missent en avant que tu n'estois Seigneur temporel de tout ce qui est enclos au cercle de ta Couronne ? & tu ne les as chastiez de leurs temeritez ; encore l'un voulut-il dire injure à ton cousin le Prince de Condé qui s'y opposa. L'Evesque de Chartres a esté beaucoup plus homme de bien que ces deux Prélats : car il maintenoit dernièrement entre plusieurs, que l'alliance d'Espagne estoit très-dangereuse à la France, & qu'il vaudroit mieux que la peste fust espandue par tout le Royaume, que si ces détestables nopces se faisoient. Aussi est-il sorty d'un pere bon François, & homme de bien ; c'est la raison qu'il l'ensuive, qu'il l'imite aux effets de sa vie, suivant ce proverbe : *Sapè foler similis filius esse patri.*

Mais quel plus meschant homme as-tu en tout ton Royaume, & plus factieux que ce Chevalier de Sillery ? la teinture de son nez tesmoigne celle de son cœur, la rouge livrée de Castille y paroist assez. Il fut Ambassadeur en Espagne pour ton mariage, & receut de grands dons de

Philippe: pour te mentir des fausses perfections de l'Infante . il receut de grands deniers , afin qu'il te teust qu'elle avoit les escrouelles en une hanche. Bref tous ces petits maquereaux de la tyrannie Espagnole ne se seroient surhaussez en grandeur , si Sully eust esté continué en sa charge. Mais le principal sujet qui le fit demettre de la garde de tes thresors , fut l'avancement de ce miserable Conchini , que ta mere vouloit surhausser en grandeur , voire pour égaler & contrecarrer , s'il eust esté possible , les Princes de ton Royaume.

Pourquoy durant ma vie ne m'apperceus-je de tant d'affections , je l'eusse fait rongner par un bout , mais par le haut bout , afin qu'il n'eust pû plus se hausser ? il n'auroit jamais esté ny Marquis ny Marechal d'Ancre , je l'aurois bien empesché de faire porter le bonnet à la France. Avoy-je tant assemblé d'or & d'argent pour un coïon , pour luy faire faire de la vaisselle , des arrousoirs de jardins , des canaux , & autres grands vases ?

N'estoit-ce point plustost pour maintenir ta grandeur contre ce monstre de

Castille qui la veut engloutir ? L'or & l'argent ne sont-ils pas les nerfs de la guerre ? Si j'ay fait la guerre sans argent, sans places, sans soldats, penses-tu que tout le monde en puisse faire de mesme ?

Non omnibus licet adire Corinthum.

Tu es bien jeune & trop peu expérimenté pour imiter mes stratagêmes. Par ton alliance avec l'Espagne tu romps celle que j'avois jurée aux Roys. d'Angleterre, Dannemarc, de Suède, de Polongne, au Duc de Savoye, aux Vénitiens, aux Princes Protestans d'Allemagne, aux Suisses, aux Genevois, & à ce prudent & vaillant Capitaine Maurice de Nassau. Ayme-tu mieux la guerre contre tous ces grands Princes & Républiques, que contre cet escrouellé, que contre ce Marrane, que contre ce tyran Philippes, qui enfin se prévaudra de ton peu d'ambition, & te coupant insensiblement l'herbe sous le pied, t'arrachera la Couronne de ton chef, la Couronne, dis-je, que tes ancestres ont si longuement gardée contre ce dragon des Pyrenées qui la guette.

Pour lors tu seras contraint de recou-

rir au secours , à ceux dont tu auras rompu l'Alliance. Mais qui d'eux daignera pour lors entendre tes gémissemens , non pas un seul , puisque tu auras préféré l'amitié d'Autriche à la confédération de tous les autres Princes Chrétiens. O Dieu , quel nuage de malheurs vois-je se préparer , pour esclatter sur ce pauvre Royaume ! Ceux de la Religion commenceront à esprouver la Barbarie Castillane : on leur écrit desja l'Inquisition en grosses lettres , pour te l'apporter & te la faire jurer. Ceste partie de l'Estat perdue , que tout le reste de la France appreste son col au joug de la servitude ; & toy , prépare-toy à estre tributaire de ce bazané ton beau frere. Mais avant , pauvre Royaume , fay tes préparatifs aux guerres civiles. Certains Prescheurs de division osent parler desja publiquement en chaire de confondre les Huguenots , c'est la ruyne totale de ton Estat. Mon fils, ce sont eux , à l'ayde desquels j'ay dompté les rebelles de la Ligue , à leurs secours je menay battant l'Espagnol hors de mes terres Françaises , & tu permettrois leur crime ? & je croyois t'avoir engendré ? & je t'appellerois mon enfant ? Suy mon conseil ,

& ne te laisse mener à la volonté de ces perfides Conseillers, qui cherchent leur advancement en ton declin, qui cherchent, dis-je, leur profit en ta perte. Fay-toy cognoistre estre Roy, & dis qu'il n'est encore temps de te marier : que tu ne veux une femme à la poste d'autrui : que tu n'as pas encore les reins assez forts à supporter les charges du mariage, que tu ne veux apporter les escrouëlles à la race des Bourbons. Songe plustost à vanger ma mort, qu'à chercher alliance avec ceux qui me l'ont causée. Ne voy-tu pas qu'on te nourrit à des actions enfantines, plustost que Royales ? On te retire des affaires d'Estat à cela, afin que tu ne savoures les douceurs d'un sceptre. Au lieu d'occuper ton esprit à des choses relevées, à des faits royaux, on barbouille ta fantaisie de mille petites folies : on préoccupe ton esprit de mille sortes de badinages. Au lieu de t'entretenir de maximes d'Estat, on te met devant les yeux un nombre de mille petits oyselets, de petits chiens, de petites niaiseries, plus propres à amuser les enfans de lait qu'à faire voir à ceux qui en leur majorité ont à gouverner

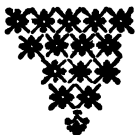
un Royaume. Ce ne sont occupations dignes d'un Roy. Releve ton esprit en haut ; enquiers Souvray ton Gouverneur des choses hautes , & ne luy demande point pourquoy ce moyneau est blanc ou tanné ; mais bien , pourquoy on te veut empescher de te trouver au Conseil , ou si tu t'y trouves , pourquoy on t'en fait retirer si subtilement , si ce n'est point pour crainte qu'on a que tu reconnisses la malice de ces pernicieux Conseillers. Garde-toy bien de les croire ces desloyaux , qui te veulent contraindre à te marier contre la volonté des gens de bien , à ta ruyne entiere & perte totale de ton Estar. Sui mon conseil , évoque du leur , croy mes paroles , & juge leurs discours trompeurs. Ils ont fait mourir le pere , ils veulent tuer le fils , & ruyner ses subjets. Ils ont pillé la Bastille , ils ont volé tes coffres , ils ont mangé ce que je t'avois amassé. Ils veulent encore succer jusques aux mouëlles , & t'empescher de t'enquerir & d'y prendre garde. Casse-les , confisque leurs biens à ton usage. Remets en tes coffres ce qu'ils y ont desrobé , & les chastie exemplairement. Crée des nouveaux

Conseillers , il y a des gens en ta France , & plus gens de bien & plus habiles qu'eux , qui ne se laisseront peser à la balance au poids de l'or : l'avarice ny l'ambition ne les maistriseront point. Ils ont les ames trop justes , les cœurs trop bons & les esprits trop solides , pour se laisser aller aux suasions de l'Espagnol. Fai exercer la Justice , fai punir les meschans , conserve les gens de bien. N'endure un traistre , ny un avare en ton Conseil , ny en tes Parlements. Advance aux charges publiques ceux qui en sont capables. Ne sois trop incrédule , ne donne trop de pied aux estrangers , & ne les mets aux offices premiers , sinon par mérite , & pour avoir esté recogneus par un long-temps très-fideles , irréprochables , & qui ne se laissent gagner par argent. C'est ce qui m'occasionna à eslever à la Marechaussée de France , quoyqu'estranger , ce vaillant & sage Alphonce d'Ornano. Mais un Conchini : quoy ! Quelle vertu a-t-il jamais témoigné ? par quelle généreuse action s'est-il jamais fait paroistre ? En quoi son courage , son esprit & sa fidélité , ont-ils mérité les Charges auxquelles il est esle-

vé? Ah! que si j'eusse vescu jusques à ceste heure, que je l'eusse bien fait eslever d'une autre façon, mais à un gibet, à un eschaffaut, à un bucher, là où je lui eusse fait rendre compte de ses démerites au lieu de merites. Et cependant le desloyal qu'il est, il obtient les premiers rangs en ton affection, aimer ceux qui m'ont fait mourir? Et je croyois t'avoir engendré?

Prends garde à toy: car ces perfides ne tascheront qu'à te perdre. Ah! mon fils, vange mon sang espandu traitreusement. Informe-toy subtilement & courageusement des parricides de ton pere, & vange ma mort si tu veux estre creu mon enfant. Escoute mon tombeau qui t'appelle, il te demande vengeance, ne luy ferme les entrailles de ta pitié, donne-luy relasche à ses plaintes, & appaise ses sanglots. Pour ce faire ensuis mon conseil, le conseil, dis-je, que te donne ton cousin. Et garde-toy de te mesler parmy ces bazanez Espagnols, qui ne cherchent que ta perte. Tes nopces seront sanglantes, voire plus que les miennes premieres n'ont esté. Desmets-roy donc de ceste alliance, & desmens les volontez de ceux qui te veulent faire

précipiter sans considération en un gouffre de malheurs & de repentirs. Et suis le sente que je t'enseigne, & par ce moyen tu ne couras risque de ta vie ny de ta Couronne, afin que chacun puisse crier, Vive Loys de Bourbon nostre Roy, légitime successeur & des vertus & du sceptre de son pere, & second restaurateur de nostre liberté. Adieu donc, mon fils, je m'en retourne en mon repos, où je te prépareray place à te recevoir un jour à venir.



LE DIOGENE François.

IL semble à plusieurs que ce n'est pas un grand mystere que je propose sur le tapy, mais un comte de vieille, me voyant ramentevoir * aujourd'huy aux François l'histoire du bon homme Diogene, lequel avec sa lanterne tracassoit parmy la multitude du peuple qui estoit assemblé en la grand'place d'Athenes pour chercher ce qu'il ne trouvoit pas. Et comme il se void importuné de déclarer que c'estoit, respondit brusquement qu'il cherchoit un homme, non de ressemblance seulement, mais tel qu'un homme doit estre & paroistre.

Or de ceux-cy ne s'en rencontre-t-il pas si aisément comme le vulgaire estime? Car tel pense estre digne de ce nom, qui en effect se trouve à l'ombre avec les bestes quand le soleil est couché, c'est ce que ce Philosophe vouloit représenter par sa recherche.

S'il a faict ce traict dans la ville d'Athenes, que l'on a estimé la pepiniere qui a produict les plus grands esprits de

* Rappeller, retracer.

la Grece, & où l'on disoit que les hommes naissoient sages de nature, qu'eust-il faict maintenant dans la France, où il se peut dire avec vérité, qu'il y plus de peuple, mais moins d'hommes que jamais? Dieu en cela distribuant & retirant ses graces, selon qu'il veut bien heurer ou affliger un Estat. Aussi voyons-nous, que menaçant la ville de Jérusalem il luy faict dire par son Prophete, *Auferam à vobis validum & fortem, virum bellatorem & consiliarium.* Je retireray du milieu de vous les ames genereuses. Ce que Pybrac a compris en ce quatrain.

*Quand tu verras que Dieu au ciel retire
A coup à coup les hommes vertueux,
Dis hardiment: L'orage impétueux
Viendra bientost esbranler cest Empire.*

Combien que l'homme soit le plus accompli animal de la Nature, néanmoins il se remarque que c'est celuy à la perfection duquel elle manque le plus, & que pour un qu'elle nous donne héroïque, elle en produit une infinité pleins de defectuositez, soit de corps, soit d'esprit: de sorte qu'il faut quel-

quefois des siècles entiers pour en produire un de généreuse naissance, & de conduite pareille.

Ce n'est pas une petite rencontre que d'un homme. Le Turc, quand il veut signifier un grand personnage, il l'appelle *homme*; le grand Seigneur haranguant ses Bachas & Capitaines, les nomme simplement *hommes Musulmans*, tant il donne d'emphase à ce mot. L'Espagnol use de celui de *Varon*, pour énumérer un homme de mérite: *scanami hijo Varon*, disent les Dames Espagnoles en leurs souhaits: que mon fils naisse homme. Et est à noter qu'en ceste langue l'V se prononce comme un B, & proferent ce mot comme nous celui de Baron, lequel anciennement ne se donnoit aux François que pour titre de valeur & de faict. Les *Baronnies* ont pris source de-là, comme étant la récompense des preux Chevaliers Barons, qui depuis sont tombées en succession par désordre, sans plus estre conférées à la vertu.

Ainsi tout va en declin par l'ignorance, ou malice, ou négligence de ceux qui sont aux charges publiques, qui laissent le vaisseau qui leur est commis, à

l'abandon des tempestes. C'est pourquoy il est vray de dire que les Républiques tombent plustost en décadence faute d'hommes que faute de moyens & richesses ; d'autant que la générosité acquiert ou conserve, & la pusillanimité ne sçait conserver ce qu'elle possède.

Si jamais la France eust besoin d'hommes, c'est aujourd'huy. Toutes les parties de cest Estat sont malades, la plupart le prevoit, chacun l'apprehende en général, & nul en particulier ne porte le bras pour le secourir. Considerant en moy-mesme qui en pouvoit estre l'occasion, je suis devenu Diogene, j'ay trouvé qu'il y a plus de barbes que d'hommes, que chacun ne pensoit que pour soy, & que peu prévoyoiént que la vraye fortune du particulier doit estre enveloppée dans le bien public : maxime que la plus grande partie de nos François ignorent, & qui pour ne vouloir contribuer au salut de l'Estat, tost ou tard contribueront au malheur d'iceluy.

C'a esté le motif qui m'a faict conduire mon Diogene dans Paris : je m'en fusse volontiers excusé, pour la crainte que j'avois que sa lanterne ne fist prendre la chevre aux Parisiens, estimant

qu'il se voulust moquer d'eux, & ramener la lanternerie de la place Royale: toutefois il n'est pas temps de se railler, mais de se alier pour la conservation de la personne du Roy & du Royaume. Voyons donc ce qu'il fera, faisons-luy tout voir: il sçait nostre mal, la question est s'il rencontrera des hommes pour y apporter le remede.

Commençons par le plus saint & sacré, faisons-luy contempler le Corps Ecclésiastique, & sur-tout ceux qui pour l'espérance de l'escarlata, batissent sur le dos de leur Roy & bienfaiçteur la grandeur d'autrui, pour faire regner temporellement, par la subversion des Monarchies, celui qui ne doit viser qu'à un Royaume spirituel, qui de maximes impies en forment des articles de foy, pour induire les sujets d'attenter à la vie de leurs Princes: maximes qui ont forgé les cousteaux de Clement, Barriere, Chastel & Ravailac; qui veulent vasseler ceste Couronne pour la mettre au ban, à la passion estrangere; qui se plaisent à la nouveauté de ces propositions, & qui exposent les plus salutaires arrests de ce grand Parlement à la censure. Viens, Diogene, viens:
es-tu

es-tu *four-dy*, viens vilement, & cherche parmy ce corps quelque homme pour deffendre l'autorité de nos Roys, rembarrans l'ingratitude de ceux qui veulent revêstir autrui des despouilles de la France, sans considerer qu'ils luy doivent leurs biens & leurs fortunes : apporte ta lanterne, voy exactement si tu y trouveras quelque bon deffenseur des privilèges de l'Eglise Gallicane, & qui fasse rougir de honte ceux qui retranchent les Conciles de Constance & de Basle du rang des Conciles généraux, d'autant que par iceux ces propositions nouvelles sont absolument condamnées. Ha ! sainte harpe de David, qui jadis chassoit les mauvais Demons, où es-tu maintenant ? N'est-ce pas chose estrange que les François deviennent viperes pour devorer la mere qui les nourrist ?

Au lieu de nous ressentir de ce que l'on nous a privés de la part que nous avons à la chaire de saint Pierre ; au lieu, dis-je, d'en demander raison, nous poursuivons sottement une usurpation temporelle sur les Couronnes à laquelle nous n'aurons jamais part. Où est nostre entendement, Diogene ? Point d'hommes,

point d'Evesques, que d'*Angers* : que de *dangers* !

Quoy , Messieurs ! ne vous souvient-il plus d'avoir veu conduire en une Bastille les principaux du Parlement ? Acte commis par les suppots de ceste doctrine qui soustenoient avoir bien fait en violant le saint liêt de Justice ; pour ce , disoient-ils , qu'ils estoient hérétiques ou fauteurs d'hérésie , ennemis de Dieu & de l'Eglise : ainsi qualifioient-ils les fideles serviteurs du Roy. Autant en veut-on faire maintenant ? Il n'y a autre différence , sinon que ce que l'on preschoit à un peuple forcené contre son Prince , on le veut faire croire à sa Majesté contre ce Parlement. La Ligue a rendu les d'ignorans sages ; ceux contre lesquels vous vous débordez , sont cogneus pour leur vie , actions & déportemens , pour personnes très-Catholiques : cependant on les voudroit abandonner à la fureur d'une populace imbue de ceste doctrine , qui n'a autre object que la vie de nos Roys & souslevemens de leurs subjects , & partant justement condamnez par les Arrests de ceste Cour souveraine.

Pardonnez , Messieurs , à nostre Diogene , si se recognoissant l'une de vos

ouailles, il parle néanmoins si hardiment, non contre ses supérieurs, mais de ses supérieurs en l'Eglise, & contre aucuns d'iceux seulement, sçachant bien que vous n'estes tous portez au profit de ceste nouveauté : il recognoist vostre autorité, que vous estes par la grace de Dieu Evêques, successeurs des Apôtres, que tenez rang de Princes en l'Eglise selon le rang qu'il a plu à Dieu vous donner en l'ordre Hiérarchique, ayant par-dessus vous les Archevêques & Primats, & par-dessus tous le Pape, Chef & Primate de l'Eglise universelle : qualité qui ne peut empêcher vos charges & fonctions, puisque les tenez de Dieu. Mais ce de quoy Diogène se fâche, c'est de voir que ceux qui ne recognoissent qu'une puissance en l'Eglise, destruisent les vôtres, bien qu'inférieures à icelle, sapans l'autorité des Ordinaires, pour agrandir ceste puissance à laquelle ils se sont vouez. Ils passent outre ; car de-là ils se jettent sur les Couronnes, ce que nous avons expérimenté plus que jamais, depuis le miserable coup de Ravallac, ne s'estant passé année qu'ils n'ayent mis en lumière quelque livre sur ce sujet, pour troubler le repos de la France. C'est

ce qu'a peu faire le Parlement de s'opposer à ce feu : & de-là provient la haine que quelques Ecclésiastiques portent à ce Senat , ainsi qu'il a apparu en l'assemblée des Estats Généraux.

Passons à la Noblesse , voyons si elle ressemble à ces vieux Pallatins Gaulois que nous lisons aux histoires avoir respandu tant de sang pour empescher la cheute de cest Estat , qui eussent plustost perdu la vie que d'endurer aucune chose au préjudice de nos Roys. Il semble que tout soit abastardy maintenant ; car ny l'exemple de nos ancestres , ny le mespris que l'on faiot de vous , ne vous eschauffe en rien le courage : tant la coyonnerie s'*Ancre* par-tout.

J'appréhende nostre perte , quand je remarque en nos ennemis plus de vertu que parmy nous , estans sans comparaison plus affectionnez au bien de leur Prince & de leur patrie. L'Espagne produict de fidelles serviteurs à son Roy : ils taschent de faire leurs fortunes comme icy , mais ce n'est jamais en traversant les affaires du Prince ny de son Estat. Que ne les imitons-nous en cela ? Ne voyons-nous pas en France des Dom Chrystophe de Montany , d'Anthoine

de Prada; le premier, si tost qu'il vit que le Conseil d'Espagne ne se gouvernoit si prudemment qu'il faisoit durant le regne de Philippe second, après avoir remontré que l'on quittoit le chemin qu'avoit tenu ce sage Roy, il se retira en Portugal, plustost que de voir passer en sa présence chose tant soit peu préjudiciable à la Couronne : l'autre vit content en son jardin, contribuant seulement au Conseil au faict du gouvernement, sans briguer ne posséder dignité aucune, encore qu'il ne possède que peu de biens.

Esclaire, Diogene, & voy si tu en trouveras en France beaucoup de pareils : j'ay peur au rebours que tu n'y remarques des François qui vendroient le Roy & le public pour une simple espérance de pension : tu y rencontreras des gens qui y porteront la chaise percée, pourveu qu'ils ayent entendu leur dire, *Mon-sieur, Monsiour, venez à my, je faro pour vous*. Mots qui ont fait plus de coyons, que l'Oriflambe de braves Champions. Cachez-vous, (diray-je) Noblesse, cachez-vous que Diogene ne vous envisage, ce n'est pas vous qu'il cherche; mais s'il vous rencontre, il vous traitera

avec sa chandelle , comme les enfans traitent Maître Pierre du Coigner. Ne rougissez-vous point de honte ? Ne reconnoistrez-vous jamais la bassesse de vos ames ? Quittez l'espée , prenez l'escritoire , l'on vous fournira de papier & d'*Ancre* pour descrire vos laschetes. Quel le pitié de voir une Noblesse valletter un homme qui ne vaut rien , ny pour la guerre ny pour le Conseil ? qui à cause de ses démerites ne s'ose présenter au Parlement pour se faire recevoir en sa charge prétendue , qui abbaye après les biens des meilleures familles du Royaume , pour eslever sa pietre parenté & celle de sa femme en Italie , qui engloutit les thresors du feu Roy ; qui vous morgue en luy aidant à bastir sa fortune. Il a bien raison de vous appeller coyons : avec nostre argent , il vous a despouillez de vos estats , places & gouvernemens , ensemble de vos honneurs : il fait des pensionnaires dans tous les corps de Justice pour autoriser ses injustices , il pratique des partisans avec lesquels il s'entend pour rançonner le peuple : qui du massacre de la Noblesse projette le ravissement de leurs charges , qui mettra les Officiers à la mercy des assas-

lins pour en avoir les despoilles. Que diray-je plus à qui offre à sa fille en mariage plus que le Roy d'Espagne ne donne à l'Infante, ny le Roy à Madame sa sœur. Cachez-vous, Diogene, desespéré qu'il faille qu'un homme Ecclésiastique vous mette la valeur devant les yeux. Je ne parle point des Grands ny des Pairs. Non, ce n'est point d'eux que je parle, mais seulement de ce Flaque qui desseigne une alliance laquelle ruinera l'Estat. Je ne parle, dis-je, de ce que je vois & prévois. S'il y a quelque chose de caché es cœurs de telles ames, il m'est deffendu de donner plus avant : y pense qui voudra. Mais je croy que c'est la raison pourquoi l'effigie du feu Roy qui est sur le Pont-Neuf, tourne le dos au Louvre pour ne voir ce qui s'y passe.

Hé bien, Diogene, iras-tu aux hostels de ceux qui vident leurs logis d'honneur pour les remplir de pistolets, & de vitupere à la postérité ? Où es-tu, grand Fabius, & toy Cinnatus que l'ennemy du peuple Romain ne sceut jamais vaincre par présens, ny l'ambition de rien gagner sur vostre pauvreté ? O ames divines, que diriez-vous de voir nos François si maniables au son de l'argent ?

Ne vous corrigerez-vous jamais de ce deffaut ? Si ferez. Un de nos Princes a fait un acte si vertueux , qu'il servira d'exemple , dis-je rare , & d'autant plus recommandable , que durant cest ardeur d'avarice qui regne , il n'a non plus voulu toucher à la beauté de quatre cens mille escus que on luy offroit pour son gouvernement , que ce brave Alexandre à ceste de la femme de Darius. Surgeon de la maison d'Orléans , branche entrée en la famille de nos Roys , le Ciel te bénisse & fasse croistre en perfection. Car qu'en doit esperer la France en sa maturité , si en sa premiere adolescence il a déjà rendu tant de tesmoignages de sa générosité. Ha ! que Diogene souhaite au Royaume pour ses estreines beaucoup de personnages de pareille vertu.

Que dis tu , Diogene ? prendras-tu la hardiesse d'entrer dans le Louvre pour y considerer la personne sacrée de nostre Roy ? Je sçay que tu diras , car tu es bon François , qu'il semble que l'on desire plustost qu'il soit long-temps enfant que bientost homme. Il faut que cette liberté e'schappe à Diogene , d'autant qu'il est du naturel des Dames , qui appréhendent en mariage la rencontre des maris qui

ne sont vrayment hommes. Ils voudroient que Sa Majesté démentist son aage , à quoy une généreuse nourriture luy seroit un grand avantage , ayant déjà la nature bonne pour luy.

L'Empereur Charles Quint eut cest heur , que dès l'aage de quatorze ans on l'occupoit dans les affaires , on le faisoit assister au Conseil , non pour y commettre des actes d'enfantillage , mais pour y escouter les propositions & résolutions des affaires. On ouvroit & lisoit-on devant luy les pacquets des Princes estrangers , on luy monstroit les despeschés sur iceux , on traictoit en sa présence toutes sortes de maximes importantes au gouvernement ; & pour luy esguiser l'esprit & le courage , on luy ramentevoit * à toute heure les ennemis de la maison de Bourgogne avec un desir violent de s'en venger. De fait il l'a bien monsté , & la France l'a bien esprouvé à son malheur , que on l'avoit fait homme. C'est ainsi le chemin qu'il faut tenir pour le devenir : nul n'a tant besoin de l'estre que les Roys. Hélas ! que c'est une grande misere quand il faut chercher des Princes en plein jour ! Cela est excusable. pour le commun ; mais le

* Rappelloit.

E v

fang Royal, doit comme un Soleil ;
esclairez dès son levant, & donner dès
le matin des rayons de vertu sur ses
sujets.

La mere des deux Gracchus Romains
disoit que la bonne nourriture estoit
une double naissance aux enfans. C'est
envers les Princes que ceste sentence
se doit plus exactement pratiquer. L'on
doit à l'envy travailler à fortifier leurs
esprits. C'est ce que Diogene & le Caton
François remarquent estre plus nécessaire
à Sa Majesté : lui & le Royaume ont
besoin de le voir bien tost homme , si
bien tost ne voulons souffrir un grand
éclipse dans l'Estat. Mais , quoy ! au
lieu de remedier à ce mal , on tasche à
rendre criminels de leze Majesté ceux
qui descouvrent le pot aux roses.

A la Cour , Diogene , il ne faut pas
tout dire , je ne te conseille pas d'y estre
plus longuement ; il te faut faire un tour
dans le tiers-Estat , tu y pourras trouver
des hommes , au moins tu y oras prou *
discourir du bien public , tu y remar-
queras beaucoup plus de Cicerons que de
Catons : à bien faire il ne faut point
tant de discours , ny faire servir la balan-
ce de Justice , de trébuchet à peser l'or ,

* Entendras beaucoup.

ny faire des reglemens de police, non à dessein de soulager le peuple, mais pour tirer argent des mestiers, & faire venir des provisions & fournitures de mesnage aux hostels des Magistrats. Diogene, mon amy, je crains que tu les trouves aussi corrompus que les autres, & tout *de Mesme*, tout *de Mesme*; Bourgeois, Officiers, Marchands, Ouvriers, Laboureurs, trompent comme les autres, tout *de Mesme*: tant le désordre reigné par-tout.

La police des Huguenots est-elle plus saine? Il y a autant de mangerie parmy eux que parmy nous: Dieu nous veille tous amander, il n'y a guere plus de bien à la Rochelle qu'à Rouen. La belle ville que Lyon! le *Rosne* y passe, qui est encore capable de servir le Roy, aussi bien que Grenoble, qui ne le *Desdit guere*. Ce qu'ils ont de bon plus que nous, c'est que l'on ne craint point qu'ils se rendent Espagnols; on sçait qu'ils sont fermes François. Du reste, les Jésuites se plaignent fort & ferme de ce qu'ils ne les peuvent convertir, & que la caballe Huguenotte devient aussi politique que la leur, & sont contrains de faire *Biner*.

Ne t'amuse point davantage parmi eux, Diogene, fais un tour dans le Parlement, mais ne ressemble pas à ce Vuallon qui brusloit de voir le Maréchal de Biron lorsqu'il passa en Flandres, ce paysan parti de sa maison pour aller à Bruxelles, où si tost qu'il eust envisagé le Mareschal & quelques autres, il fit *Gilles*, comme l'on dit, & s'*En revint*. Il ne faut pas icy faire de *Mesme*, il faut tout contempler ; tu y trouveras des hommes, mais peu à la vérité. O quel malheur ! anciennement c'estoit l'asyle des Princes & peuples estrangers, où l'on accouroit de tous endroits, comme à l'oracle d'Apollon en Delphe, pour y avoir du soulagement & resolution aux affaires importantes ; où l'on remarquoit qu'autant de Conseillers estoient autant de demy-Dieux. Pourquoi ne voyons-nous pas cela ? Qu'estes-vous devenues, ames divines ? Hélas ! *au Pol estes*, *au Pol estes*, vous détestez de la haut la vénalité de nostre Justice. Cela cause que ne daignez plus avoir soin du lieu où vous l'avez autrefois exercée avec tant de dignité & de preudhomme. Cherche, Diogene, dans ce sacré Sénat, tu le contempleras anatomisé de

factions diverses. Ce n'est plus un corps
 entier & vigoureux , la cancrene de
 pensions le mange tous les jours. Ce
 n'est plus le tuteur de nos Roys : pour
 le moins s'il a la volonté d'en conserver
 le tiltre , il ressemble aux corps alan-
 gouris & mourans , à qui la force man-
 que d'exécuter leurs fonctions. Reprens
 cœur , tu seras *se-Condé*. Ne vois-tu pas
 que l'on veut faire croire que tu n'es
 plus capable de cognoistre les affaires
 d'Estat , que l'on te veut arracher poil
 à poil comme la queue du cheval ?
 Reconnois tes fautes , réuny toy pour
 secourir ton Roy : prends pitié de son
 bas aage , afin que l'on puisse dire que
 nous avons encore des hommes. Il y en
 a , & y en auroit encore davantage , si
 l'honneur ne coustoit si cher. Voilà pour-
 quoy l'on ne vous voit plus ça bas ,
 âmes divines , *au Pol estes*. O avarice ,
 que tu as fait une playe mortelle dans
 l'Estat ! Ainsi l'antique Rome se perdit
 si tot que l'argent trouva entrée aux
 charges. Que devons nous craindre au-
 jourd'huy ? Hélas ! nostre mal seroit en
 quelque façon supportable , si l'on pou-
 voit longuement vivoter dans ce désor-
 dre. Mais il faut que ce mal nous tue ,

ou que nous le tuyons : c'est la vérité , quelques raisons spécieuses que l'on propose au contraire. Dessillons-nous les yeux , chassons les humeurs eacochy-
mes qui atrophient * ce Royaume. D'où procedent les bravades qu'avez receues , Messieurs , sinon de ce que l'on vous cognoist divisez & gaignables ? Ce n'est pas ainsi qu'il se faut montrer hommes. Sacré Sénat , résouds-toy à bien faire , & tu seras *ses Condé*.

Madrid prevoit bien qu'il n'y a plus d'hommes en France ; c'est pourquoy la prudence Espagnole trouve qu'il fait bon traicter d'alliance avec nous. Plus une beste est niaise , plus on la mene paistre aisément. La minorité est un aage d'or pour l'ennemy , & un siecle de fer pour les sujets. Adjoustez à cela la vénalité : car en France tout est à vendre ; & si Dieu n'a pitié de ce Royaume , j'ay crainte qu'un de ces matins l'on ne voye un escreteau de *Palais à vendre* à la grande porte du Louvre. Le Ciel puisse toujours conserver nostre Roy , pour en détourner le malheur. Mais Diogene , crie-le tout-haut comme paralitique , que la France n'a point d'hommes pour la

* Extenuent.

porter en la Piscine , afin de la guérir.
 Hé quoy ! la laisserons - nous mourir ?
 Les Prélats n'en auront-ils point pitié ?
 Ne sera-t-elle pas assistée des Grands ,
 des Officiers, & des Pairs-non ? Ha ! pau-
 vre Estat qui n'a plus d'hommes ! ras-
 chons au moins de le devenir. C'est le
 plus bel animal que Dieu ait créé. Il
 se plaist à le contempler comme un chef-
 d'œuvre admirable. Et l'homme mesme
 sert d'admiration à l'homme , quand il est
 vertueux. Il n'est celuy si lasche qui ne
 sente eschauffer son ame au récit des
 gestes valeureux de nos vieux Gaulois.
 Nous en sommes issus François : si nous
 ne les pouvons imiter en conquestes ,
 imitons-les à deffendre ce qu'ils nous
 ont laissé. Ne consentons par setardise *
 à la dissipation de cest Estat. La gloire
 que nous en laisserons à nos enfans, sera
 plus riche que l'amas de pistoles. Ceux
 qui sont descendus de ce brave Comte
 de Dunois , ont plus d'allégresse en es-
 coutant raconter les proësses que ce gé-
 néreux Prince a faictes chassant les enne-
 mis de ce Royaume , qu'ils n'ont de
 plaisir aujourd'huy à posséder sa suc-
 cession.

Sçachiez, François , que quiconque est

* Pareffe.

vertueux , laisse ordinairement biens & honneurs à ses enfans. Car qui a de la vertu a du crédit , qui a du crédit a de l'autorité , & qui sçait parvenir à ce degré ne manque de posséder ce qui est nécessaire à la grandeur d'un homme de courage. Il est vray que ce chemin est plus long pour s'enrichir que l'autre , mais en récompense il est plus glorieux & durable.

Si nous tenions ceste voye l'ennemy nous redouteroit , le bien public prospereroit , nostre renommée fleuriroit. Les petits n'auroient la hardiesse d'enjamber sur les grands pour les despouiller. Hé ! qui les rend ainsi téméraires ? C'est qu'ils croient que les François ne sont plus hommes. Ce mesme deffaut fait que les femmes gourmandent leurs maris : & voilà comme la France est deschirée en tous ses membres. Ce plat pays est mangé , par des partisans , d'impôts & de sel. Ne serons-nous jamais deffalez en deux façons ? Les Provinces seront elles toujours pigeonnées * & réduites à tel point de malheur que l'on ne voit tantost plus dans le Royaume de village ny de *Bourbon*. C'est une seconde raison pourquoy l'ennemy desire nostre alliance.

* Mangées , ruinées.

Te voilà bien estonné, Diogene ; que feras-tu ? Ne te desespere pas encore , possible que tu trouveras des hommes aux Augustins * ; s'il en reste en France , ils doivent estre la dedans : s'il y a de l'esperance au mal qui nous possede , c'est de-là que nous le devons attendre. Il n'est pas croyable qu'ils se fassent appeller coigne-festus : s'ils le font , le peuple en sçaura bien dire sa ratelée , il en murmure déjà assez.

C'est en ce sacré lieu qu'il faut parler vieux Gaulois. Ce n'est pas tout de se moquer d'un estranger qui jargonne mauvais François , il le faut reprendre & prudemment se garder des chausse-trapes ** de Castille.

Il y a long temps que l'Espagnol fait l'amour à la France , *Brusle-ard* petite de l'engloutir : hélas ! qu'il a beau jeu ! Ne vous esmerveillez pas , *si le ry* luy plaist , non ce n'est sans subject *s'il rit* , & rira voyant la riche physionomie de ce beau Chevalier à la grande Croix ; il cognoistra bien par-là que nous avons peu d'hommes. Il remarque nos divisions & mauvais mesnage , il jette là-dessus les fondemens de sa future gran-

* Le Parlement y siégoit alors.

** Piéges.

deur, il prétend part au bris du vaisseau. Nous ne prévoyons, quand il nous aura attrapez & embrouillez en guerre civile. Hélas, François ! que nous serons *Janins*, comme l'on dit en badaudois ! que nous serons *Janins* !

Tolle Dole, cryoient les Juifs, mais les Menuisiers disent qu'il n'y a bois si nouveaux, qu'un bon rabor ne rende poli & *dole*, ny mal si grand à quoy un cœur généreux ne remédie. Rendons justice à nous-mêmes, servons fidelement le Roy. L'on n'est point blasmé d'establiir sa fortune près de Sa Majesté, pourveu que ce soit par récompence des bons services. Il faut aimer Alexandre, non pour ses libéralitez seulement, ains pour ses vertus. Nature & la Loy nous obligent à ce devoir. Diogene reconnoist les bons serviteurs, quand il voit que leur interest particulier ne marche devant celui de leurs maistres.

Et toutesfois la vénalité regne parmy nous. Que l'on s'enqueste tant que l'on voudra, l'on ne sçauroit remarquer un si sale trafic en toute l'Europe, sçavoir mon * si les honneurs, les gouvernemens des Provinces & des places se vendent en Espagne ? Ce seroit un

* Vraiment voit-on que.

crime de l'avoir seulement pensé. En France , c'est habilité de les maquignonner , & gloire de les emporter par telles voyes ; ce qui aliene la naturelle obligation que le sujet doit à ses Princes , en ce qu'il n'estime l'establissement de sa fortune que du fond de sa bourse.

Reconnoissons donc nostre mal ; ne reculons plus à nous monstrier hommes. Il semble que la beauté du nom masculin soit hermaphrodité parmy nous , aussi ne parle on plus mâle aujourd'huy ; l'on dit souleil pour soleil , chouse pour chose , cōton pour coton : tant nos Courtisans parlent molement François. Et de fait nous voyons que le Royaume de Conchin aux Indes Orientales est devenu femelle en France par métamorphose coyonnesque : tant on se plaist à la nouveauté , à voir des avortons morguer les plus hupez de cet Estat.

L'asne du commun , dit le Proverbe , est toujours mal basté , chacun se repose sur la vigilance de son voisin pour racontrer son bast. C'est ce que représentoit une Menuisiere à son mary , la chalandise duquel estoit fort enviée. Mon amy , luy disoit-elle , ne redoutez nullement la jalousie des François , ils

ne vous feront nul desplaisir , ils s'attendent tous les uns aux autres pour le faire.

Ainsi le Roy & le public est servy , ainsi le mal se glisse. J'ay crainte que nostre infortune ne ressemble à celuy des ponts & digues mal entretenus , où l'on remarque tantost la cheute d'une pierre , tantost une liaison s'entrouvrir , tantost une arche se desmentir. Les passans disent bien : Ces digues se ruinent. Cependant l'on néglige d'y travailler , puis une nuict amene un ravage d'eau ou desgorgement de mer qui emporte tout & submerge le pays.

C'est ce qu'il nous faut appréhender ; les menaces de la ruine de l'Estat sont apparentes , il est aisé d'y remedier en mettant l'interest particulier sous le pied : si nous ne le faisons , la digue crevera , & nous nous trouverons inondez dans le déluge général. N'est-ce pas chose déplorable ? Il n'y a que quatre ans que ceste Couronne estoit florissante , redoutée , pleine de grands thrésors , paisible : aujourd'huy elle est pauvre , endettée , desnuee d'argent , à l'emprunt , pleine de factions , & preste à s'en aller par lambeaux. Ne connivons plus : si nous

attendons à l'extrémité à descouvrir le mal , l'on ne nous en sçaura point de gré. Je le sçay bien. Dès hier Diogene *Veit le Roy* ; n'attendons à le secourir lorsqu'il n'y aura plus de remede. Tous les beaux esprits de la France sont assemblez pour y adviser , à bien faire il ne faut point tant d'artifice : qu'ils joignent seulement la prudhommie avec l'habilité , tout ira bien : qu'ils y apportent une prudence sans malice ; c'est la drogue qui nous donnera guérison. Hélas, qu'elle est rare ! Elle ne se rencontre que dans les ames vraiment massés : telles les cherche Diogene , Dieu luy fasse la grace d'en trouver , afin qu'il puisse dire tout-haut que la France a encore des hommes pour la secourir & empescher son declin. Travaillons y à l'envy. Qui-conque fera bien sera le *Condé*.

LA FRANCE SOUS LE NOM DE CATIN.

*Misérable siècle où nous sommes ;
Se disoit Alix à Catin ,
Si je n'ay du laiët au tetin ,
Ce deffaut me vient faute d'hommes.*

*EXTRAIT des Registres du Conseil
d'Estat.*

LE Roy ayant fait voir en présence de la Reine sa mere , des Princes , Officiers de la Couronne , Ducs , Pairs & autres Seigneurs & personnes notables de son Conseil , l'Arrêt donné au Parlement le 24. du mois de Mars dernier ; par lequel lesdits Princes , Ducs , Pairs & Officiers de la Couronne qui ont séance & voix délibérative audit Parlement , sont invitez de s'y trouver pour adviser avec eux aux propositions qui seront faites pour le service de Sa Majesté , soulagement de ses subjects , & bien du Royaume. Ladite convocation ordonnée sans en avoir adverty Sa Majesté & receu sur ce son commandement : elle auroit à ceste occasion mandé les présidens de la Cour , ceux des requestes & un bon nombre de Conseillers de toutes les Chambres pour leur faire déclarer par la bouche de Monseigneur le Chancelier qu'ils avoient outrepassé le pouvoir à eux attribué par les

loix de leur institution, & n'estans établis que pour rendre la justice à ses subjects & non pour cognoistre des affaires d'Estat, sinon lorsqu'il leur étoit commandé. Que sur pareilles entreprises faites par le Parlement durant le regne du Roy François premier, il auroit cassé & déclaré nul ledit Arrest, pour restraindre le pouvoir de Madame la Regente sa mere, & ordonné qu'il luy seroit apporté dans quinze jours pour estre cancellé *, avec deffenses à eux de plus commettre telles indues entreprises. Que le Roy Charles neufvieme, n'estant encore qu'à l'entrée de sa majorité, offensé de ce que le Parlement en auroit pris cognoissance de leur autorité privée, & sans en avoir reçu commandement de luy, encore que ce fût en choses de moindre importance, les auroit aussi repris aigrement & cassé ledit Arrest; & ordonné en outre en ces mots, qu'il seroit laceré & biffé, afin que la memoire de telle & si nouvelle entreprise par eux faite fût oubliée. Que du temps de Charles VIII. le Parlement excité par la seule considération de son devoir auroit, sans attendre le commandement, fait une

* Rayé, biffé.

réponse digne de sa vertu & fidélité au Duc d'Orléans lors premier Prince du sang, & depuis Roy sous le nom de Louis XII. sur la plainte qu'il leur feit des déportemens de Madame de Beaujeu sœur du Roy, qui avoit le manie-
 ment des affaires du Royaume, les priant & exhortant de se joindre à luy pour y remédier, à sçavoir que le Parlement n'avoit esté institué que pour rendre la justice aux sujets du Roy, & non pour se mesler des affaires du Roy, sinon quant il leur étoit commandé par le chef ordonné de Dieu, auquel seul ils devoient obéir en cest endroit & non à autres, laquelle réponse fut faite par le fleur de la Vacquerie, lors le premier Président, avec paroles graves & pleines de dignité pour induire & persuader ce grand Prince de s'adresser au Roy & se reconcilier plustot avec Madame de Beaujeu que de rechercher d'autres moyens qui pourroient être cause de mettre le trouble en l'Estat, suivant lesquels exemples des Roys prédécesseurs de Sa Majesté, qui a le mesme pouvoir & autorité qu'ils ont eu durant leur regne, cassa, revoqua & déclara dès-lors nul ledit Arrest du 28. Mars
 &

& ordonna qu'il seroit osté des registres , leur faisant deffenses de prendre à l'advenir aucune cognoissance des affaires d'Etat au préjudice des deffenses. Au lieu d'y obéir , aucuns des Présidens & Conseillers des Enquestes , députez Commissaires pour dresser & mettre par écrit des nouvelles remontrances , ont demandé l'exécution d'yceluy Arrest , & adjoutant plus de foy qu'ils n'ont deu aux advis qui leur ont été donnez par personnes qui l'ont fait malicieusement & à mauvais dessein , ou qui n'en estoient bien informez , inseré esdites remontrances plusieurs articles qui sont aussi notoirement calomnieux en ce qu'ils essayent de jeter un blâme général , & mettre en mauvaise odeur tous ceux qui ont eu part en l'administration des affaires & Finances , ce qui fait assez juger qu'on a plustôt desiré de donner des prétextes à ceux qui auroient volonté de troubler la tranquillité publique , que de chercher les moyens de faire cesser les abus & désordres qu'on grossit pour accroistre les mécontentemens particuliers , & diminuer d'autant l'autorité de Sa Majesté ; lesquels articles eussent semblablement esté permis aux plus sages &

judicieux , lorsque lecture en fut faite les
Chambres assemblées de délibérer sur
chacun article , & de les examiner par-
ticulièrement, ainsi que souloit *estre fait
du passé. A quoy voulant pourvoir &
empescher à l'avenir tels désordres &
indues entreprises , a derechef cassé , re-
voqué , & déclaré nul ledit Arrest du
28. Mars dernier , faisant inhibitions &
deshenses audit Parlement de s'entre-
mettre à l'advenir des affaires d'Estat ,
sinon quand il leur sera commandé. Et
afin que la mémoire de ceste entreprise
& désobéissance soit du tout esteinte ,
veut que ledit Arrest ensemble lesdites
remonstrances soient biffées & ostées
des réglemens , & à cest effect que
le Greffier soit tenu les apporter à
Sa Majesté incontinent après la signifi-
cation qui luy sera faite du présent Ar-
rest , à peine de perdre son office , se
reservant néanmoins sadite Majesté de
pourvoir au plustôt , & le plus favora-
blement qu'elle pourra , aux plaintes &
remonstrances contenues dans les cahiers
des Estats généraux , qu'elle fait voir , &
examiner de jour à autre , non seule-
ment en ce qui regarde la Justice , mais

* Qu'on avoit costume de faire par le passé,

aussi le Clergé, la Noblesse, la Police, & les Finances dont les Edits seront envoyez au Parlement, & à tous autres Parlemens & Cours souveraines du Royaume, pour les vérifier & y faire les remontrances qu'ils jugeront en leurs consciences devoir être utiles au public; & lors elle les recevra volontiers, les mettra en considération, & y aura autant d'esgard qu'il sera requis, pour tesmoigner le soin que Sa Majesté veut avoir du bien & soulagement de ses bons subjects.

Fait au Conseil d'Estat du Roy, Sa Majesté y seant, à Paris le vingt-troisième jour de May, mil six cent quinze.
Signé DELOMENIE.



*PROTESTATION de M. le Prince
de Condé présentée au Roy le 9.
Aoust 1615. avec les Lettres de ce
Prince écrites au Roy, à la Reine
& au Parlement.*

CHacun sçait que M. le Prince déjà plusieurs fois a fait entendre au Roy & à la Reine sa mere les grands maux & désordres qui travaillent ce Royaume, & qui multipliez par le temps s'avancent plus que jamais pour le porter à sa ruine, si par la prudence de L. M. il n'y est bientôt pourvû.

Ce fut l'an passé le sujet de ses très-humbles remontrances, lesquelles il présenta à la Reine Régente, par l'avis d'un bon nombre de Princes, Officiers de la Couronne, Seigneurs & Gentilshommes dont il étoit assisté. Mais dès-lors les mauvais Conseillers, que les ennemis du repos & de la tranquillité publique de la France tiennent à gages près de L. M. au lieu de faire profit de ses avis, convertissant cet aliment en poison, firent du remede l'entreten-

ment de la maladie ; & voyant que par ce moyen leurs mauvais desseins seroient reconnus , & leurs projets rendus inutiles , cuidans * couvrir leurs fautes , & éloigner d'eux le blâme & reproche qu'ils ne pouvoient éviter , ils eurent recours aux artifices , dont en tous siècles se sont servi ceux qui conjurent la ruine de ce Royaume , & ont à cette fin entretenu le désordre & la confusion , car comme les maux étoient sans nombre , aussi ne pouvoient-ils faire que la doléance publique ne vînt frapper l'oreille du Roy & de la Reine sa mere , & n'émût leur compassion au soulagement du pauvre peuple , & leur juste vengeance contre les auteurs de cette générale dissipation , pour détourner ce coup qui alloit tomber sur leurs testes & ruiner leurs desseins.

Ils s'armerent d'audace & d'impudence , qui est le dernier refuge de tous les méchans , & osèrent calomnier les plus saines intentions dudit Seigneur Prince & de tous ceux qui étoient joints avec luy ; afin qu'ayant prévenu la liberté du jugement de L. M. par une mauvaise impression contre leurs personnes , tou-

* S'imaginant.

tes leurs actions leur fussent suspectes & odieuses , en quoi la trop grande crédulité de la Reine favorisa grandement leurs desseins : car luy ayant fait entendre que la reformation qu'on demandoit en l'Etat , n'étoit qu'un vain prétexte pour lui en ôter le gouvernement , que les plaintes publiques qui font les gémissemens , & comme les derniers soupirs de tant de milliers d'hommes , étoient la voix d'un peuple mutin , rebelle , amateur de nouveauté , & desiréux des troubles domestiques.

Telles impostures ayant jetté la défiance dans l'esprit de S. M. elle se laissa facilement emporter à la force de leurs persuasions , & ferma l'oreille aux remontrances qui eurent un effet du tout contraire à l'intention dudit Seigneur Prince , & au vœu de tous les gens de bien ; car prenant de la gauche ce qu'il donnoit de la droite , au lieu de justice qu'il demandoit , on parla de l'opprimer par les armes & les forces du Roy ; on dressa à cette fin nouveaux Régimens , on fit des levées de Suisses , on assembla des troupes en corps d'armées , on tira du trésor de la Bastille l'argent

que le feu Roy y avoit mis pour la nécessité & le salut public, afin de l'employer contre son propre sang, contre ses plus fideles serviteurs, parce qu'ils avoient osé ouvrir la bouche pour parler des miseres & calamitez publiques, & de la reformation des défordres de l'Etat.

Mais tels procedez contre des personnes suppliantes, innocentes, & désarmées, ayant été publiquement detestées, il se trouva encore quelques gens de bien près de L. M, qui arrêterent l'exécution d'un si pernicleux conseil; & alors on proposa une conférence, laquelle commencée à Soissons, conclue à sainte-Ménchoud par une belle résolution d'assembler les Etats généraux, qui est l'ancien & plus salutaire remede aux playes domestiques de ce Royaume, faisoit esperer qu'en cette assemblée se pourroient trouver des moyens pour remedier aux maux de cet Etat, & le remettre en son ancienne dignité & splendeur. Chacun s'en promettoit un heureux succès, & tout autre que l'issue n'a fait paroître. Les remedes qu'on y a appliquez s'étant rendus plus propres à nourrir le mal qu'à l'éteindre, comme

souvent une même cause produit un effet tout contraire à soi-même.

Aussi de bonne heure ceux qui sçavent juger des effets par les causes, & par conjectures de l'avenir prévoir la suite des affaires, reconnurent bientôt que le fruit n'en seroit pas tel qu'on l'avoit espéré, & que le train qu'on leur faisoit prendre, en rendroit le succès moins favorable. Car dès l'entrée, ceux que l'ambition, l'avarice & autres particuliers intérêts portoient à d'autres desseins, & qui impatiens du repos & prospérité de la France, sçavoient très-bien n'y pouvoir parvenir que par la confusion, ruine & destruction de cet Etat, craignant que les Etats n'en arrêtaient le cours, & ne leur fissent rendre compte de leur mauvaise administration, ne pouvant se représenter à une assemblée qu'avec l'appréhension des peines qu'ils méritent, n'ont obmis pratiques, artifices quelconques pour l'éluider & rendre inutile. Et pour en troubler la convocation, ils suscitèrent la mutinerie de Poitiers, où M. le Prince s'étant acheminé, avec quelques-uns de ses domestiques, pour demander raison d'une insolence commise à son endroit,

par l'outrage fait à un des siens , ils excitèrent par leurs émissaires un nombre d'habitans qu'ils connoissoient bien entendus à promouvoir des séditions , lesquels remplirent la ville de frayeurs & de vacarmes , comme si les ennemis eussent été à leurs portes. De quoy M. le Prince s'étant plaint à la Reine , & demandé justice d'un procédé si séditieux & si insolent , les mauvais Conseillers gagnèrent aussitôt l'oreille de S. M. la remplirent de calomnies & de fausses impressions , comme s'ils eussent voulu se saisir de la ville de Poitiers : chose ridicule , qu'un Prince désarmé , sous la foy publique d'un traité , accompagné seulement d'un petit nombre de ses domestiques , ait voulu exécuter un si grand dessein & s'emparer d'une ville de si grande importance au milieu du Royaume , luy qui étant armé ne l'a pas entrepris sur des places de plus libre accès , & beaucoup plus faciles à garder.

Mais ils avoient opinion qu'il voudroit poursuivre la vengeance de cette offense , tant eux - mêmes la croyoient juste , & que la réparation luy étant dé-

cela le porteroit à quelque extrémité, & qu'ainsi il romproit la convocation des Etats par le trouble. Toutefois M. le Prince, pour le bien du Royaume, s'étant contenu en repos, & dissimulé cette injure, se voyant sans excuse de tenir les Etats, ils prirent résolution de les dresser, & faire réussir, en sorte que les justes plaintes des sujets du Roy furent supprimées, les entreprises & trahisons contre l'Etat dissimulées, l'impunité des crimes favorisée, le désordre & la confusion établis, toutes sortes de maux autorisés pour le passé, provoqués pour l'avenir, & le nom d'Etats à jamais odieux & abominable aux François pour cet effet. Ils firent des menées dans toutes les Provinces, afin de faire élire des députés à leurs postes, n'ayant fait appeler aux convocations particulières que ceux que bon leur a semblé, faisant donner des pensions aux uns, des promesses aux autres, employant audacieusement à telles corruptions le nom du Roy & de la Reine sa mère, jusqu'à faire retracter l'élection de plusieurs, disant qu'ils n'étoient point agréables à L. M. En quelques endroits ceux de leur faction se sont députez eux-mêmes.

mes , ayant employé à force ouverte ce qu'ils ne pouvoient esperer par les formes ordinaires & légitimes. Bref la liberté de l'élection y a été entièrement opprimée par monopoles , corruption , menaces & violences , & ont été les Etats composez de personnes députées par telles voyes. On ne s'est pas contenté de cela , on a envoyé par les Provinces des mémoires de ce que l'on vouloit être mis dans les cahiers , lesquels en beaucoup de lieux , voire quasi par-tout , ont été dressés sans les communiquer aux corps des villes & communautéz , tant de la Noblesse que du peuple ; de sorte qu'il se peut dire avec vérité , que cette assemblée n'avoit des Etats que le nom. Le peuple en a crié , & s'en plaint encore publiquement ; mais ceux qui profitent de la misère , & moissonnent les calamitez , sçavent par trop d'expérience que telles plaintes vieillissent incontinent , & se perdent , & se promettent que toutes sortes de maux seront toujours supportables par accoustumance. Aussi le peuple n'a encore senti aucun soulagement de ces Etats , n'en a pu concevoir aucune bonne espérance , ni

reconnu autre chose qu'infinis présages de calamité.

Le tiers Etat qui étoit la plus saine partie de l'assemblée, avoit voulu, selon l'affection qu'il porte au Roy, pourvoir à la sûreté de sa personne par un remède jugé convenable par tous les gens de bien. Aussitôt se sont élevez des gens si peu affectionnez, si desloyaux & si infideles à leur Roy, si ingrats à leur patrie, qui de cette grande vérité touchant la vie des Roys, en ont fait une question problématique, & matiere de discorde dans les Etats. Sur cela on a donné un Arrêt au Conseil du Roy, par lequel on a imposé silence aux uns & aux autres, comme si la sûreté de la vie des Roys étoit une proposition scrupuleuse, ou une affaire qui ne fût pas digne d'émouvoir * de la dissension.

Cependant on a semé parmi le peuple des libelles, qui font dépendre la personne & les Etats des Roys d'une autre puissance, & leurs vies de la fureur des assassins qui voudront les tenir pour tyrans ; selon l'opinion ou le commandement qu'ils en pourront avoir. Et ce qui est bien honteux en un Etat, tel que

* Retirer, éloigner.

la France, ces Livres s'impriment ; & ceux qui se font par les bons sujets contre telles impietez, n'ont cette même licence, & ne se publient qu'avec danger. Et si par un tel silence, ou pour mieux dire par une lâche prévarication on a consenti à l'établissement d'un mal si dangereux contre les personnes sacrées des Roys, jusques à faire rayer des cahiers des Etats l'article qui portoit la recherche du détestable parricide commis en la personne du feu Roy de très-heureuse mémoire, dont la playe encore toute sanglante crie vengeance devant la justice de Dieu contre les perfides auteurs de sa mort, que peut croire le peuple, qu'il y ait plus d'affection à faire cesser les maux qui le tourmentent, & qui pourront encore naître pour sa dernière désolation ?

On a vû le Maréchal d'Ancre, que la faveur seule, non le mérite, non l'extraction, ni les services rendus à la France, a introduit es premières Charges & plus importans gouvernemens de l'Etat contre les loix du Royaume, faire attenter audacieusement, à la face des Etats, des assassinats contre la Noblesse Françoisé, avec telle impunité

que les plaintes ont été tenues pour crimes , & le ressentiment d'une si juste douleur étouffé par la faveur d'une puissance absolue , & par les menaces d'une dernière violence. Ce qui a depuis peu de jours donné l'audace à un soldat Italien de la chadelle d'Amiens d'assassiner publiquement le fleur de Prouville Sergent Major de cette ville frontiere, sans que jusques ici la justice en ait été faite. On a vu en même temps des poursuites rigoureuses contre des Gendilshommes François pour des causes légères & de peu de conséquence, pour s'être ressentis de la perfidie & trahison domestique de quelques serviteurs infidèles, mises néanmoins au plus haut degré d'offense, d'autant qu'ils affectoient le service dudit Seigneur Prince, & qu'il en prenoit la protection.

On a vu arriver dans la Capitale du Royaume des personnes détestables appelées de toutes les parties de l'Europe sous divers prétextes, avoir faveur en Court & entrée en plusieurs grandes maisons, mais particulièrement dudit Maître-chal, Juifs , magiciens , empoison-

nettes, assassins, par le ministère desquels on a dressé plusieurs projets contre la vie dudit Seigneur Prince, & de M. le Duc de Longueville, & d'autres Princes & Seigneurs, qui comme luy affectionnent le service du Roy & de l'Etat, & sont ennemis du désordre & de la confusion.

On a vû en ce même temps recevoir toutes sortes d'avis & inventions pour lever deniers sur le peuple, trente-cinq ou quarante Edicts scellez pour cet effect. Mais les deniers, non plus que ceux qui procéderont de la nouvelle revente des Greffes & autres Domaines, qui par le bon menage du feu Roy s'en alloient dans peu de temps desengagez, ne sont pas destinez pour entrer es coffres du Roy, ny pourvoir aux nécessitez publiques de l'Etat, mais pour assouvir l'avarice insatiable du Maréchal d'Ancre, qui est telle, qu'il se vérifiera que depuis la mort du feu Roy par divers moyens, & par suppositions des noms empruntez, pour faciliter la vérification des dons, il a tiré des deniers clairs plus de six millions de livre.

On a vû aussi les efforts qu'il a faits ci devant pour arracher des mains dudit

sieur Duc de Longueville le gouverne-
 ment de Picardie , l'un des plus im-
 portans du Royaume , luy faisant pro-
 poser des récompenses excessives de de-
 niers , & par un exemple honteux mettre
 à prix d'argent ce qui a été donné pour
 récompense à la vertu & fidélité de ses
 prédécesseurs. Ce que n'ayant peu ob-
 tenir , on a vû depuis peu de jours la
 violence que sous le nom du Roy il a
 fait faire dans Amiens, afin de s'y ren-
 dre le plus fort, pour obliger Sa Ma-
 jesté à redoubter sa puissance , & sup-
 porter ses actions & déportemens , par
 la crainte de perdre une place si impor-
 tante, quand il luy prendra fantaisie
 de se soustraire de son obéissance: chose
 qui arrive facilement à des personnes
 de sa condition , qui n'ont aucune affaire
 naturelle ny interest à la conservation
 de l'Estat.

On a vû & voit encore tous les jours,
 à la honte de la France , cet estranger
 avec ses suppots être la porte des hon-
 neurs & des charges publiques , disposer
 des bénéfices, & des gouvernemens, distri-
 buer les pensions, être arbitre & dispensa-
 teur de toutes les graces, jusques à donner
 la vie ou la mort aux subjects du Roy.

selon qu'il leur plaît en faire accorder ou refuser les rémissions. Ainsi aux dépens de Sa Majesté, & au grand préjudice de son service, ils ont fait nombre de créatures, & en pourront encore faire davantage, quand après l'extinction du droit annuel qu'ils ont ardemment poursuivie, ils auront tout pouvoir de disposer des offices, tâchans par telles voies illégitimes, vu la foiblesse de l'âge du Roy, luy dérober l'affection de ses sujets, faisant dépendre d'eux & de leur faveur tout le bien qu'ils en peuvent esperer, cependant que Sa Majesté demeure chargée de l'ennuy du joug insupportable qu'ils ont imposé sur son peuple, qui est le chemin des plus hautes entreprises, & un tesmoignage asseuré que leurs desseins ne sont pas petits, quand ils gagneroient autre chose qu'une assez forte puissance pour se rendre formidables au Roy, & se maintenir contre sa justice, laquelle ils redoubtent plus que chose du monde.

Ces choses, & grand nombre d'autres semblables, entreprises avec hardiesse, & attentées avec toute impunité, ont fièrement paru à la face de ces Estats, auxquels n'étant resté que le nom

de leur ancienne dignité, il n'a pas été possible d'y rien proposer sans le consentement de ceux qui sont auteurs des désordres dont on avoit à demander la réformation; & si quelques gens de bien non souillez de corruption, & dans le cœur desquels étoit encore réservée quelque vive étincelle de la vertu de nos ancêtres, ont treffailé de douteux en leurs courages, & jetté les derniers sanglots de la liberté mourante, le grand nombre, les menaces & le nom du Roy qu'on employe indignement pour autoriser le mal, & renverser les bons conseils, ont toujours imposé silence, & étouffé par ce moyen si peu de bien que l'on pouvoit esperer de cet assemblée, en laquelle ledit Seigneur Prince ayant résolu d'aller pour exhorter un chacun de déposer tous intérêts, & ne se porter qu'aux affections qui ont pour but le vray service du Roy & le soulagement de son peuple, pour s'exposer soy-même le premier à la censure des Estats, & de resveiller leur fidélité & leur diligence à faire tout devoirs de mettre en évidence les causes & les auteurs de tant de miseres, proposer les remedes, & supplier le Roy de faire

punit les coupables, ces infideles & desloyaux Conseillers employèrent encore le nom de Sa Majesté pour servir de rempart à leurs méchancetez, & furent bien si audacieux de luy faire dire que le Roy luy deffendoit d'aller aux Etats, & firent en sorte par le monopole de leurs partisans & pensionnaires, que s'il s'y fut présenté, il n'y eût été receu avec l'honneur qui luy est deu, & au rang qu'il tient en ce Royaume.

Et bien que ledit Seigneur Prince se fût abstenu de l'entrée desdits Estats, & qu'on ne luy peut imputer aucune faute, sinon que sa trop ardente affection au service du Roy & au bien de son Estat luy tourne à malheur & à crime, & donne prise à la calomnie, on ne laissa pas néanmoins de tenir la nuit des Conseils secrets, composés de trois ou quatre personnes de peu de valeur, où fut délibéré de se saisir de la personne dudit Seigneur Prince & d'autres Princes, Officiers de la Couronne & Seigneurs, qui ne peuvent non plus que luy voir la Majesté de leur Roy si misérablement foulée aux pieds, ny supporter une si honteuse & si licen-

cieuse profanation de toutes choses. Et pour ce que le peuple n'eût peu estre persuadé que telles violences eussent été commandées par le Roy, il fut aussi conclu dans les mêmes Conseils de désarmer les Parisiens, de changer les Capitaines des quartiers, d'oster les chaisnes des rues pour diminuer la force de la ville, & d'y mettre les Suisses & autres gens de guerre, l'audace de tels Conseillers estant montée si haut que de croire toutes choses faisables & faciles pour l'exécution de leurs pernicioeux desseins.

Or comme les Estats n'ont apporté aucun fruit, sinon des pensions, & coadjutoreries à plusieurs députez de conscience venale, mais au pauvre peuple redoublement de miseres & d'appréhensions, la Cour de Parlement de Paris qui en divers temps a rendu tant de témoignages de sa fidélité pour la conservation de ceste Couronne, qui veille continuellement pour le service du Roy, & a toujours si utilement adressé ses Conseils au bien de l'Estat, auroit par Arrest du 28. du mois de Mars dernier arresté sous le bon plaisir de Sa Majesté

que les Princes, Ducs, Pairs & autres Officiers de la Couronne, qui ont séance & voix délibérative en la Cour, feroient invitez de s'y trouver, pour adviser sur les propositions qui seroient faites pour le service du Roy, soulagement de ses subjects & bien de son Estat.

Mais ceux qui n'ont establisement que par le désordre & la confusion, estimans que toute poursuite de réformation tend à les perdre, tâcherent aussitôt de persuader à Sa Majesté que le Parlement avoit entrepris sur son autorité, & par divers artifices luy rendre les droictes intentions de ceste compagnie suspectes, jusques à l'esmouvoir à des indignations. Sur quoy le Parlement ayant dressé ses remontrances en termes humbles & respectueux, selon la prudence singulière de ceste compagnie, & icelles portées & présentées au Roy avec toute la révérence qu'il pouvoit désirer, Sa Majesté auroit entendu par la lecture d'icelles ce que son Parlement avoit jugé estre de son service & du bien universel de son Estat, luy ayant représenté les causes du mal qui l'afflige, & fait assez recognoistre

à la nature , qui a dès la naissance inspiré ses affections à tous les animaux pour leur propre conservation. Ceste compagnie de peu de personnes , qui se dit le Conseil du Roy , reçoit tous les jours sous le nom de Sa Majesté toutes sortes de propositions , qui vont à la foule du peuple , & à la dissipation de l'Estat , & n'y a rien de plus commun que les Arrests pour le droit d'advis que ceux qui sont auteurs de telles inventions , condamnées par plusieurs ordonnances de nos Roys , qui veulent que tels gens soient châtiés comme perturbateurs du repos public. Et quand le Parlement en a représenté le désordre , a voulu proposer ce qu'il a jugé être du bien du service du Roy & du soulagement de son peuple , ce même Conseil abusant trop indignement de l'autorité de Sa Majesté en la foiblesse de son âge , luy a fait rejeter avec paroles d'indignation ce qui parloit de ceste compagnie vénérable , comme si elle ne méritoit la faveur de son oreille , ou du moins le même traitement que reçoivent les moindres & les plus contemptibles personnes d'entre le peuple. Mais il ne faut trouver étrange , si ceux , qui ont
violé

violé toutes les loix, renversé tout ordre de justice, s'efforcent d'abbatre l'autorité du Parlement, estant la chose du monde qui leur est la plus contraire, qui fait plus trembler leurs consciences ulcerées de leurs méchancetez, & contre laquelle ils croient avoir un jour besoin d'alléguer incompétence, dont ils cherchent par-tout les moyens; ayant déjà pour cet effect, tiré quelques pieces des registres du grand Conseil, afin que relevés par-dessus toute autre puissance, ils soyent les seuls Juges de toutes leurs actions, se puissent justifier eux-mêmes, & prononcer calomnieuses toutes plaintes, comme ils ont fait les remontrances du Parlement. Et si l'âge du Roy ne luy permet pas d'appercevoir les dangers qui l'environnent, & que tout accès étant fermé à ceux qui l'en pourroient advertir, il ne reste plus que les plaintes publiques du peuple, lesquelles touchans en particulier plusieurs Conseillers & principaux Ministres du gouvernement, il n'y a lieu au monde où elles puissent être examinées qu'au Parlement, par l'avis des Princes, Ducs, Pairs, & autres grands Seigneurs de ce Royaume. Car si les plaintes sont justes,

d'où pourroit procéder un remede plus salutaire que celuy qui seroit concerté par une si grande & prudente compagnie ? Si elles sont fausses, où est-ce que les accusez pourroient jamais trouver une plus glorieuse justification, & un plus honorable témoignage de leur innocence ? Mais telles épreuves, dignes de plus grands courages & de consciences plus assurées, ne peuvent estre qu'épouvantables à ceux, qui entierement tourmentez du sentiment de leurs crimes, ont déjà mille bourreaux en leurs ames, & une juste appréhension des supplices qu'ils ont meritez.

Pour ceste cause ils ont cassé ce tant nécessaire Arrest du Parlement, & s'efforcent de faire supprimer ses remontrances, afin que le temps & leurs artifices ayant fait périr les preuves, il ne reste plus aucune mémoire de si importantes accusations, & que le Roy venu avec les ans à la vraye cognoissance des maux qui affligeront son Estat, ne puisse jamais remonter jusques à leur source, ny prendre vengeance d'une si malheureuse & desloyale administration. C'est à ce mesme dessein qu'ils font précipiter l'exécution du mariage du Roy &

en pressent l'accomplissement avec tant d'ardeur , pour s'acquérir les bonnes grâces de la Reine future , afin que sa faveur & protection leur soit à jamais un azile de toute seureté contre la haine universelle du peuple , & la malédiction de toute la France , qu'ils ont attirée sur eux par leurs violens & pernicieux conseils.

Et qui pourroit souffrir plus longtemps de tels Conseillers , quatre ou cinq personnes venues de rien usurper toute la puissance du Royaume , prendre insolemment l'autorité d'ordonner & changer toutes choses à leurs postes , renverser les loix du Royaume & tout ordre de justice , de primer & échaffauder les Parlemens, tenir le pied sur la gorge à tous les gens de bien , à tous les vrais François , & fideles serviteurs du Roy , & se jouer ainsi licentieusement de la fortune de ce grand Empire ? Qui souffriroit de voir le Roy exposé , comme il est , au mépris & à l'irrévérence , toute la Cour étant aujourd'huy à la suite de ceux qui peuvent faire donner des pensions , des Bénéfices , des Charges & Gouvernemens ; qu'on fasse violence à la porte du Louvre , en la chambre du Roy , en sa présence ?

Voilà les maux & désordres publics, dont jusques à présent Monseigneur le Prince a demandé la réformation, lesquels plusieurs ont mieux aimé voir que prévoir, les sentir jusqu'au vif que les croire, ostant toute autorité & pouvoir de les destourner à ceux qui ont esté assez prudens & clairvoyans pour les prédire avant qu'ils eussent fait un si grand progrès, & fussent parvenus à tel excès qu'à peine peut-on supporter le mal, ny en souffrir le remède.

Outre ce que dessus, chacun sçait le mépris qu'on a fait, depuis les alliances d'Espagne, des Princes estrangers, des voisins, & anciens amis alliez de cette Couronne, & les grands avantages que l'Espagnol en divers endroits a pris sur eux, par la connivence & prévarication de ces infidelles Conseillers : tesmoing la prise de la ville d'Aix, de Wesel & de tant d'autres places occupées injustement, détenues jusques à présent par le Marquis Spinola, dans les pays de Cleves, de Julliers, où il eût fait de plus grands progrès s'il n'en eût été empêché par les armes de Messieurs les Estats, à qui le public a cette obligation. Et l'exécution du Traité de Zeuten dont la

mémoire est presque perdue , pour avoir été tant de fois interrompue & négligée , & maintenant entièrement délaissée , fait assez voir , au grand mépris de l'autorité du Roy , que cela se fait pour favoriser les desseins de l'Espagnol , & pour luy donner loisir d'affermir son usurpation sur nos anciens amis & alliez. Chacun sçait aussi les procédures honteuses & peu convenables à la réputation de la France , dont on a usé envers le Duc de Savoye , pour laisser opprimer & mettre ses Estats en proye à l'Espagnol , au notable préjudice de cette Couronne. Cela leur donne les justes desffiances , comme si la puissance d'Espagne , fortifiée de celle de France , tendoit à l'empire de toute l'Europe , & ne pressoit l'accomplissement du mariage du Roy que pour ce dessein. Ils sçavent que cette alliance n'est pas seulement de personnes , mais aussi de conseils : ils voyent que le Roy va mesler ses affaires avec un Prince qui est en sa pleine vigueur , luy va ouvrir l'entrée en toutes les parties de son Royaume , communiquer tous ses conseils , & recevoir les siens pour le gouvernement

de son Estat , & n'ignorent point que la Reine son épouse aura les affections, les favoris , les desseins , qu'elle aura bien le pouvoir d'introduire des Espagnols aux plus grandes Charges & aux gouvernemens des places plus importantes, aussi bien que depuis la mort du feu Roy nous y avons veu introduire des Italiens ; que si ceste puissance s'y établit une fois , comme il sera mal aisé de l'empêcher , cest Estat prendra une autre face , par le changement qui s'y fera de toutes choses. Ils sont en alarmes & pour eux & pour nous du subit partement du Roy , de voir que sans nécessité , au mauvais état où sont les affaires du Royaume au dedans , on aille encore , en un âge si tendre , faire un effort à la nature , & hazarder la santé de sa personne par l'accomplissement de ce mariage , qui se pourroit différer à un autre temps , pour éviter les dangereux inconvéniens que cette précipitation en fait craindre de toutes parts , dont la calamité est déjà cogneue à tous , les remedes à peu , & la façon de les appliquer presque à personne : cependant le Roy croîtroit de plus en

plus avec l'âge, en force de corps & d'esprit, les affaires pourroient être en meilleur estat, les sujets plus contents, les voisins & alliez plus assurez, & toutes choses avec sa personne plus disposées au mariage. Il ne dépendroit plus de l'ambition, de l'avarice, ny de toutes les perverses affections d'autres hommes. Il seroit luy-même arbitre de ses volontez, tiendroient les renes de son Empire, n'appelleroit aux Charges que les plus affectionnez à son service, aux gouvernemens que les plus fideles, à son Conseil que les plus gens de biens. Il seroit prudent pour ôter le mal du milieu de son peuple, fort pour résister à ses ennemis, puissant pour assurer les anciens alliez de sa Couronne; il seroit florissant en paix, invincible en guerre, & son Royaume comblé de bénédictions du ciel, & abondant en toutes sortes de félicités : alors il pourroit accomplir son mariage sans rien craindre, au lieu qu'à présent, au bruit de son partement, toute la France est en larmes & en affliction, toute l'Europe en alarme, les voisins en défiance, tout le monde en estonnement de la précipitation de ce mariage : alors ses subjects l'en supplie-

roient, ses alliez l'y convieroient, tous les hommes ensemble y apporteroient leur consentement, & Dieu sa bénédiction.

Ceux de la Religion prétendue réformée, qui ne desirent que le repos sous le bénéfice des Edits, disent tout haut que l'on avance ce mariage, afin de les exterminer durant le bas âge du Roy, auparavant qu'il puisse cognoître qu'ils sont membres utiles à son Estat; cependant que ceux qui desirent leur ruine, disposent entierement de sa puissance & de son autorité; que déjà on chante les triomphes en Espagne; qu'un Jésuite l'a prêché depuis peu de jours dans Paris, où l'on voit même des Livres faits en Espagne & en Langue Espagnole, qui le promettent ainsi, & attribuent tous les malheurs que la France a receus depuis cinquante ans, même les détestables parricides de nos Roys, à la liberté de conscience qu'ils ont donnée à leurs subjects, & de ce qu'ils ont pris Genève & Sedan en leur protection. A cela ils ajoutent le refus que la Noblesse a fait aux Estats de demander la manutention des Edits de pacification, quoyqu'ils doivent estre

tenus & observez comme loy fondamentale de l'Estat, & la reception & observation du Concile de Trente jurée si solennellement depuis peu de jours par le Clergé assemblé à Paris à la face du Roy & de son Conseil, au grand mépris de son autorité & de l'honneur de sa Couronne : chose inouye auparavant, & qui n'a jamais été pratiquée en France ny ailleurs. Ils savent le soin qu'on prend plus que jamais de jeter & entretenir la division parmy eux, & que pour les affoyblir, on tâche de corrompre quelques particuliers d'entre eux par offres de charges, de dons & de pensions : ils voyent qu'en divers endroits du Royaume on enfreint les Edits sans qu'ils en puissent avoir de justice, & qu'en mesme temps sans nécessité il se fait de grands préparatifs & levées de gens de guerre. Cela leur donne de justes craintes & desffiances, que sous ombre des mariages d'Espagne, on ne veuille rompre les Edits, & les rejeter aux malheurs dont par le passé on a fait de trop miserables espreuves.

Toutes ces choses ont obligé Monseigneur le Prince de supplier très-humblement le Roy de pourvoir, avant son

partement , à la réformation de ses Con-
seils, & abus & désordres de son Estar ,
dont il a nommé les principaux auteurs
à Sa Majesté , qui sont le Maréchal
d'Ancre , le Chancelier , le Commam-
deur de Sillery , Bulion & Dolé , les-
quels par leurs violens conseils , & par
leurs intelligences secrettes dedans &
dehors le Royaume , remplissent tout le
monde , les voisins & les domestiques ,
de soupçons & de méfiances.

Il y a encore d'autres personnes sus-
pectes à l'Estat , lesquelles ledit Seigneur
Prince ne nomme point à présent pour
quelques raisons qu'il aime mieux taire
que publier. Cependant pour prévenir
la calomnie , & informer tout le monde
de l'intégrité de ses intentions , il a
estimé estre de son devoir d'en esclair-
cir tous Roys , Princes , Estats , & na-
tions de la Chrestienté , & des justes &
nécessaires raisons qu'il a eues de se re-
tirer de la Cour.

Dit donc Monseigneur le Prince , que
depuis la majorité du Roy & la convo-
cation des Estats généraux , il a tou-
jours esté près de Sa Majesté , pour lui
témoigner par sa présence & par ses
actions la très-humble obéissance qu'il

luy doit, & peut dire qu'il y a été receu avec toutes sortes de telmoignages d'honneur & de bienveillance, quand il s'est teu des miseres & calamitez publiques, au contraire maltraicté toutes les fois qu'il est venu à toucher cet ulcere, & que pour aucun intérest particulier on ne luy a peu faire abandonner celuy du public & du bien général de l'Estat. Chacun sçait les mauvais traitemens qu'on luy a faits, & que nonobstant les mépris, bien sensibles à un Prince de sa qualité & de son courage, il a demeuré huit mois à Paris sans bouger: quelque mécontentement qu'il ait peu avoir, & quoyque souvent il ait été excité par son devoir, appelé par la clameur publique, & pressé par la violence du mal, néanmoins il a toujours patienté, & tenté toutes voyes, jusques à ce que tout le monde a veu sa présence y être plustôt méprisée qu'utile, que l'autorité royalle étoit demeurée toute entiere entre les mains de ceux qui en abusent pour établir la leur, & que sa trop longue patience tournoit en ruine & dommage à ce Royaume, leur donnant le loisir d'entreprendre toutes choses, pour in-

justes qu'elles puissent estre, faisant de leur propre interest une calamité commune, une confusion publique. Sa douceur, sa modestie & son respect n'a servi qu'à les aigrir, & les rendre plus audacieux, & sa longue & extrême patience, à les provoquer à entreprendre sur sa personne & sur sa liberté, lors même que tesmoignant l'entiere confiance qu'il prenoit de leurs Majestés, & que pour oster tous moyens à ceux qui ont toujours pris plaisir de calomnier ses actions, il remit entre les mains du Roy à la face des Estats la ville & le châteâu d'Amboise, qui luy avoit été baillé par le Traité de Sainte-Ménéhou, pour faire voir à toute la France qu'il ne desiroit autres seuretés que celles qui dépendent de son innocence, de la bonne grace de leurs Majestés, & de la bienveillance des gens de bien; & n'y a artifices ny ruses qu'ils n'ayent employez pour l'esloigner de la présence du Roy & de ses bonnes graces, jusques à se servir du nom de Sa Majesté pour luy faire défendre par le sieur de saint Geran d'aller au Parlement à diverses occurrences qui se présentoient pour le

bien de l'Estat, avec commandement de l'arrester s'il n'obéissoit à ceste violence procédant des mêmes Conseils, esquels plusieurs fois on avoit délibéré de le mettre à la Bastille avec les autres Princes & principaux Officiers de la Couronne, qui se sont joincts avec luy pour demander la nécessaire réformation des désordres de l'Estat.

Enfin ledit Seigneur Prince après s'être mis en tout devoir, & attendu si longtemps les remèdes qu'on avoit fait espérer, voyant qu'on se resolvoit à faire le voyage de Guyenne pour le mariage du Roy & de Madame, sans y pourvoir en sorte quelconque, & que tous les jours il étoit exposé à toute sortes de dangers, afin de ne deffailir en cet endroit au public, & pour posséder sa vie en toute seurété & liberté, se résolut de se retirer en ses maisons, où ayant demeuré quelque temps on luy fit ouverture d'une conférence à Creil, où Monsieur de Villeroy ayant été envoyé de la part du Roy avec charge seulement de le convier de retourner à la Cour, ledit Seigneur Prince s'en excusa sur les justes occasions qu'il en avoit, ne le pouvant faire avec la dignité & seurété

qui appartiennent à un Prince de la qualité & condition en laquelle Dieu, l'a fait naître, jusqu'à ce qu'il eût plu à Sa Majesté établir un ordre en ses Conseils, & pourvoir aux désordres de son Royaume, qui luy avoient été présentez par les remontrances de la Cour de Parlement. Sur quoy ayant pleu à Sa Majesté renvoyer vers luy ledit sieur de Villeroy à Clermont, avec quelque pouvoir plus ample, ils commencerent la conférence par la réformation desdits Conseils, & l'ordre que Sa Majesté y vouloit tenir; dont ledit sieur de Villeroy avoit charge de luy faire voir quelques réglemens, qui avoient été dressés pour cest effect, lesquels, en la plupart, ledit Seigneur Prince trouva fort raisonnables: & pour le regard des plaintes publiques contenues-ès remontrances du Parlement, il reserva à dire son intention, après en avoir conféré & pris l'avis des autres Princes, Officiers de la Couronne & Seigneurs jointz avec luy, lesquels pour cet effect il pria de se trouver à Coucy le 27. Juillet, où Sa Majesté ayant aussi trouvé bon de faire trouver ledit sieur de Villeroy, ils confererent bien avant sur le sujet desdites

remonstrances , en sorte qu'on esperoit qu'il se tireroit du fruit de ceste conférence au contentement du Roy & du public , si elle n'eût été rompue par le sieur de Pontchartrain Secrétaire d'Estat , lequel fut envoyé exprès de la part du Roy , pour faire entendre audit Seigneur Prince la résolution que Sa Majesté avoit prise de partir le premier jour d'Aoust , & faire son voyage de Guyenne pour l'accomplissement de son mariage , & qu'elle le convioit de l'y accompagner , ou bien dire en présence dudit sieur de Pontchartrain si son intention étoit d'y apporter refus ou difficulté : ce que ledit Seigneur Prince ayant pris pour rupture manifeste de la conférence , il supplia très-humblement Sa Majesté par la réponse qu'il donna audit sieur de Pontchartrain , de l'excuser s'il ne la pouvoit accompagner en son voyage si subit & si précipité , jusqu'à ce qu'il luy eust peu donner ordre & pourvoir à la réformation de ses Conseils , & aux désordres de son Estat , & fait rendre la justice de ceux qui en sont les auteurs , comme aussi du soldat Italien de la citadelle d'Amiens pour l'assassinat commis en la personne du sieur de Prouville.

Or ne ſçavoit lors ledit Seigneur Prince , que ſous ombre de ceste conférence on avoit deſſein de l'investir & ſurprendre dans Clermont , ainſi qu'il l'eût eſté infailliblement , s'il y eût ſéjourné plus long-temps ; car pour exécuter ceste trahiſon projetée par le Maréchal d'Ancre & ſes ſupports , on avoit fait avancer quelques compagnies d'hommes d'armes & de chevaux-légers ès environs de Clermont , & rien ne leur a manqué que l'occafion. Mais maintenant il ne faut pas ſ'eſtonner ſi on a rompu ladite conférence & la négociation commencée par M. de Villeroy , puisqu'elle ne ſervoit que de couverture à un ſi méchant & perfide deſſein , quoique depuis on l'aye voulu déguifer.

Puis donc que le malheur de la France eſt tel qu'on rejette tous moyens propres & convenables pour y reſtablir l'ordre néceſſaire , & éviter le péril qui menace tout le Royaume d'une entière diſſipation , que des moyens légitimes on eſt réduit aux extremitéz par l'extrême violence & conſpiration de ſi deſloyaux Conſeillers : bref , les choſes eſtant montées au ſuprême degré de déſordre & de confuſion , le mal croiſſant

de plus en plus & s'irritant par la douceur des remèdes, la prudence humaine réduite à une nécessaire option de maux, n'est plus empêchée qu'à suivre les moindres pour détourner les plus grands.

Pour ces causes, nous Henry de Bourbon, premier Prince du sang, premier Pair de France, assisté de plusieurs autres Princes, Ducs, Pairs, Officiers de la Couronne, Gouverneurs de Provinces, Seigneurs, Chevaliers, Gentilshommes, Provinces, Villes & Communautés tant d'une que d'autre Religion, faisant la meilleure & plus saine partie de ce Royaume, associés ensemble pour sa conservation: déclarons & protestons devant Dieu & les hommes, que nous ne consentons & ne participons aucunement aux pernicioeux conseils dont on use au gouvernement & administration de cest Estat; que nous détestons toutes factions, entreprises & intelligences contre l'autorité du Roy; que notre but est, & n'a onques été, que de rendre à Sa Majesté la très-humble obéissance que nous luy devons, & à la Reine sa mere. Mais voyant que l'on previent l'esprit de leurs Majestez de mauvaises & fausses persuasions, qu'on abuse du

nom & de la jeunesse du Roy , & de la bonté & trop grande facilité de la Reine dont les volontez ne sont pas libres , & que leurs Majestez, par la juste crainte des forces de ceux qui les environnent & tiennent continuellement assiégés , sans permettre aucun accès sinon à ceux de leur faction , sont contraints d'autoriser leurs passions ; que l'on machine la ruine des bons François , qui sousspirent comme nous après la réformation de l'Estat : nous nous sentons obligés de nous opposer à ces violences , & d'exposer tout ce que Dieu nous a donné au monde , nos vies mêmes , pour faire connoître le Roy tel qu'il est , le tirer de l'oppression & des périls qui le menacent , faire entretenir les Edicts de pacification , procurer le soulagement du peuple , faire regner la justice , défendre les bons , & les garantir contre toute violence , faire punir les méchans , & restablir toutes choses en leur ancienne splendeur & dignité , par une générale & utile réformation de tant de désordres , & par la juste punition de ceux qui en sont les auteurs , auxquels nous imputerons tous les inconvéniens qui peuvent arriver de la juste défense

à laquelle ils nous ont réduits, dont ils seront seuls coupables, puisqu'au lieu d'arrêter le mal qui menace l'Etat, ils le hâtent & précipitent, ayant donné les conseils de rompre la conférence, & refusé tous moyens & conditions justes & raisonnables, afin de porter le Roy à une guerre non nécessaire, & partant injuste, pour aux dépens de Sa Majesté se venger de leurs passions par l'effusion du sang de ses bons & fideles subjects. Déclarons que les armes que nous serons contraints de prendre pour cest effect, n'estans que pour le Roy & pour sa liberté, pour la conservation de sa personne, de sa Couronne & des loix fondamentales du Royaume, nous serons aussi toujours prêts de les poser, quand Sa Majesté plus libre & mieux conseillée aura pourveu aux choses cy-dessus représentées, & autres plus particulièrement déduictes par les remontrances de la Cour de Parlement, & par les cahiers des Estats : & jusques à ce qu'elle y ait apporté par sa prudence des remedes certains & convenables, nous la supplions très-humblement de donner le contentement à ses subjects de différer son parlement, attendu le

notable préjudice que Sa Majesté pourroit autrement recevoir par l'altération des cœurs & affections de ses peuples, dont les miseres & calamités, qui sont extrêmes & lamentables, leur feroient porter imparfaictement de ne recueillir de l'assemblée des Estats le fruit & le soulagement qui leur a été tant de fois promis. Et d'autant que les mariages des Roys ne sont point affaires particulieres & domestiques, mais leurs Royaumes & Estats y ont très-grands intérêts comme choses qui peuvent entretenir ou rompre la tranquillité publique, nous supplions très-humblement Sa Majesté d'y vouloir faire garder l'ordre & chercher les seuretés nécessaires en affaires de telle conséquence, pour garantir son Estat à l'advenir contre les entreprises qui s'y pourroient faire à la faveur de son mariage, & pour cet effect avant toutes choses en faire vérifier & enregistrer le contract au Parlement, ainsi que par les termes d'iceluy elle y est expressément obligée, & qu'il a été pratiqué de tout temps; ensemble une déclaration, par laquelle sera ordonné en conséquence & exécution des anciennes ordonnances & loix du Royaume,

que nuls Espagnols, ou autres Estrangers, ne, seront adinis en aucune Charges, Gouvernemens, Offices, Bénéfices, Capitaineries, ny autres fonctions publiques dedans le Royaume, ny Offices domestiques en la maison de la Reine future, ainsi qu'il se trouve avoir toujours esté pratiqué en tous Estats, notamment en Angleterre, lors du mariage de la Reine Marie avec Philippe Prince d'Espagne, où pareille déclaration pour pareille cause, & pour éviter pareils inconvéniens, fut vérifiée au Parlement du pays. Et pour lever les soupçons & justes défiances que les alliances d'Espagne, à cause de la précipitation dont on use pour les accomplir, ont donnés à tous les alliez de la France; nous supplions aussi Sa Majesté d'entretenir & confirmer de nouveau les anciennes alliances & confédérations que le feu Roy d'heureuse mémoire a renouvelées avec tant de soin & de prudence avec les Princes, Potentats & Républiques estrangeres, comme l'un des plus certains moyens de la seureté de son Estat & du repos de la Chrestienté. Que si nonobstant ces conditions si raisonnables, si nécessaires & si légitimes, on fait ad-

vancer les forces du Roy contre nous , ou aucuns de ceux qui sont associés avec nous , ce que nous attendrons avant que de nous résoudre à nous défendre , on ne doit trouver mauvais si nous opposons à cette violence une juste & légitime défense , la nature & la nécessité permettant à tous les hommes de défendre leurs vies & de repousser par tous moyens la force par la force , ne nous restant plus pour nous garantir du mal sinon de recourir aux remèdes extrêmes , qui néanmoins doivent être trouvez justes , puisqu'ils sont nécessaires ; lesquels ayant évitez tant que nous avons peu , nous voudrions bien encore à présent ne nous en aider , sinon que nous sommes réduits à ceste extrémité , ou de voir l'extermination de la maison de France , & en icelle la ruine de l'Estat , ou une défense légitime & nécessaire pour la conservation de l'un ou de l'autre.

Prions & exhortons tous les Princes , Pairs de France , Officiers de la Couronne , Seigneurs , Chevaliers , Gouverneurs , Gentilshommes , & autres , de quelque qualité & condition qu'ils soient , tous les Parlemens , tous les Ordres & Estats de ce Royaume , toutes les Villes

(167)

& Communautés , & généralement tous ceux qui se disent encore François , & qui ne se sont encore joincts à nous , de nous secourir & assister en une cause si juste. Requerons & adjurons tous les Princes & Estats estrangers , tous les anciens alliez & conféderez de cest Estar, de nous y prêter ayde , faveur & assistance , & ne permettre que de si bons & loyaux subjects, les Princes du sang, & autres Princes , & principaux Officiers de la Couronne , soyent opprimez par une telle conjuration, pour la conséquence qu'elle apporteroit à tous les Estats de la Chrestienté. Fait à Coucy le 9. Aoust 1615.

Signé HENRY de Bourbon.



*LETTRE de Monseigneur le Prince,
envoyée au Roy & à la Reyne par le
sieur de Marcognet.*

SIRE,

Votre Majesté aura appris par ma Lettre du ving-septiesme du passé les justes raisons qui m'ont contrainct de luy nommer ceux qui sont auteurs & cause des maux qui travaillent vostre Estat, & de la supplier, comme je fais encore très-humblement, de vouloir avant son partement donner un ordre certain & asseuré en ses conseils, & pourvoir aux désordres qui luy ont esté cy devant représentez, tant par les remonstrances de vostre Cour de Parlement, que par les cayers des Ests généraux, faire punir ceux qui se trouveront coupables, & de rendre la justice de l'assassinat commis en la personne du sieur de Prouville, Sergent Major de vostre ville d'Amiens, & de m'excuser si jusques à ce qu'il eust pleu à V. M. pourvoir à ces choses, je ne la pouvois accompagner à son

son voyage , à cause de son subit & précipité partement. Mais d'aurant, SIRE, que ceux qui ont donné à Vostre Majesté les conseils de rompre la conférence & négociation de Monsieur de Villeroy, qu'elle avoit auparavant trouvée bonne, & jugée nécessaire pour son service, & qui ont toujours prins plaisir de rendre toutes mes actions odieuses & suspectes à Vostre Majesté, quoy qu'il ne s'y puisse remarquer que fidélité & intégrité, pourroient sur ces occurrences luy déguiser ce qui est de mes intentions, calomnier mes actions à l'endroit de Vostre Majesté, & respendre leurs calomnies par tout vostre Royaume, mesme par toute la Chrestienté; j'ay estimé estre obligé, par l'interest que j'ay de garentir mon honneur & ma réputation, d'envoyer à Vostre Majesté la déclaration signée de ma main qui vous sera présentée par le sieur de Marcognet, & laquelle je supplie très-humblement Vostre Majesté de voir par son œil équitable mes actions & deportemens passez, leurs causes & leurs effects, & les mauvais & périlleux conseils des ennemis de vostre Estat qui

en esbranlent les bases & fondemens pour le porter à sa ruine. Vostre Majesté recognoistra ma patience & mon obéissance, leurs injustes procédures, & les violentes entreprises qu'ils font tous les jours contre l'autorité de Vostre Majesté, laquelle je supplie aussi très-humblement trouver bon que j'envoie ladite déclaration à toutes les Cours de Parlement & autres Cours notables de vostre Royaume, & à tous Princes & Estats vos alliez & conféderez, afin que chacun puisse cognoistre à quoy tendent mes actions qui n'ont & n'auront jamais autre sujet que le bien de vostre Estat, & la conservation de vostre Couronne. Et sur ceste véritable protestation que j'en fais à Vostre Majesté, je prie Dieu qu'il vous assiste de son esprit, pour manier vostre sceptre & conduire vostre Estat en paix & tranquillité, vous inspire de bons conseils de s'asseurer de fideles Conseillers, vous donne force, puissance & courage pour composer * les mauvaises humeurs de ce Royaume, consolider ses playes, détourner les malheurs qui les menacent, & me rendre si heureux de pouvoir

* Adoucir, calmer.

(171)

continuer toute ma vie à rendre à Vostre
Majesté le très-humble service, à quoy la
nature & le devoir obligent,

SIRE,

Vostre très humble & très-obéissant
& très-fidelle subject & serviteur ,
HENRY DE BOURBON.

A LA REINE.

MADAME,,

LA Regence de cet Estat dans le bas
aage du Roy mon souverain Sei-
gneur vous a préparé de conserver en-
suite le pouvoir dans les affaires. Mais
les Ministres abusant de vostre bonté
innocente du mal, préférant leurs des-
seins particuliers au bien de l'Estat, ont
excité une clameur publique qui a jeté
devant nos yeux la remonstrance du
Parlement, ouye, lue, & imprimée,
mesprisée toutefois & négligée par opi-
niastreté, par dessein & sans raison, les
cayers des Estats estoupez contre la reigle
ordinaire qui requiert la vérification dans
le Parlement, par l'audace & la témérité

H ij

d'aucuns des Ministres coupables des désordres de l'Estat. Le mal croissant m'a fait quitter la Cour un temps pour dissimuler le mal , esperant le restablissement sans me plaindre , un temps témoignant le mal par mon mescontentement sans en esnouvoir la France , laquelle estant à ceste fois en péril , Madame , ma naissance , ma fidélité & mon courage m'obligent (pour me garantir de blasme) de vous en descouvrir la cause (que V. M. seule peut arrester) ; de me plaindre de quelque Lettre envoyée sous l'autorité du Roy (dont on abuse insolamment) par toutes les villes de son Royaume portant deffences de m'en ouvrir les portes , ce qui ne vient que de ceux qui se sentent coupables des maux , qui craignent l'Estat , & qui exécutant la guerre espèrent se garantir dans la confusion du juste chastiment qu'ils ont mérité. Mais considérez , s'il vous plaist , Madame , qu'il n'est pas raisonnable que pour la demande que je fais de leur justification , ou de leur condamnation , toute la France soit portée à la ruine indubitable. V. M. peut empêcher ce malheur , faisant qu'ils soient donnez à la justice , & lors je ne man-

queray à suivre le Roy par-tout où il luy plaira me commander : mais cependant cet action comblera vostre vie & vostre aage de bénédiction. Prenez donc bons conseils , (Madame ,) quittez ceux du présent , puisque par l'événement ils se sont trouvez pervertis , contentez-vous du vostre & de ceux que vostre bon naturel peut vous fournir. Chassez tous les Ministres coupables , indignes de charges publiques. Croyez celui qui par nature , par affection & par devoir , a intérêt à la conservation du Roy , à la vostre , à celle de l'Estat. Et le remede ne se pouvant trouver par ma très-humble priere & remonstration , pour garantir la France de sa ruyne totale ; excusez si je m'oppose au mal , gardant l'obéissance au Roy , & le respect qui est deu à V. M. J'envoye au Roy la déclaration de justification de mes actions passées , & de ce que j'aurai à faire à l'advenir , qu'il communiquera , comme j'espère , à V. M. à laquelle je desire demeurer ,

M A D A M E ,

Vostre très-humble très-obéissant & très-fidelle serviteur ,

HENRY DE BOURBON.

H iij

REPONSE de la Communauté de Gentilly & Bourgades voisines à la sommation contenue au manifeste de Monseigneur le Prince de Condé.

MONSIEUR ,

Nous n'eussions jamais pensé être tant honorez, que de recevoir vos avertissemens & vos sommations de vous assister en la poursuite que vous avez entreprise depuis deux ans, pour la réformation des désordres qui se sont glissez en ce Royaume depuis la perte de son restaurateur Henry le-Grand d'immortelle mémoire. Nous sommes une petite Communauté, un bien petit intéressée en ces désordres ; mais qui court grande fortune de sa ruine, si vous prenez les armes. La paix nous fait la retraite & la recreation des gens de lettres, avec lesquels nous gagnons nos vies, & sans lesquels nous aurions beaucoup à souffrir.

Votre Grandeur trouvera bon, s'il luy plaît, que satisfaisant à votre requisition,

que nous regardons comme un commandement, nous luy faisons tenir le résultat de notre assemblée, laquelle a été composée de six Bourgades voisines, & au jour de laquelle Dieu permit qu'il s'y trouva un honnête homme qui conduisoit six jeunes enfans, qui avoient la mine d'être de bonne maison, desquels nous fûmes curieux de sçavoir les noms. Le maître s'appelloit *Edon* sieur de la *Sophie*, les enfans avoient nom, *Eubole*, *Upacone*, *Dicaye*, *Arkimene*, *Omale* & *Orton*; lesquels nous voyant ainsi assemblez, le maître s'étant enquis du sujet, nous requit de lui donner entrée pour voir comment nous nous gouvernerions; ce que chacun trouva bon. Il y vint donc avec sa petite troupe pour écouter seulement; mais son visage & sa contenance nous donnerent un tel respect, que chacun le pria de prendre place honorable, de faire quelque ouverture sur l'affaire présente, & trouver bon qu'un honnête homme qui a une maison au bourg, nommé le sieur *Pisos*, écrivit ce qui se passeroit: ce qu'approuvé de tous, le silence imposé, ledit sieur de la *Sophie* dit qu'en toutes affaires il y avoit quatre circonstances à consi-

derer, les personnes, le temps, le lieu, & la chose dont on traitoit.

Quant au premier, que vous étiez le plaignant, le Roy écoutant; que c'est une maxime très-juste, que celui qui propose, se plaint & accuse, doit être sans tache & macule, ce que l'on appelle majeure de toute exception. Qu'il n'étoit point courtisan pour connoître si vous êtes tel; mais qu'il avoit lû ces derniers jours un petit Traité intitulé votre légende, qui étant vray seulement au quart, il n'y avoit aucune apparence que vous voulussiez & pensiez, non pas à demander, mais entendre à aucune réformation. Que la réparation du débar que vos proches ont fait à votre origine, & la vengeance de Monseigneur votre pere, ayant été négligée de vous, votre silence vous fermoit la bouche de parler d'autrui, notamment quand c'est chose qui vous a apporté tout profit & honneur, qui sont les grands soupçons de l'avoir prévu, & d'en avoir été fort aisé. Que l'on y touche la folie de votre enfance, la recalcitration de votre adolescence tachée de vices, que la pudeur & le respect qu'il vous doit

ne luy permettoient point de nommer. Que votre demande , Qu'est devenu tant d'argent ? n'est pas léante à celuy qui a touché près d'un million d'or , & fait donner autant à ses adherens. Que vous n'avez combattu que sous le guidon de la femme de Vulcain , jamais sous celui de Mars. Qu'il ne fait gueres seur de vous faire plaisir , si l'on n'en veut être mal payé , comme vous le montrez au Roy d'Espagne , & aux Archiducs , après vous avoir si humainement receu en Flandre & à Milan. Qu'il y avoit une page entiere de vos déportemens & exercices journaliers , avec lesquels on ne fait jamais grande fortune. Quant à vos associez , qu'il n'y avoit à craindre que les ruses d'un vieux brouillon de Renard , qui ne fit jamais que du mal , reconnu comme il est , tant de l'une comme de l'autre Religion. Que la personne à qui vous avez à faire , est le Roy , l'oinct du Seigneur , fils de celuy qui vous a fait ce que vous êtes , jusques au mépris des formes de justice , fils de celle qui vous a donné tous les biens que vous possédez , & qui ne parle de vous qu'avec honneur , & ne desire rien plus que de vous contenter.

Pour le temps : qu'il est mal pris au rendre âge du Roy , où les mauvais esprits ont accoustumé de faire leurs efforts.

Pour le lieu : que si vous aviez quelque chose de bon à dire & proposer , & avec le respect que vous protestez par tous vos écrits porter à leurs Majestez , il ne falloit point sortir du Conseil , chacun les eut embrassez ; & en cas de refus , on ne se fût point porté à faire la guerre , & mettre le feu & répandre le sang par tout le Royaume , pour faire faire pénitence à ceux seuls que vous reconnoissez ne vous avoir jamais offensé , contre le commandement exprès que Dieu vous donne , comme à nous , de supporter tout avec patience.

Quant à la chose dont il s'agit , il dit avoir lû tous vos écrits & ceux de vos confidens : qu'il n'y apprenoit que du langage , encore langage très-barbare , & mal limé en quelques endroits ; qu'accusant & nommant cinq personnes , vous pensez avoir assez fait. C'est une mauvaise qualité à un Prince que celle de délateur , & à un Prince de votre rang , eu égard que quelques-uns des accusez ont plus d'honneur d'être accusez de

vous, qu'ils n'auroient de blâme d'avoir été curieux de leurs affaires; car pour celles de l'Etat, ils n'estimoient pas que vous dussiez croire que l'on en prît leurs avis.

Que M. le Chancelier ne donne aucuns sujets à la France, ni à vous en particulier, de l'enfiler en cette patenostre: que vous l'avez fait pour satisfaire à l'envie de ceux, qui, abusans de votre nom, disoient toutes sortes de mensonges & de calomnies, pour luy penser nuire; la deffense duquel ne se prendra qu'en la sincérité de ses actions, luy parlant, n'ayant charge, pouvoir ni obligation de parler pour luy que la parole de Dieu.

Que la réponse aux cahiers des Etats ne vous peut que nuire, si les achapts & confidences des bénéfices, notamment à personnes mariées, y sont deffendus, les mœurs corrompues reprimées, si on fait rendre l'argent à ceux qui en ont trop receu, si l'on supprime les offices créés de nouveau depuis cinq ans, si l'on ne reçoit une compagnie de Gentilshommes que vous appelez Chevaux-légers; quand on fait une menée pour donner une injuste évocation contre

un Officier de Cour souveraine, si l'on chasse des compagnies des Juges, ceux qui ont charge & intelligence avec les Princes & grands Seigneurs; bref quand on voudra bien faire.

Que la trop fréquente raison que vous demandez que l'on fasse à la Cour, nuit grandement à cette si grande, si juste & si auguste compagnie, laquelle il semble que vous qualifiez, ou d'auctrice, * ou protectrice de vos mouvemens: à quoy j'oserois assurer qu'elle ne pensa jamais, & qui obéissant au Roy, punira les refractaires à cette Ordonnance divine. Et partant, qu'il falloit conclure que ce que vous demandez, & ce que vous desirez, sont choses contraires: que les unes & les autres n'estant gueres bonnes, vous criez à l'aide à toutes sortes de gens. Vous persuaderez, si vous pouvez, à ceux de la Religion P. R. qu'il y va de leur intérêt; ce que nulle personne bien sensée ne se persuadera jamais. Et s'ils étoient si mal conseillez que de vous croire, que donnant du travail aux Catholiques, il y en a beaucoup d'entre eux qui vivans en liberté & assurance, ne vous auroient gueres d'obligation. Il concluoit qu'il n'y auroit que l'es-

* Auteurs.

prit diabolique & tentateur qui semeroit cette zizanie & cette discorde , à quoy nous ne devons nullement participer , ains demeurer fermes en l'obéissance du Roy , jusques à y mettre nos vies comme ceux qui s'y opposeront , à l'abri de cette idole vermole du bien public , duquel les petits enfans se moquent.

Et cependant avoir recours à Dieu , le prier de vous faire changer d'avis & de conseil , & à votre imitation prier , voire * conjurer ceux du plat pays d'ouvrir les yeux de l'entendement , pour prévoir les maux dont vous voulez combler les peuples , & boucher les oreilles au flagéolet de ce bien public , abhorrer & detester les calomnies qui se répandent contre l'honneur & la probité du premier Magistrat.

Ce que toute l'assemblée approuva , & trouva bon de vous faire entendre pour vous servir de témoignage de sa saine intention , & que tous les assemblez entendent demeurer ,

MONSEIGNEUR ,

Vos très-humbles & très-obéissans serviteurs , les habitants de Gentilly. Signé PISOS.

* Même.

*LETTRE du Roy d'Espagne écrite de
Burgos à leurs Majestés Très-Chré-
tiennes , étant alors à Bordeaux.*

A Insi que tous les Roys sont freres*,
aussi tous les Princes , notamment
les Chrétiens , se trouvent intéressés en
la cause des Princes. Ayant eu avis de
notre bien-aimé cousin le Duc d'Iqui-
gno notre Ambassadeur en vos Royau-
mes , du grand trouble qui retient en
crainte vos sujets , & retarde l'accom-
plissement dernier de nos glorieuses
alliances & confédérations , bien triste
de la fâcherie & douleur qu'en con-
çoit Vostre Majesté mal servie de ses
plus obligez sujets , faisant partir l'In-
fante de notre ville de Burgos , pour
être conduite de nous jusques sur la
frontiere , en vous envoyant par ce
moyen le gage plus précieux de notre
affection envers vous , nous avons voulu
de notre part vous assurer de toutes
sortes d'assistances , soit par mer ou par
terre , la part * où il plaira à Votre Ma-
jesté employer ce qui est de notre pou-

* En quel endroit.

voir & puissance à l'encontre de qui que ce soit qui trouble votre repos, & la paix de vos Etats & Provinces, sans que pour cela vous ayez besoin de tant vous travailler pour ramener vos sujets au chemin de l'obéissance qu'ils vous doivent, ainsi comme vous faites à force d'hommes, d'armes & canons. Composez.* premièrement toutes choses avec la douceur, & puis où la douceur n'aura lieu, il est de la dignité d'un Roy de France de surmonter la force par la force, punir les rebelles, châtier les séditieux, courir sus aux mutins, & se bander de vive puissance contre les ennemis d'une florissante Monarchie, en quoy, si besoin est, employez l'assistance de vos amis, & n'épargnez jamais le secours ni le pouvoir de ceux qui vous aiment, & méprisent ceux qui inquiètent la tranquillité publique de vos Royaumes. Ce qui nous est à plaisir est de connoître la grande affection de M. le Duc de Guise envers la France, Prince, à la vérité, duquel vous ne pouvez vous promettre autres choses que prospérités & victoires, tant que le sang de cette illustre maison s'offrira

* Appaisez.

aux services de ses Roys, & se vandra libéralement espandre pour la deffense légitime & de l'Eglise & de l'Etat. Ce grand Prince est trop bien né, & tient trop de l'humeur de ses glorieux prédécesseurs, pour écouter volontiers les paroles de ceux qui jamais n'ont profité en France que pour la ruine & désolation de ce Royaume. C'est pourquoy vous assurant en ses fidélitez, & vous reposans en ces veilles & continuelles sollicitudes, vous aurez à plaisir de le voir courageusement mettre la main aux armes pour la gloire de son Roy, à la ruine & confusion des ennemis de l'Etat, & pour la renommée singuliere de tous les Princes de sa très-illustre maison de Lorraine. Servez-vous donc de ceux qui n'ont rien de plus cher que la grandeur de vos sceptres, qui vous offrent tant volontiers & leurs forces & la vie de leurs Alliez pour vous maintenir en repos, en dépit de ceux qui ont à contrecœur la paix & le repos de vos Royaumes. Ecoutez vos amis, aimez vos alliez, chérissez vos parens, embrassez leurs avis & suivez leurs conseils; & vous trouverez le repos de vos peuples, la félicité de vos sceptres, la gran-

(185)

deur de vos couronnes , & obligez
d'amitié entre tous les Princes & grands
Roys vos alliez , le plus affectionné au
bien & au repos de vos Etats. .

Signé PHILIPPÉ.

De Burgos le 28. Octobre 1615.

*HARANGUE du Capitaine la Car-
bonnade aux Soldats de M. le Prince
en 1615.*

Hola, soldats : ce tintamarre durera-
t-il encore long-temps ? Si bientôt
il ne prend fin , il est à craindre que
plusieurs ne soient contraints de quitter
la Prime & la Picardie pour jouer à la
condamnade. Pour lors tous les repentis
ne seront pas dans la rue S. Denis , *
& verra t-on beau jeu si la corde ne
rompt. Mais M. Jean-Guillaume ** pour-
voira à ce que cela n'arrive point.

* Les filles saint Magloire au coin de la rue
Sale au Comte , étoient des filles repenties qui
y avoient été transférées de l'Hôtel de Soif-
sons.

** Le Bourreau avoit ce nom en ce temps-
là , comme aujourd'huy M. Charlot.

Vous tournez tout en risée, quand on vous avertit de quitter le service de Messieurs les Princes pour prendre celui du Roy, & vous ranger à vos devoirs; mais prenez garde que l'un de ces jours mal ne vous en prenne. Considérez que, qui s'attaque à son Prince, à son maître & Seigneur souverain, comme vous faites à présent, se prend à forte partie, & difficilement en peut-il sortir sans y perdre la vie, ou pour le moins sans y laisser du poil.

Vous n'avez pas voulu obéir à l'Arrest donné par la sage Cour du Parlement de Paris, de tout temps honorée & respectée des plus grands, qui vous commandoit de vous retirer en vos maisons dans le temps porté par iceluy, sous peine d'être déclarés criminels de leze Majesté.

Mais songez que la sainte Martin approche, & qu'il ne vous en prendra * de même, comme d'avoir méprisé une Sentence donnée par les Maires de vos Villages. Vous avez des gens en teste, qui sont trop prudens, & trop bons serviteurs du Roy pour permettre que cela se passe sous silence, au grand mépris

* Il n'arrivera.

du Roy & de sa justice. A quoi tend tout ce mépris, sinon à une pure rebellion contre l'Etat ?

Un jour Trasibule Duc & chef de guerre des Athéniens, craignant une rebellion de ses sujets, envoya un messager vers Périandre l'un des sept sages de la Grèce pour lui demander conseil comment il pourroit se maintenir en sûreté en sa République. Ce sage Philosophe ne voulut point donner sa réponse par écrit à ce messager ; mais l'ayant mené en un champ de bled prêt à moissonner, prit une faucille en sa main, & coupa tous les épis qui surpassoient les autres, disant au messager : Tu as vû ce que j'ay fait, rapporte le fidèlement à ton maître.

Par-là Trasibule reconnut qu'il devoit ôter de sa République tous les seditieux afin de se rendre paisible. Que nous représente autre chose ce Trasibule sinon notre Roy, François de nation, & Louis de nom ? Lequel voyant une espèce de rebellion se former en son Royaume, enverra un de ces jours vers nos sages & prudens Seigneurs de Parlement pour demander conseil comment il pourra maintenir en seureté son Royau-

me? Lesquels luy en montrant les moyens, feront sévèrement punir quelques - uns des infracteurs, & par-là le Roy reconnoitra qu'il faut que de tout point il soit obéi en son Royaume, & que ceux-là soient punis qui sont si outrecuidez * que de contrevenir à ses volonte, & de ne point obéir aux Arrêts donnez par les Officiers de la Couronne. Je vous demanderois, séditieux que vous êtes, à quel but vise votre insolence; mais je crois que cela ne me serviroit de rien, & que vous seriez sans aucun repart; ** car il n'y a que la liberté de piller le bon homme, qui vous ait fait épouser le parti que vous suivez, directement opposé à celui que vous devriez suivre.

Vous pensez prendre la lune aux dents, mais vous vous y trouverez courts, & il ne vous servira de rien de faire les chevaux échapez, d'autant qu'on vous attrapera bien, & vous mettra-t-on de quoy au col qui vous arrêtera de telle façon qu'une autre fois vous n'aurez point volonté, ny moyen de courir. A l'égard de ceux qu'on ne pourra attraper, qui seront, je m'assure, en petit nombre

Présomptueux, hardis.

** Sans repart, sans réplique.

on les galoppera si bien , qu'ils auront besoin de se faire faire une saignée , de peur qu'ils ne deviennent ladres , tant la peur d'être attrapez sera grande.

Il y a long-temps que vous battez la femelle , & que vous faites suer le bon-homme , tel est votre dire quand vous le pillez : mais certes si le Roy avoit voulu permettre de vous courir sus à toute bride , il n'y a point de doute que , sans piquer des éperons, vous seriez déjà arrivez au pays des taupes.

Sa grande clémence & débonnairété attend toujours de vous une résipiscence. Si vous vous endormez & obstinez en vos fautes , quand vous voudrez vous reconnoître , peut-être serez-vous courts d'un point , & vous fera-t-on faire le saut de la carpe , & garder sans bonets de nuit les moutons au clair de la lune , * & puis gare ceux qui sont sujets au ferein.

A présent faisant suer le bon homme , ainsi que vous dites , vous morguez les bons & fideles serviteurs du Roy avec des yeux roulans en la teste comme à un chat qui tombe de quelque gouttiere ; mais gardez que vous ne soyez contrainsts

* Etre exposés au giber à la campagne.

*L'HEUREUX succès de la conférence
de Loudun , tenue entre le Roy &
nos Seigneurs les Princes. Ensemble
les publiques allégresses de la France
pour le sujet de la paix arrestée en
1616.*

Avec autant de submission & d'humilité que des sujets fidèles scauroient rendre à leur Roy , auquel est empreinte la marque de la divinité , & avec une affection non moins grande & respectueuse que celles des enfans obéissans en la présence d'un bon & charitable pere , toutes les Provinces de la France , voire toute la France en général , avec abondance de larmes , avoit par ci-devant fait & envoyé les plaintes à Sa Majesté pour très-humblement la supplier de prester l'oreille de sa clémence ordinaire pour entendre les maux dont elle est chargée , les malheurs où elle est réduite , & le désastre où elle est arrivée par la misere de la guerre , & regarder son affliction avec un visage de pitié , & non avec le foudre à la main ,
armé

armé d'éclairs & ceint de turbillons, mais entouré de rayons gracieux & pleins de miséricorde pour rassurer son peuple & remettre la paix en ce Royaume : à quoi sadicte Majesté ayant fait cognoistre que rien ne luy étoit si à cœur, s'est resoluë de composer doucement toute chose, & de dissiper par de prudents avis des meilleurs Officiers de sa Couronne, tous les nuages de troubles & de tempestes qui alloient menaçans de ruine & de naufrage ce grand vaisseau de la France.

De son costé aussi Monseigneur le Prince a assez fait paroistre par les Lettres qu'il rescrivit au Roy, & lui envoya par M. le Baron de Thiange dès le commencement de la présente année, qu'il avoit tout-à-fait son affection à la paix, suppliant humblement Sa Majesté la vouloir donner à son peuple, & que de sa part il ne refusoit tous moyens à luy possibles pour y contribuer : aussi est-il d'un naturel trop bon, & la nature l'a fait naître d'une qualité trop auguste pour penser qu'en lui-même il conçoive jamais aucun mauvais dessein contre un Etat, à la conservation duquel il a si grand interest, ayant l'honneur

d'être premier Prince du sang , & proche parent du Roy. Et combien que par le passé ses actions semblent avoir été un peu trop zélées , néanmoins elles démentiront toujours ceux qui par tant de faux bruits voudroient donner quelque mauvaise impression de ses déportemens à l'advenir. Il ne voudroit pas oublier ny méconnoître les faveurs & les bienfaits dont il se sent étroitement obligé à leurs Majestez , pour leur en rendre autre chose qu'un très-humble service , & pour convier par son exemple tous les autres Princes & toute la Noblesse qui l'assiste , à l'amour & à l'obéissance qu'elle doit à son Souverain. Bref c'est faire tort à sa réputation d'entrer en ombrage de luy , n'ayant pour but & principal objet , après l'honneur de Dieu , que le service du Roy , la manutention de la paix , & la tranquillité du Royaume , sa vie , son bien , & son espée n'étant consacrez qu'à l'éternelle conservation de la gloire & splendeur de cette Couronne. Car , comme on dit que César en relevant les statues du grand Pompée afferme les siennes , de même Monseigneur le Prince juge bien que le zele qu'il apportera

à maintenir inviolable l'autorité du Roy, fera le vray soutien de la sienne propre.

Mais s'il y a quelques autres, qui abusans de son nom & de sa qualité & des Princes qui sont joincts avec luy, & voudroient sous un manteau si spécieux brouiller dans l'Etat, & susciter à ces Princes de mauvais Conseillers, pour les engager à nouveau remuement, ils ont les yeux trop clair-voyans pour ne discerner pas ceux qui desirerent vrayement leur bien d'avec les autres, qui poussez d'une aveugle passion, en se procurant du mal à eux-mesmes, les envelopperoient enfin dans leur propre ruine.

On sçait assez que les esprits violents n'ont point manqué d'emprunter force beaux prétextes, pour donner couleur à l'injustice de leur procédure.

Tantost ils ont trouvé à redire au gouvernement de l'Etat, controllent les actions des Officiers : comme si la France devoit être un vaisseau conduit sans ordre, chacun en veut tenir le gouvernail ; tel pensant qu'à force de murmurer, il se rendra beaucoup plus considérable, comme si le Roy n'avoit pas l'ame assez forte & généreuse pour dé-

daigner les chagrins & mécontentemens volontaires qu'il voit prendre à quelques uns de ses sujets.

Mais que pensoient avancer tels gens par leurs caprices ? Où pensoient-ils être ? Que cuidoient-ils * faire ? N'ont-ils pas veu tous les peuples & toutes les villes capitales du Royaume portées au bien , ne respirans que service & obéissance envers le Roy ? Ne pouvoient-ils pas bien juger que toujours les Princes bien nez , comme sont ceux-cy , se reconcilient toujours avec leur Roy , & qu'ils les délaisseroient en leurs intentions , sans suivre leurs mauvais conseils , comme finalement les ayans recogneus trop pernicioeux au repos de l'Etat ?

Ne voyent-ils pas d'ailleurs toujours la Royauté puissamment fortifiée & assistée des Officiers de la Couronne & des Parlements , la terreur des mutins , & le support des pacifiques ? Et maintenant qu'ils voyent que tout se réduit contre leur intention , que trouveront-ils autre chose que honte & confusion , par-tout où témérairement ils voudroient entreprendre de troubler l'Etat ? Où sera la Noblesse ou les Gouverneurs des places qui les favoriseront dans les Provin-

* Pensoient, s'imaginoient.

ces , puisqu'autrement ils en seroient désavouez du Roy & des Princes, mais au contraire leur courroient sus, si à armes ouvertes ils vouloient éclore quelque mauvais dessein contre le service de Sa Majesté.

C'est là pour les mauvais Conseillers de nos Seigneurs les Princes; qui tourefois ayant recogneu le charme de leurs conseils & le mal qui déjà s'en repandoit par la France, à la désolation & publique calamité de tout le pauvre peuple, se sont résolus à la paix, & tous unanimement supplient le Roy la donner à son peuple, permettre une conférence pour délibérer des choses plus nécessaires à la composition d'une paix de durée, & repos ferme & stable pour tout le corps de ce puissant & florissant Empire.

Sa Majesté dès-lors qu'elle étoit encore à Poitiers, ayant pris la matiere en affection, considérant combien ce dernier trouble avoit causé de ruine à son peuple, d'affoiblissement & de diminution à l'Etat, résolut de l'avis de la Reine sa mere, & du consentement de plusieurs Princes, Seigneurs & Officiers de la Couronne, & des gens de

son Conseil , d'accorder & permettre ladite conférence demandée par Monseigneur le Prince, comme il fit ; & fut le lieu assigné pour la tenir dans la ville de Loudun , ainsi que l'on fit à sçavoir à mondit sieur le Prince, qui pour lors étoit à Fontenay-le-Comte où la trefve d'un mois fut accordée avec luy , & les articles & conditions d'icelle dressez & accordez par l'entremise de Monsieur le Duc de Nevers, de Monsieur le Maréchal de Brissac , & de Monsieur de Villeroy , eux deux y envoyez comme Commissaires députez de la part de Sa Majesté pour ce subject.

Le lieu de la conférence assigné en ladite ville de Loudun , s'y trouvent de la part de Sa Majesté lesdits sieurs de Brissac Maréchal de France, & de Villeroy Secrétaire d'Etat, & quelques autres Conseillers d'Etat, Commissaires députez audit lieu pour traiter en ladite conférence avec Monsieur le Prince : la trefve a été continuée par plusieurs & diverses fois, pour avoir le temps de résoudre les difficultés qui y ont été proposées de part & d'autre.

Le Vendredy 25. de Mars jour de la Notre-Dame , commença à naître un heureux succès de toute cette conféré-

ce , & les premieres résolutions de la paix : & du depuis toujours de mieux en mieux les affaires ont réussi au contentement de tout le peuple : si bien qu'à présent , Dieu mercy , il y a apparence d'espérer du repos à l'advenir , puisque l'on nous assure que le Roy & nosdits Seigneurs les Princes sont d'accord , sont réunis & sont ensemble , & que personne par conséquent ne doit entrer en soupçon ny en ombrage sur la derniere trêve qui a été publiée dans Paris & ailleurs , jusques au vingt-cinquième du présent mois d'Avril : car elle n'est continuée ny publiée que pour n'avoir le temps de contenter les gens de guerre , & de licencier les troupes petit à petit , craignant que le peuple de la campagne n'en soit incommodé davantage. La paix , François , la paix vous est donc par ce moyen assurée & certaine : & toy , ville de Paris , prépare-toy à la réjouissance pour recevoir ton Roy & ta nouvelle Princesse : les jeunes ans de leurs Majestés ne respirent que bontés pour te faire vivre en repos & en toutes sortes de prospérité , tu les verra bientôt t'éclairer de leurs brillans rayons , & enrichir l'argent de ta navire de leur

Royale présence. Et toy France, respire maintenant, rassure ton front, & effuye tes larmes sous la bien venue de cette heureuse paix, espere de l'issuë de cette belle conférence un siècle fructifiant en bonheur, & avec la croissance de l'âge de leurs Royales Majestés, l'accroissement de ta grandeur, laquelle le saint Génie qui préside à ton bonheur élèvera si haut, qu'il faudra que tout l'univers la revere, comme l'exemple & le miroir idéal du reste de toutes les grandeurs de la terre : ce sont les bienfaits du ciel ; & la bonté de notre Roy, lesquels unissant d'un lien d'amour tous les Princes ensemble, & les membres plus divisez les uns avec les autres, promettent à la France, & pour longues années, tout autant de prospérités pour fortifier les actions de notre Roy, & de puissance pour regner sur la terre, que tous les vrais François prient maintenant le ciel vouloir donner des victoires à sa valeur, & des triomphes à sa gloire.

Et partant il ne nous reste plus qu'à faire cognoître à tous, que jamais les nations estrangeres ne nous surmonteront en la pureté de l'affection, en la constance de la fidélité & au mérite de l'obéissance que nous devons à Sa Ma-

jecté : nous sommes nés avec ce devoir ,
 & ses mérites en accroissent tous les
 jours l'obligation ; car l'affection avec
 laquelle il nous veut faire vivre en re-
 pos , attire de ses sujets mille bénédic-
 tions sur luy & sur nous pour l'amour
 de luy : la félicité d'Auguste est la féli-
 cité de l'Empire : la félicité du Roy sert
 de ciel au Royaume , comme le Nil à
 l'Egypte. Les peuples anciens exigeoient
 de leur Prince la prospérité , comme
 chose , disoient-ils , que bienfaisant il leur
 pouvoit obtenir du ciel. Jamais Rome
 ne sceut honorer davantage ses Empe-
 reurs qu'en attribuant à leur vertu la
 félicité de leurs siècles : faisons-en de
 mesme en la félicité de notre repos.

Ainsi toutes choses vont se resserrer
 dans leurs premières sources , tous les
 François voyant Monseigneur le Prince
 rentrer en bonne intelligence avec le
 Roy , après avoir considéré que ce n'é-
 toit point dans les guerres civiles , ny
 dans le trouble de sa propre patrie , ny
 dans l'effusion du sang de ses propres
 concitoyens , qu'il devoit rechercher de
 la gloire , ni le triomphe de semblables
 victoires. Ainsi les autres Princes à son
 exemple se rangeront à ce point. Bref ,

comme Parmenion disoit à Philotas , qui se méconnoissoit envers Alexandre son maître , *Fai toi plus petit , mon fils.* De même ces Messieurs croiront à l'avenir un bon conseil , quand , à l'imitation des fideles serviteurs d'une & d'autre Religion , ils s'humilieront devant L. M. témoignant par une franche & sincere affection aux services des enfans , qu'ils ont vraiment aimé le pere , & que la mémoire d'un nom si glorieux & si auguste , tel qu'est celuy du Grand Henry , leur est chere & précieuse ; afin que Dieu faisant regner au ciel ce Prince bienheureux , il soit à jamais l'Ange tuteur de la France , & qu'il la voye jouir éternellement du repos qu'il luy a acquis par sa grande ptudence & par son incomparable valeur.

*DISCOURS d'un fils à ses pere & mere
à la cinquantième année de leur mariage , prononcé avant la Messe qu'il célébra le 3. Novembre 1717. en présence de leur famille & de leurs amis.*

C'Est un spectacle bien touchant , & tout-à-fait digne de la piété , Chrétienne compagnie , de voir la Re-

ligion ramener aux pieds des Autels des époux qu'elle y benit autrefois par un mariage heureux ; & l'Eglise, cette tendre Mere, revoit avec joye ses enfans venir après tant d'années lui demander une seconde bénédiction, renouveler à ses yeux des engagements toujours saints, toujours respectables, & la prier de porter au souverain trône le juste tribut de leurs hommages & de leur reconnoissance.

Sensibles à une faveur si rare & si précieuse, & fideles à un devoir si légitime, vous venez ici, MES TRES-CHERS ET TRES-HONOREZ PERE ET MERE, présenter au Dieu des miséricordes un cœur vivement pénétré de ses bienfaits ; vous invitez une famille Chrétienne à se joindre à vos actions de graces ; & témoin moi-même d'une grande partie de ce que le Seigneur a fait pour vous, vous m'ordonnez de l'en louer en votre nom, & de prêter mon ministère & ma voix à votre reconnoissance & à votre amour.

Quelle satisfaction pour moi de vous obéir dans une circonstance si consolante, & de rappeler à votre souvenir des graces que je regarde comme fai-

tes à moi-même, & dont je ne puis assez remercier celui de qui vous les avez reçues !

En effet, ne semble-t-il pas que le Seigneur ait pris plaisir à vous combler de toutes les bénédictions des Patriarches, longue vie, fécondité, santé presque inaltérable, graces spirituelles & temporelles ?

Dans le moment où vous formiez ce lien sacré, que l'Apôtre appelle *honorable*, * vous lui adressiez sans doute cette prière que l'Ecriture met dans la bouche de deux saints époux. *Faites-nous miséricorde, Seigneur, & que nous puissions vivre ensemble jusqu'à la vieillesse dans une parfaite santé.* ** Vos vœux ont été exaucés. Les siècles fournissent à peine quelques exemples d'une union aussi constante & aussi désirable ; il est peu d'époux mieux assortis pour le tempérament, le caractère, la sympathie, l'humeur ; & nous pouvons assurer que cet amour mutuel, qui fait la douceur & la félicité de cet engagement, & qui finit si souvent avec les premiers jours, se soutient encore, & ne s'éteindra qu'avec le dernier soupir.

* Hébr. 13. 4.

** Tob. 8. 10.

Vous vous êtes vûs souvent renaitre dans vos enfans , dont plusieurs dérobez de bonne heure à la malice & à la corruption du siècle , sont morts dans l'innocence , & ne semblent vous avoir précédé que pour vous préparer par leurs prières le séjour heureux que vous devez habiter.

Une fille aînée * que les dons de la nature , de l'esprit & du cœur n'avoient rendue que trop capable de plaire au monde , & par-là devenue plus digne d'être consacrée à JESUS-CHRIST , attendrit souvent votre cœur par le regret de sa perte , & tire encore tous les jours de vos yeux des larmes qui font votre consolation & son éloge.

Deux autres , à son exemple , ont choisi la meilleure part , en préférant la qualité d'épouses d'un Dieu crucifié à toutes les fortunes périssables , & ne cessent de lui demander pour vous les grâces de détachement & d'abnégation que vous leur avez procurées.

L'une d'elles qui m'entend , ** & qui

* *Morte Religieuse âgée de 22 ans , dans de grands sentimens de piété.*

** *Fille Religieuse qui a souhaité que cette cérémonie se fît dans la Communauté où elle est.*

vous voit , au pied de cet Autel , imiter l'offrande généreuse qu'elle y a faite d'elle-même , innocemment jalouse du bonheur de ses freres , a désiré de partager avec eux la bénédiction paternelle ; sous le voile sacré , la nature a réclamé des droits que la Religion respecte ; vos entrailles ont été émues , * & vous n'avez pû refuser à cette chere fille une satisfaction si raisonnable. Mais , par un heureux retour , c'est à ses pieux empressements que vous devez la consolation de répandre aujourd'hui les derniers efforts de votre foi dans un lieu saint , où l'on a tant de fois sollicité le ciel en votre faveur ; de respirer cet esprit de force & de renoncement si nécessaire parmi des Vierges sages que la grace a mieux instruites que l'expérience sur le néant de tout ce qui n'est pas Dieu ; & d'apprendre de ces ferventes épouses l'usage que vous devez faire d'une vie que leurs prières vous ont obtenue.

Vous rendez ainsi , ma très - chere sœur , bénédiction pour bénédiction ; votre sainte Communauté , par une effusion nouvelle de la charité , toujours

* Genes. 43. 30.

ingénieuse & prévenante, fait aujourd'hui comme une espèce de fête & de triomphe à celui que ses soupirs & ses larmes ont , pour ainsi dire , ressuscité ; & nous sentons dans cette cérémonie la considération qu'elle a pour le pere & pour la fille.

Vos autres enfans , mes très-chers pere & mere , qu'une vocation moins favorable a retenus dans le monde , n'ont rien qui soit indigne de vous ; vous avez lieu d'espérer qu'ils feront honneur à l'éducation que vous leur avez donnée ; & qu'après vous avoir rendu toute l'obéissance , tout l'amour , toute la vénération qu'ils vous doivent , ils fermeront respectueusement vos yeux , * & feront un jour votre gloire & votre couronne.

Que dirai-je des événemens de votre vie ? Une providence attentive & bienfaisante a toujours veillé sur vos besoins , & conduit heureusement toutes vos démarches. Dieu qui dispose tout avec bonté & avec sagesse , a fait servir à votre bien & à votre sanctification , les chagrins même , & les disgrâces inséparables de la condition humaine. Sa

* Tob. 14. 15.

main toute-puissante vous a mis au-dessus des tribulations qui vous sont arrivées ; & cette fâcheuse épreuve * qui a paru si long-temps troubler votre repos , & qui a enfin cédé à nos desirs , ne vous avoit été envoyée que pour former votre patience & augmenter votre mérite.

Vous avez passé vos jours avec honneur , & sans reproche. Des personnes distinguées par leur mérite , leurs Charges , leur naissance , ont bien voulu vous donner part à leur confiance & à leur estime ; & c'est avec raison qu'une famille qui vous aime , & qui vous honore , ne peut retenir les mouvemens de la joye , & vient aujourd'hui , comme celle de Tobie , vous féliciter de tous les biens que le Seigneur vous a faits.

*Veneruntque consobrini Tobia gaudentes & congratulantes ei de omnibus bonis quæ circa illum ostenderat Deus. ***

Je sens , mon très-cher pere & ma très-chere mere , que vous écoutez avec un plaisir secret l'histoire des miséricordes de Dieu sur vous ; mais j'ai des objets encore plus grands à vous pro-

* Long Procès heureusement terminé.

** Tob. 11. 20.

poser , & voici des graces plus intéressantes que je montre à votre reconnaissance.

Quelle grace en effet , de trouver dans un si long usage de la vie des motifs si pressants , & des raisons si fortes de la mépriser , & de s'en détacher ; de n'avoir point été surpris , comme tant d'autres qui sont tombés à vos côtes , au milieu des dissipations de la jeunesse , dans l'embarras & le tumulte des affaires , dans les tenebres & l'aveuglement des passions ; & de sçavoir par expérience que tout n'est que néant , que vanité & affliction d'esprit. Oui , & vous pourriez le dire mieux que moi ; les plaisirs les plus agréables & les plus séduisans n'ont qu'une fausse douceur , & sont pleins d'amertume ; les richesses & la gloire n'ont rien de réel , & ne descendent point avec l'homme dans le sepulchre ; les amis nous quittent en mourant , & leur foible protection ne nous accompagne pas devant le Juge éternel. Les enfans même , quelques talens qu'ils puissent avoir , quelque grande que soit leur fortune , ne sont , à proprement parler , un sujet de gloire qu'à proportion qu'ils sont Chrétiens.

Enfin, quelque honneur qu'il y ait de se trouver à la tête * d'une Compagnie considérable par elle-même, & utile par ses fonctions, on n'y parvient qu'après l'avoir vû mourir, pour ainsi dire, plusieurs fois, & c'est un titre humiliant qui avertit bien sérieusement qu'on est mortel. Tout passe, tout périt, la vie n'est qu'un instant, & les bonnes œuvres seules nous suivent dans l'éternité. **

Qu'il est consolant pour un Chrétien d'avoir encore le temps de compter avec la miséricorde, avant que de paroître au tribunal de la justice; de pouvoir expier par une humble & sincère pénitence les pechés d'une longue vie, & réparer tant de fautes presque inévitables dans les emplois publics, & dans les inquiétudes du mariage; de reconnoître enfin, après avoir long-temps goûté les biens & les maux, qu'il n'y a rien de grand, rien de solide, rien de nécessaire sur la terre que de servir le Seigneur, & que la véritable sagesse consiste à assurer son salut!

Permettez-moi de vous le dire, mon très-cher pere, & souffrez avec bonté cette marque essentielle, & peut-être la

* *Doyen de la Compagnie.*

** Apoc. 14. 13.

derniere, de mon zele & de ma tendresse. C'est pour vous occuper uniquement de ces importantes vérités, que Dieu a refermé pour quelque temps le tombeau * que la mort avoit ouvert à vos yeux; & sa miséricorde n'a peut-être prolongé vos jours que pour vous donner la consolation de venir encore une fois les lui offrir.

Profitez d'une faveur si singuliere, & ménagez avec un soin infini des momens si courts & si décisifs. Préparez à votre famille, non le triste appareil de ces morts déplorables & si communes, qui affligent la foi, & alarment la piété, mais le doux spectacle d'un juste qui s'endort tranquillement au Seigneur, & la joye de vous voir mourir en Chrétien.

Acceptez en esprit de sacrifice les infirmités de l'âge, & les maux par lesquels il plaira peut-être à Dieu de vous purifier; dites-lui comme le Prophete : *Ne me rejettez pas, Seigneur, dans le temps de la vieillesse, & ne m'abandonnez pas dans ces jours de foiblesse, où l'on ne vit presque plus.* ** Consolez-vous.

* Il a été malade à l'extrémité deux fois depuis un an.

** Ps. 70. 10.

dans vos peines, avec l'épouse fidèle que le Seigneur vous a donnée. Vous connoissez son cœur, & vous l'avez toujours aimée. Aimez-la encore plus, s'il est possible; & recompensez, par un redoublement d'affection & de confiance, son attention continuelle sur vous & ses soins à vous plaire.

Pour nous, qui sommes vos enfans, (reconnoissez ici votre cœur & vos sentimens, mes freres & mes sœurs qui m'écoutez) pour nous, contens de ce que vous avez fait pour notre éducation, & charmez d'avoir occasion de vous en témoigner publiquement notre reconnoissance, nous ne vous demandons plus rien que votre propre salut; vous avez assez vécu pour nous, ne pensez plus qu'à vivre pour vous-mêmes. Laissez-nous pour héritage la justice & la paix, & faites-nous recueillir dans le souvenir de vos vertus une succession mille fois plus précieuse que tous les trésors de la terre. Prenez plaisir à rassembler vos enfans dans votre maison; & avec cette autorité que l'âge, la sagesse, l'expérience, donnent aux dernières instructions d'un bon père & d'une bonne mère, répétez leur sans cesse ces tendres paroles

d'un grand Apôtre : *Mes chers enfans , aimez-vous les uns les autres. * Gravez dans leur esprit & dans leur cœur ces admirables leçons du saint homme Tobie : Mes enfans , servez le Seigneur dans la vérité , & travaillez à faire ce qui lui est agréable ; recommandez avec soin à tous ceux qui vous appartiennent de faire des œuvres de justice & des aumônes ; de se souvenir de Dieu , & de le benir en tout temps. ***

Par-là vous nous édifierez , vous nous instruirez , vous nous consolerez ; & si nous ne méritons pas que Dieu renouvelle votre jeunesse , comme celle de l'Aigle , *** nous le supplierons du moins avec instance , qu'il vous fasse éprouver l'heureux sort de ce saint Patriarche , dont le Saint-Esprit a honoré les derniers jours par ce beau panégyrique : *Le reste de sa vie se passa dans une joye sainte ; & ayant beaucoup avancé dans la crainte de Dieu , il mourut dans la paix. *****

Vous mourrez , il est vrai ; mais la mort ne vous effacera point de notre

* L'Apôtre S. Jean sur la fin de sa vie répétait continuellement ces paroles à ses Disciples.

** Tob. 14. 5. 10. 11.

*** Ps. 16. 25.

**** Tob. 14. 4.

cœur ; vous y vivrez malgré la révolution des années , & l'ingratitude des enfans de ce siècle. Votre mémoire sera immortelle & en bénédiction parmi nous ; l'odeur de votre piété & de vos exemples se conservera cherement dans votre postérité ; & nous espérons de la bonté de Dieu qu'on pourra dire de votre famille ce qu'on disoit de celle du saint modele que je ne puis assez vous mettre devant les yeux : *Tous ses alliez & tous ses enfans persévererent avec fidélité dans une bonne vie & dans une conduite sainte , & ils furent aimez de Dieu & des hommes.* *

Jouissez donc , heureux époux , d'une destinée si digne d'envie , remplissez des espérances si douces & si consolantes , & mettez à profit des miséricordes si rares & si extraordinaires.

Ce sont les vœux que va porter au saint Autel le Ministre que vous avez donné à l'Eglise ; ce sont les sentimens & les desirs du plus sincere & du plus respectueux ami que vous ayez au monde , c'est la voix , c'est le cœur de votre fils.

* Tob. 14. 17.

T A B L E

DES PIÈCES CONTENUES

dans ce Volume.

- I. PIÈCE. **L**'*Histoire des amours d'Henry IV. écrite par Louise de Lorraine Princesse de Conty.* P. 1
- II. *Extrait des Registres de la Cour du Parlement du 24. Novembre 1614.* 67
- III. *La rencontre de Henry le Grand avec le Roy , touchant le voyage d'Espagne.* 71
- IV. *Le Diogene François.* 92
- V. *Extrait des Registres du Conseil d'Estat.* 118
- VI. *Protestation de M. le Prince de Condé présentée au Roy le 9. Aoust 1615. avec les Lettres de ce Prince écrites au Roy , à la Reine & au Parlement.* 124
- VII. *Lettre de Monseigneur le Prince , envoyée au Roy & à la Reyne par le sieur de Marcognet.* 168
- VIII. *A la Reine.* 171
- IX. *Réponse de la Communauté de Gentilly & Bourgades voisines à la som-*

TABLE DES PIECES.

- mation contenue au manifeste de
Monseigneur le Prince de Condé. 174*
- X.** *Lettre du Roy d'Espagne écrite de
Burgos à leurs Majestés Très-Chré-
tiennes, étant alors à Bordeaux. 182*
- XI.** *Harangue du Capitaine la Carbon-
nade aux Soldats de M. le Prince
en 1615. 185*
- XII.** *L'heureux succès de la conférence
de Loudun, tenue entre le Roy &
nos Seigneurs les Princes. Ensemble
les publiques allegresses de la France
pour le sujet de la paix arrestée en
1616. 192*
- XIII.** *Discours d'un fils à ses pere &
mere à la cinquantième année de leur
mariage, prononcé avant la Messe
qu'il célébra le 3. Novembre 1717.
en présence de leur famille & de
leurs amis. 202*

Fin de la Table.

